

h o p a l a !

débats de bretagne et d'ailleurs

Usages de la ville

Résultats du concours de haïku

2 nouvelles - 2 essais

H. Bellec, É. Avel ;
C. Megdiche, J.-M. Vanhoutte

Paysage

F. Benozzo & M. Meschiari

Sciences

J. Marot

Repères

F. Morvannou

Récits

M.-A. Constantine,
D. Caraës

Histoire

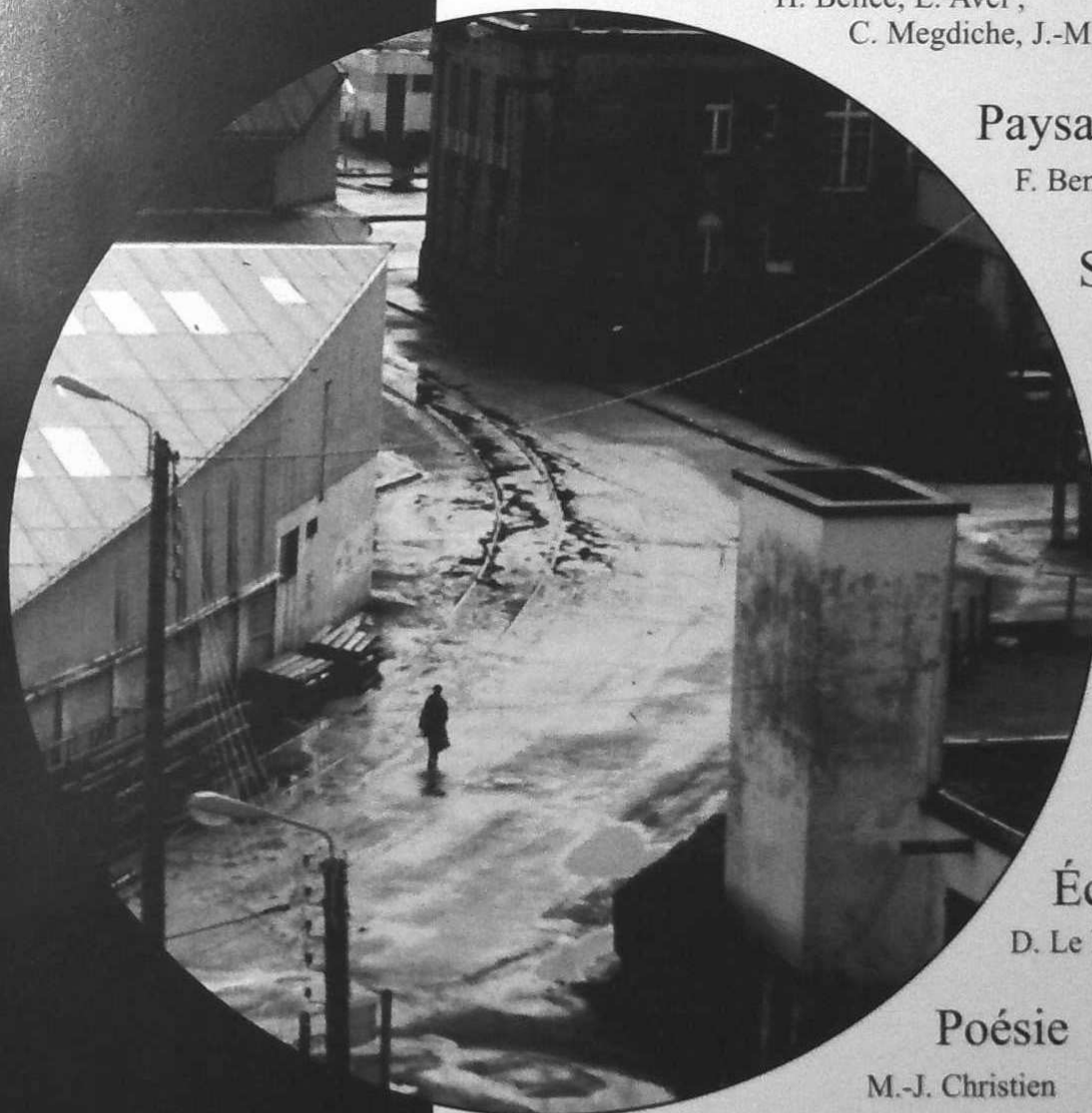
J.-J. Monnier

Écriture

D. Le Dantec

Poésie

M.-J. Christien



Débats

Félix Castan, Gérard Prémel

Artiste invité

Yves-Marie Péron

n°7
mars - juin 2001

hopala!

débats de bretagne et d'ailleurs

n° 7

mars 2001-juin 2001

"La pire des choses est l'indifférence."

Ned Thomas

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine
Alain Kervern
Jean-Yves Le Disez
Andrew Lincoln
Gérard Prémel

**SECRÉTAIRE
DE RÉDACTION/
MAQUETTISTE**

Manuel Cortella

COMITÉ DE LECTURE

Jean-Yves Bauge
Didier Caraës
Gary German
Anne Guillou
Philippe Jarnoux
Brigitte Kloareg
Roland Michon
Alain Monot
Fañch Morvannou
Yann Orveillon
Joseph Rio
Thierry Sellin
Annette Vazel

Librairies partenaires

Vous trouverez *hopala !* dans les librairies dont les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek (Brest, Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Ar Vro (Douarnenez)
- CapLan & Co (Guimac)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- Librairie André (Morlaix)
- La Nuit Bleue (Morlaix)
- Miarine (Morlaix)
- Vent d'Ouest (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le Champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Calligrammes (Quimper)
- Espace culturel (Quimper)
- Penn du Benn (Quimper)
- Coop Breizh (Rennes)
- Les Nourritures Terrestres (Rennes)
- Librairie Lenn ha Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas définitive. Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

hopala ! – débats de Bretagne et d'ailleurs
paraît trois fois l'an.

Éditée par l'Association HOPALA !
(Plougastel-Daoulas)

Numéro publié avec le concours de la Ville de Brest
et avec la participation de l'association Focale Iroise Elorn (Landerneau)
ISSN 1296-2031

Rédaction : *hopala !*,
BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas
Tél./Fax 02 98 30 60 30 - E-mail : hopala@wanadoo.fr

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.
La revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont confiés.

© Association HOPALA ! pour la traduction
des textes en français.
© Les auteurs pour les textes.

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier et disquette.
La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis. Les auteurs ne seront pas rémunérés.

hopala !

Sommaire

| | |
|---|----------|
| Comprendre | 5 |
| CONCOURS DE HAÏKU | 6 |
| Félix Castan, Pas de nation sans pluralité | 11 |
| Gérard Prémel, Les Seiz Breur | 16 |
| USAGES DE LA VILLE | |
| Hervé Bellec, 100% coton | 25 |
| Énora Avel, Les truffes | 34 |
| Cyrille Megdiche, Sortir au restaurant... | 44 |
| Jean-Marc Vanhoutte, Cafés d'aujourd'hui et façons de faire société | 49 |
| Jean-Jacques Monnier, L'histoire méconnue d'un maquis breton | 52 |
| Jean Marot, Mathématique et breton | 55 |
| Yves-Marie Péron, Au cœur même du paysage... | 62 |
| LIEUX ET RENCONTRES | |
| Didier Caraës, Winnipeg <i>Navigatio</i> Les Grands Axes | 66 |
| Mary-Ann Constantine, Des patates comme s'il en pleuvait À la recherche du Saint | 68 |
| Marie-Josée Christien, 2 Poèmes | 71 |
| Fañch Morvannou, Utopie et Bretagne | 72 |
| Denise Le Dantec, Dans la caverne de livres | 80 |
| F. Benozzo & M. Meschiari, Sur Hædic | 83 |
| Impressions | 87 |
| À venir | 93 |

ÉDITORIAL

ÉVÈNEMENT

IDENTITÉ(S)

ACTUALITÉ

NOUVELLE

NOUVELLE

SOCIÉTÉ

SOCIÉTÉ

HISTOIRE / ENTRETIEN

SCIENCES

ARTISTE INVITÉ

RECITS

POÉSIE

REPERES

ÉCRITURE / ENTRETIEN

PAYSAGE

COMPTES RENDUS

Comprendre

On assiste actuellement à une explosion des revues en France. Après les années vouées à la chronique d'une fin annoncée de l'histoire, à la pensée unique, à la résignation face au triomphe autoproclamé du *statu quo* libéral, voici que resurgit un peu partout le souvenir de ce qui, longtemps, fut la seule ambition de l'homme : le vouloir-vivre, décemment, dignement, pleinement. " Plutôt la vie ! " s'écriait A. Breton. Ce message devenu surréaliste, nous ne l'entendions plus. Notre seul espoir, a-t-on voulu nous faire croire, était que les choses restent en l'état. L'empire en pire : l'impérialisme idéologique comme dernier avatar des impérialismes militaro-commerciaux.

hopala !, qui a devancé la vogue actuelle de la revue comme lieu où s'élabore en priorité la reconstruction des savoirs et des pratiques, salue l'apparition d'une nouvelle revue (voir, dans ce numéro, la rubrique Impressions) dont le nom pourrait tout aussi bien convenir au présent numéro : *Comprendre*. Seule cette exigence, qui ne va pas sans un certain effort, peut en effet nous aider à sortir de l'impasse. Comprendre les concepts, les mécanismes, les enjeux, les points de vue des uns et des autres. Peu à peu, comprendre qui nous sommes, nous donner les moyens pour cela.

Le **haïku**, genre venu d'un lointain ailleurs, peut nous y aider, à en juger par le succès de notre concours et la qualité des textes que nous avons reçus, comme peuvent nous aider à comprendre l'espace, y compris l'espace urbain, et de plus en plus urbain, où nous tentons d'exister – d'où les regards croisés que nous proposons sur la ville – la **poésie** (F. Benozzo & M. Meschiari, M.-J. Christien) et le **récit** (H. Bellec, D. Caraës, M.-A. Constantine, É. Avel). Le **débat** (de Bretagne et d'ailleurs) et l'**essai** gardent toute leur place, avec le dernier texte que le regretté Félix Castan publia de son vivant, reproduit intégralement dans ce numéro, la réflexion de Gérard Prémel, désormais membre du comité de rédaction, sur un événement culturel qui ne pouvait nous laisser indifférents, la réflexion sociologique (C. Megdiche, J.-M. Vanhoutte) ou encore l'hommage de Faïch Morvannou à Émile Masson. Autres outils pour comprendre : la **science** (J. Marot à propos de la complexité de l'enseignement des mathématiques en breton), l'**histoire** (entretien avec J.-J. Monnier à propos d'un réseau de résistants), la **peinture** (Y.-M. Péron), l'**écriture** (Denise Le Dantec), sans oublier le genre indispensable et difficile qu'est la recension d'ouvrages, dans une rubrique Impressions étoffée grâce à la constitution d'un comité de lecture digne d'une revue qui entend se donner toutes les chances de comprendre et d'aider à comprendre.

Jean-Yves Le Disez



Acrylique sur toile,
1997,
Yves-Marie Péron

Concours de haïku : les résultats

Voilà trois ans, le 28 février 1998, au cours d'une mémorable soirée à la Maison de la Fontaine, dans le quartier de Recouvrance, à Brest, le poète Ban'ya Natsushî, un des meilleurs compositeurs de haïku dans son pays (voir hopala ! n°1), animait une séance de lecture de ses haïku. Rozenn Milin, qui elle-même écrit des haïku en breton avec bonheur, était aussi de la partie. De cette triple lecture des haïku de Ban'ya en japonais, en breton et en français, naquit l'idée de lancer un jour un concours de haïku en Bretagne. Aujourd'hui, grâce aux encouragements de Ban'ya, au soutien amical de la librairie Dialogues de Brest, et à l'initiative prise par la revue, l'expérience se réalise, et avec quel succès !

Nous avez été nombreux à participer à ce concours. 51 enfants ont composé en breton, 13 en français, 12 adultes en breton, 49 en français, et 2 adultes en gallo, soit au total 127 participants ! Nous avons reçu des haïku de toute la Bretagne, de la région parisienne, de Belgique, du pays de Galles, et même du Québec ! Pour une première fois, c'est plutôt encourageant. Nous avons l'impression qu'avec ce premier concours, nous avons amorcé quelque chose d'important.

Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont joué le jeu et ont contribué d'une façon ou d'une autre à faire connaître ce concours, en particulier Fanny Chauffin et le festival Taol Kurun de Quimperlé, les enseignants du collège Coat Mez de Daoulas, Gwenole Bihannig, du Skolaj Diwan du Relecq-Kerhuon, Daniel Kay, Serge Tomé, qui a diffusé l'annonce du concours sur internet. Et vous tous, qui avez concouru en nous envoyant des haïku, soyez remerciés !

Une autre surprise a été la qualité des compositions réalisées par les enfants. Il faut ici saluer le travail des pédagogues qui ont su révéler à leurs élèves les richesses qui sommeillaient en eux. Ainsi, en breton, les résultats du concours montraient de telles réussites que nous avons dû renoncer à nous limiter à deux catégories, adultes en breton et enfants en breton. Mêlant adultes et enfant de cette langue, nous avons voulu être fidèles à la réalité de ce que nous avions reçu. Nous avons donc institué deux catégories : haïku de facture classique (scène prise sur le vif, en peu de mots), et haïku humoristique.

Certains adultes n'ont pas compris qu'il s'agissait d'un concours sur un thème donné (les mégalithes) ! D'autres ont écrit des poèmes difficiles à comprendre, ou sur une tonalité trop abstraite ou trop vague. Le haïku, quelle que soit la métrique adoptée (17 syllabes ou non) obéit à des règles précises : il doit être concis, et concret. C'est un poème court au langage simple en apparence, et la sobriété du style doit permettre de faire ressortir ce qu'il y a derrière l'apparence. La banalité de la forme doit rendre suffisamment effacée, pour que sa transparence favorise la révélation d'une autre réalité. La capture de l'image, c'est aussi celle d'une réalité seconde.

Voici maintenant les résultats du concours dans chaque langue.

Haïku en gallo

Très peu de personnes ont participé dans cette catégorie. Cependant, le commentaire que fait Jean-Yves Bauge des meilleurs haïku sélectionnés nous donne un aperçu des potentialités de mise en valeur du patrimoine culturel de Haute-Bretagne par la pratique du haïku. Voici la sélection commentée de haïku en gallo :

Premier prix : André Le Coq

Gargantua egaille sès gravèles (8)
à coure lés sentes q'aboutent (6)
à la ferme dès Menteriy (6)

*Gargantua éparpille ses cailloux
à force de courir les chemins qui finissent
à la ferme des Mensonges*

Même s'il n'a pas le nombre de pieds voulus (17), ce haïku est un remarquable condensé de plusieurs thèmes chers à la mythologie de Haute-Bretagne, où le personnage de Gargantua (cf. Rabelais) apparaît souvent comme étant à l'origine de l'environnement architectural des Gallos (mégalithes, Mont Saint-Michel...). Tout ceci dans le contexte volontairement exagéré des histoires dites de menteries souvent enracinées dans des lieux précis comme par exemple la ferme de la Toubias dans le pays de Fougeres.

Deuxième prix : Annie Maudet

Sicots d'roche piqès droet
Etaeles chaete en rond
Queuq dents à Gargantua ?

*Sicots' de pierre plantés tout droit
Étoiles tombées en cercle
Quelques dents de Gargantua ?*

Trois images successives pour évoquer un alignement : les sicots (* mot intraduisible désignant les pieds des tiges de céréales coupées qui restent dans le champ après la moisson), les étoiles et de nouveaux attributs de l'incontournable Gargantua.

Troisième prix : André Le Coq

Une fa tournée la roche de Tortifée
Nan veyit de merqë
Me vla ben mie, qe j'etaë

*Quand la pierre deTortifée se trouva retournée
On vit écrit
Me voilà bien mieux que je n'étais*

Qui aurait pu penser que toute la philosophie contenue dans ce conte traditionnel, raconté par Adèle Denys, allait passer dans un bref haïku ? : des habitants de Bazouges-la-Pérouse ont entrepris de retourner la pierre de Tortifée pour y trouver... un trésor ; leur " récompense " sera le message humoristique laissé par le menhir

Haïku e brezhoneg

Ewid an haiku e brezhoneg, hon eus ressewet 63 respont. Trugarez d'an holl re o deus kasset deomp barzonegoù ken plijus da lenn ! Meur a heni zo bet kasset gant skolidi eus Skolaj Diwan Releg-Kerhuon, ha gant bugale o deus kemeret perzh er Festival Taol Kurun.

Diviset eo bet gant isili ar jury cheñch rummadoù ar genstrivadeg haiku e brezhoneg. Ober gant daou rummad, heni ar re deuet ha heni ar vugale ne sinifi netra, pa vez gwelet talvoudegezh vraz lod eus an haiku e brezhoneg kasset gant ar vugale.

Sonjet hon eus e oa gwelloc'h krouñ daou rummad, ar re-mañ o tennañ n'eo ket da oad ar genstriverien, med da dalvoudegezh an haiku o unan. Red' oa deomp reiñ da anavezoud da lennerien *hopala !* kement haiku braw da dañva ha da glewoud ! Setu perag e kennigomp ar rummadoù-mañ da-heul, a-benn reiñ prisoù d'ar re a zikouez bezañ donesonet.

1. Rummad haiku klassel, da lared eo ur barzhoneg skrivet bert, gant ur skeudenn resis, fetis, ha bew

Pris kentañ ex-aequo roet da daou paotr : **Morvan Derrien** ha **Kevin Bihan**

*Peulvan rust
E-kreiz ar prad
Avel a-benn*

Morvan

*Un dakenn zour
Kousket mik
War ar maen faoutet*

Kevin

An eil pris ex-aequo zo bet roet da **Cécile Jacque** ha da **Erwann Konk** :

*Gwall vunut ar geot
En-dro d'ar peulvan noazh
Abaoe pemp mil vloaz*

Cécile

*Ar peulvan e-unan
Stanket, morzet
E douar ar glac'har*

Erwann

2. A boues eo lakaad iwe un tamm fent e-bazh an haiku. Un haiku fentus-kenañ zo bet kompozet gant tud zo ! Setu amañ a re wellañ anezo :

Ar pris kentañ zo bet roet da **Romain Garrivier** :

*Dindan an daol-vaen
E ri bep seurt traoù
Mat pe fall*

An eil pris, da **Ollivier an Deroff** :

*Daou baotr
Unan tev, unan moan
An eil o tougen ur peulvan*

Hor gwellañ gourc'hemennou ewid a re eo aet ar maout ganto !

Haïku en français

1. Catégorie enfants

Notre président de jury, Ban'ya Natsuishi, a été ravi du niveau de qualité de ce que les enfants ont envoyé pour ce premier concours de haïku. Notre choix a été guidé par plusieurs facteurs : la juxtaposition d'images à la fois oniriques et palpables, le rythme, la fraîcheur de l'inspiration.

Premier prix : **E. Tanguy** (Collège Coat-Mez de Daoulas)

*Dix mille ans plus tard
Les mégalithes attendent encore
Le soleil et la lune*

Commentaire de Ban'ya : " Le haïku, c'est aussi la poésie de l'éternité ! "

Deuxième prix : **B. Maître** (même établissement)

*Sous la lune
Les ailes des oiseaux de nuit
Ont dressé des mégalithes*

Ce haïku a été retenu pour la beauté étrange de sa composition.
Commentaire de Ban'ya : " qu'elles sont mystérieuses, ces ailes ! "

Troisième prix : **F. Bergot** (même établissement)

*Si le jour les taille
La nuit les redresse
Histoire de pierres*

En conclusion des délibérations, Ban'ya Natsuishi nous a confié : " Le choix que nous avons fait est le meilleur. Ces haïku, je les adore ! "

2. Catégorie adultes

Un certain nombre de poèmes reçus, très beaux en eux-mêmes, ne sont pas des haïku. Il y manque un style ramassé, une évocation précise, consistante, qui évoque la densité ou la légèreté du réel, et enfin une chute inattendue, aux résonnances multiples. Ce sont à contrario les qualités que réunissait le haïku qui a emporté le premier prix : simplicité des mots, image forte, construction du poème sur un ultime " ciel " qui ouvre en final de nouvelles perspectives.

Premier prix : **Serge Tomé** (Belgique)

*Renversé
Il ne supporte plus
Le ciel*

Deuxième prix : **Robert Halbert** (Nantes)

*Guerriers pétrifiés
Allongez votre sommeil
Jusqu'à l'épervier*

Ce haïku audacieux obéit à la métrique classique (17 syllabes).

Troisième prix : **Marta M.** (ce haïku nous est parvenu par le Festival Taol Kurun)

*Midi d'été le menhir
Un trésor à ses pieds
Le chien a trouvé de l'ombre*

Le jury a apprécié la chute humoristique et tendre de ce haïku libre.



28 février 1998, Maison de la Fontaine à Brest : lecture trilingue de haïku en l'honneur du poète Ban'ya Natsuishi, avec Rozenn Milin, le harpeur Pol Quéfféléant et Alain Kervenn.

Pas de nation sans pluralité

Des identités culturelles, non des particularismes ethniques

Félix Castan

Argument

La pensée occitane a vocation d'intervenir à tous les niveaux du chantier solidarités et de dynamiser la création dans toutes les disciplines. Affirmer un pôle décentralisateur en France, et les vertus pédagogiques du bilinguisme... Une coopération critique, plutôt qu'une revendication rhétorique et rétrograde.

À la mémoire de Maurice-David Matisson, psychanalyste de la Nation

C'est le concept de République qui est en cause. La lutte des minorités françaises n'a pas pour but une réduction du champ républicain : elles veulent plus de République ! La conscience républicaine, en dépit des principes, s'est trouvée obliérée par les séquelles monarchiques, puis par l'État militaire que le bonapartisme a par deux fois imposé au 19^e siècle. Une République, ce n'est pas les hommes et les femmes au service de l'État, mais l'État au service des citoyens... L'égalité politique ne peut être confondue avec l'uniformité des corps, des têtes et des esprits – on tombe assez facilement d'accord jusque-là.

Le principe

La difficulté commence quand il s'agit d'une République ouverte, et d'autre chose que des simples individus. Il faut alors approfondir l'analyse et s'interroger sur le principe d'égalité lui-même. On redoute, à juste titre, le danger de communautarisme. Les communautarismes sont mortels : y compris le communautarisme national... Une politique d'exclusion des cultures et des langues, dans l'intérêt d'une seule, traduit une conception incompatible avec l'idéal républicain de cohabitation des disparités.

L'égalité est fondée sur la notion d'identité : les insurgés américains, les constituants français, éduqués dans l'esprit des Lumières, ont su

Félix Castan était écrivain bilingue et directeur du Forum d'Occitanie

Félix-Marcel Castan : la vraie lumière de notre temps

Quand il me demanda l'été dernier d'introduire ce texte-manifeste " Contre la pensée unique, contre le Centralisme français " refusé alors par le journal *Le Monde*, je ne savais pas qu'il me faudrait le faire connaître après sa triste disparition. Membre du grand prix littéraire Joan Bodon qu'il animait, depuis plus d'une dizaine d'années, avec Jeanine, la fille aînée de Bodon, il poussait une réflexion toujours plus entreprenante, plus incisive sur la portée de notre littérature dans le concert narcissique de la littérature dite nationale. Depuis les lumières miraculeuses de la poésie des Trobadors du haut Moyen Âge occitan jusqu'aux œuvres contemporaines magistralement universelles de Rouquette, de Manciet, de Lafont et des autres, il était la critique sûre et lumineuse. Homme simple et exigeant, sa devise aurait pu être " Toujours parler de autres et jamais parler de soi-même ! " Mais Castan était surtout un écrivain, un poète dont l'œuvre posthume inédite va, sous l'impulsion de sa seconde femme, Betty Daël-Castan, paraître incessamment : il était l'écrivain-penseur, visiteur

curieux et révolutionnaire de la pensée sur notre République et ses fondements. Là fut son œuvre déterminante pour nous tous exilés de la pensée nationale. Il nous permit de rebâtir une pensée républicaine toujours renouvelés, il éclairait, seul contre tous, la longue nuit du dictat de deux siècles de centralisme hystérique qui, pourtant, se réclamaient du siècle des Lumières ! Enfin, je voudrais, par ces quelques lignes extraites de sa lettre à Max Gallo du 28 juin 1999, lui rendre encore et toujours hommage :

"(...) Quant à la République, c'est pour elle que nous combattons : pour qu'elle traite à égalité, selon son principe, tous les citoyens du territoire, toutes les cultures de ses citoyens, et les langues qui les portent, toutes les villes où s'élabore la conscience publique. Deux siècles de sclérose, de République étroite, fermée sur des idéologies unilatérales, immobiles, exclusives : on souhaite une République enfin républicaine [...]"

Sérgi Javaloyès, écrivain de langue occitane

Extrait de *Vademecum - Cultures de France, langues de la République*, par Félix-Marcel Castan, Cocagne éditions, juillet 1999.

comprendre qu'en tout être-humain veille une identité citoyenne, un acteur politique potentiel auquel on ne peut refuser des droits égaux dans la cité. On n'allait pas jusqu'à accorder à tous les mêmes droits électoraux, indépendants des fortunes ou des sexes, mais le principe était posé... Tout caractère identitaire justifie un traitement égalitaire. L'identité professionnelle des paysans, des ouvriers, des médecins, des professeurs, des ingénieurs, des commerçants, etc... est assortie de droits catégoriels. Toutes les villes, en tant que personnes morales, prétendent aux mêmes soutiens de la part des pouvoirs nationaux. Les cultures naissent d'un désir d'identité collective : égales, indépendamment des conditions de leur production. Deux écrivains, deux peintres, deux musiciens sont jugés sur leur valeur intrinsèque, non en fonction de leur origine : l'équanimité du critique, règle fondamentale. Les langues ont longtemps paru inégalement équipées pour accéder aux niveaux les plus élevés de l'expression : il est aujourd'hui évident que leurs facultés sont équivalentes, quoiqu'elles prennent des voies différentes et soient tributaires des évolutions historiques de leur environnement. Semblables, en cela, aux capacités des individus.

Toutes sont aptes à assurer les fonctions qu'attend d'elles la société. Le spectacle, le front universel des langues vivantes donne l'idée d'une humanité délivrée du racisme et des impostures du mépris... Un bilinguisme vécu au quotidien est facteur d'agilité intellectuelle. Dans chaque nation, l'histoire a chargé une langue particulière de la fonction relationnelle, sans que cette fonction lui confère une supériorité, étrangère à sa nature de langue. Nul ne conteste le rôle de la langue française, support d'une culture majeure dont tout le monde bénéficie, mais il ne faut pas en faire une arme contre les autres langues. Ce n'est de l'intérêt de personne.

Identité occitane

La France, en privilégiant l'identité citoyenne (politique), s'est arrêtée à mi-chemin du projet républicain. Il lui reste à dénombrer les identités dont, en droit, la République est la servante... Or l'exemple de l'Occitanie montre, plus que tout autre, qu'on ne peut s'en remettre à la *vox populi* pour cette identification et pour ce dénombrement. L'habileté, consciente ou inconsciente, du pouvoir centraliste a été d'éviter les attaques frontales, mais de maintenir la population dans une ignorance profonde de sa culture. Des millions de citoyens français, qui croient à l'objectivité de l'enseignement qu'on leur dispense, parlent une langue dont ils ne savent pas qu'elle est le vecteur d'une importante littérature contemporaine, qu'elle n'a cessé au cours des siècles de donner des chefs-d'œuvre, qu'elle a eu une fonction européenne comme organe de la civilisation romane. Est-il écrit dans les lois de la République qu'un peuple ne doit pas savoir lire la langue qu'il parle ? Une création littéraire de

grande modernité, interlocutrice potentielle de la littérature française actuelle, forte de ses formes esthétiques et de ses valeurs éthiques (marquée par les littératures catalane, espagnole, italienne, allemande, américaine, par Mallarmé et Rimbaud, le Surréalisme et le Nouveau roman), implique des devoirs pour la société : moyens de publication et de diffusion, enseignement qui en assure l'accès... Les admirables pédagogues militants de cette culture multiséculaire sans État doivent soulever des montagnes, et leurs forces n'y suffisent pas.

Croit-on qu'il soit de bonne politique de tenir sous le boisseau les Troubadours et les fondements de la morale d'Amour, ce chant de la jeunesse du monde, les relations qu'ils soutiennent avec l'Art roman et la Paix de Dieu, une civilisation riche de contradictions positives et d'énergie prophétique, dont nous n'avons pas épuisé les significations ? Est-ce comprendre l'histoire de France que dissimuler d'où venaient les armées d'Henri IV, de quelle culture, et de quelles pensées politiques elles étaient le bras combattant ? Ce n'est pas seulement La Boétie et Montaigne qui esquissent une idée de la nation, c'est aussi et surtout un poète-juriste protestant de langue occitane, Garros, et un poète épique, Ader, qui modélisent le concept de Nation culturellement plurielle. Il fallut la main de fer de Richelieu et l'absolutisme de Louis XIV pour refouler ce projet, qui avait commencé à se concrétiser dans l'Édit de Nantes, et pour imposer un centralisme qui n'a pas fini de faire des dégâts. L'historiographie et l'école ont leurs tabous : on ne peut que le regretter... La France en est défigurée, et malgré ses déclarations d'intention, elle ne parvient pas à se décentraliser, à substituer un nouvel ordre au mythe unitariste.

Ce ne sont pas seulement des minorités qu'il faut sauver : c'est d'abord la France qu'il faut guérir. La guérir d'un délire de pureté linguistique et culturelle, - pas très loin de la " purification, ethnique " qui ensanglante notre époque -, et en tous cas l'arracher à son repliement hyper-identitariste, que certains préconisent et dont ils se font gloire.

Des valeurs universelles

Le peuple d'Oc, depuis les origines, a construit sa culture contre les démons ethniques... Le pays des Troubadours enseigne la confiance dans les rapports inter-individuels. L'Occitanie baroque propose le concept de nation pluraliste. La Renaissance contemporaine médite une philosophie valable pour toutes les cultures, et capable d'éradiquer la " pensée unique ", ce mal d'enfermement... L'éthique occitane a voulu délivrer l'humain de toutes les formes de narcissisme : elle défend l'identité contre l'identitarisme, l'individu contre l'individualisme, le peuple contre le populisme, la nation contre le nationalisme, la région contre le régionalisme, la culture contre le culturalisme, l'universalité contre un stérile universalisme.

Clivée dans sa réalité concrète, l'Occitanie est constituée de six régions et d'une culture qui surplombe la division régionale : deux niveaux, deux modes de fonctionnement. Les régions s'accordent dans une gestion consensuelle, dont la nation est l'arbitre. C'est ce que Marc Censi, ancien Président de Midi-Pyrénées, appelle le *principe de subsidiarité*. En revanche, dans le champ culturel la divergence l'emporte : chaque métropole doit avoir statut de capitale. Son but, non point penser comme les autres capitales, mais affirmer des intérêts intellectuels centrés par le *principe d'altérité*... Sur le terrain, la prise de conscience des capitales occitanes tarde. Le Centralisme brouille l'esprit de ceux qu'il veut perdre.

Toutes les nations ont à résoudre des problèmes de multilinguisme : ni handicap, ni corruption du concept national, c'est une garantie contre la confusion du politique et du culturel... Une nation confrontée à plusieurs cultures ne peut, en bonne règle, s'identifier à l'une d'entre elles contre les autres. Le pouvoir politique se distingue alors clairement de ce qui n'est pas lui : il fonctionne selon ses propres critères de cohérence, pure de toute ethnicité et de tout ethnocentrisme. La nation, plus que jamais de nature politique, accède à un stade supérieur de conscience. Elle protège ses villes et ses cultures sans discrimination et, loin de les coiffer dans une insolente synthèse, elle met ses forces unies au service de leur développement autonome. C'est la voie des échanges créateurs, du débat raisonnable, de la fraternité républicaine : vertu des "minorités" renaissantes, qu'on accuse à tort de se complaire à leur ghetto obscurantiste, quand elles refondent le dialogue culturel le plus général.

De l'Europe à la nation

Redéfinir la France, "nation une politiquement et culturellement plurielle" (formule du 34^e Forum d'Occitanie, Montauban 1999), ce sera renouveler les ambitions de ses capitales, pour affronter en force la construction européenne, tâche du siècle. L'Europe sera multiculturelle comme l'humanité : la pluralité du dehors et la pluralité du dedans s'épauleront, au nom d'une même philosophie. Le réveil des "ethnies", des tribalismes, représente un grave recul civilisationnel. Quant à l'universalisme unitariste et centraliste, il dresse un mur devant l'infinie fécondité des démarches individuelles ou collectives. Entre ces deux périls, le concept d'"identité culturelle" fraie les autostrades de l'avenir... Les identités culturelles refusent la fixité : elles prennent forme et évoluent dans le partenariat. Elles sont le fruit, longuement élaboré au cours de l'histoire, d'un travail de soi sur soi et de la coopération des peuples en quête d'universalité et de moralité authentique. En démocratie, les minorités ont droit à l'existence, mais aussi à une expression pleine et entière. Le poète Michel Deguy disait un jour :

" En tant qu'écrivains français, nous avons besoin de savoir ce qui se passe dans les littératures parallèles de France ". Il ajoutait : " Tous les enfants devraient apprendre trois langues : la française, une autre langue du territoire et une langue étrangère... "

C'est à quoi il faut réfléchir.

Août 2000

Post-scriptum : Agir ensemble

Je ne m'autoriserai jamais à parler en lieu et place des Corses, des Bretons, des Alsaciens, des Basques. Rien n'est plus choquant que d'entendre un député de Belfort distribuer des leçons au nom d'une République qui n'appartiendrait qu'à lui et aux siens, et faire l'éloge du Centralisme anti-républicain. Chacune des identités du territoire français a son propre regard sur la République, mais toutes sont victimes du Centralisme omniprésent.

Délivrer la France du mécanisme d'exclusion centraliste exige un dialogue spécifique avec chacune. Qu'une certaine sensibilité nationale existe est l'évidence : il faut seulement trouver les formes appropriées. La Bretagne porte en elle une mémoire qui précède l'invasion de la romanité. L'Alsace reconnaît ses affinités avec une langue nationale outre-Rhin. Le Pays basque cultive les siennes avec une minorité nationale d'au-delà des Pyrénées, de même que le pays catalan, mais l'analogie n'est alors que partielle. L'Occitanie est une langue et une culture, porteuse d'un patrimoine européen. Elle a vocation d'établir une différenciation fonctionnelle entre le niveau régional où s'applique le principe de subsidiarité, et le plan culturel proprement dit, relevant du principe d'altérité : elle apparaîtra manifeste dans sa culture actuelle et dans le génie de ses villes... Six scénarios différents, qui contribuent au développement d'une République forte, plus riche, mieux adaptée au monde contemporain, et qui ne perdra rien de sa rationalité politique, bien au contraire. Seule la violence est condamnable sans appel.

À partir de la nation une et simpliste que nous connaissons, aller vers la nation du 21^e siècle une et complexe : ce n'est pas jeu de langage, C'est une avancée de civilisation, et la logique historique de rénovation permanente de la société, d'intégration des acquis et de sélection critique des héritages.

Nous remercions
Sérgi Javaloyès d'avoir
autorisé la reproduction
de cet article,
le dernier paru
du vivant
de Félix Castan.
Nous tenions ainsi
à rendre hommage
au philosophe occitan
disparu le 22 janvier
2001. Il n'est plus mais
son œuvre, encore
à découvrir, demeure.

Les Seiz Breur, un événement considérable

Gérard Prémel



Kornog, 1^{er} numéro, 1928, collection bibliothèque municipale, Rennes.

De novembre 2000 à fin janvier 2001 s'est tenue à Rennes une importante exposition consacrée aux Seiz Breur (Les sept frères), ce groupe de créateurs bretons novateurs (plasticiens, graveurs, décorateurs graphistes, architectes), dont le noyau initial se constitua autour de René Yves Creston et Jeanne Malivel au début des années 20. Le projet de cette manifestation, qui a vu le jour au sein du comité consultatif de l'identité bretonne (commission extra-municipale mise en place par le maire de Rennes en 1995), s'est avéré d'un intérêt assez considérable pour qu'en ait été organisée la circulation à travers la Bretagne entre 2001 et 2002 : Nantes est actuellement la première étape de cette itinérance, au Musée du château des Ducs de Bretagne jusque fin avril. L'exposition circulera ensuite à Quimper, Saint-Brieuc, Le Faouët.

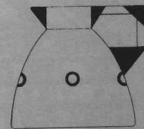
La presse nationale (*Le Monde* 3/11/2000, *Le Figaro* 07/11/2000, *L'Express* 09/11/2000...) a rendu compte de cette exposition qui pour la première fois donnait à voir l'ampleur et la qualité du travail d'un groupe qui, durant les 23 années de son histoire, n'a cessé de se recomposer et de s'étoffer, la forte personnalité de R.-Y. Creston étant le pivot de cette histoire parfois tumultueuse. Dans sa période la plus créative, de 1923 à l'Exposition Universelle de 1937 – lors de laquelle, il s'est brillamment illustré et exprimé dans le cadre d'un audacieux Pavillon de Bretagne – le groupe a investi en effet tous les domaines de la création artistique, de la gravure et de l'ensemble des arts décoratifs, (en particulier la céramique et l'ameublement) à la musique, sous l'impulsion de ses dynamiques créateurs (Malivel, Creston, Landel, Robin), doués de multiples talents.

Certes, le principal et plus apparent mérite de cette exposition est de restituer au public la généalogie bretonne d'une certaine idée de la modernité, et de resituer à sa juste place la production des Seiz Breur dans le contexte des grands courants de l'expressivité picturale de l'Europe des années 20, ainsi que dans celui de la renaissance européenne des arts décoratifs au cours des années 20 et 30. Toutefois, d'autres raisons en font l'un des événements culturels majeurs de ce début de siècle, non seulement du point de vue du public breton, mais également d'un point de vue beaucoup plus général, celui de l'universalité de l'Europe des Régions.

Trois grandes interrogations fondamentales sont en effet mises en lumière par cette exposition. La première concerne la question du rapport entre identité culturelle et production artistique – création de formes et production de représentations tangibles. Toute société manifeste son identité, autrement dit les caractères distinctifs de son existence, à travers ce type de création et de production. Une multitude d'objets (outils, ustensiles, vêtements, vaisselle, mobiliers, constructions, iconographie – profane ou religieuse...), tous plus ou moins fortement reliés entre eux par le fil rouge d'une communauté de caractéristiques formelles, constituent à travers l'évolution ou la pérennité de celles-ci, un ensemble que le sens commun autant que le commentaire savant ont désigné sous les vocables de 'traditions' et de 'patrimoine'. On peut dire pour être bref que ces ensembles formels constituent une codification structurelle, un référent sensible, pour tous les membres de la société et deviennent au fil du temps, l'appareil symbolique de leur appartenance à cette société – donc *in fine* de leur identité culturelle. Cette codification permettra par ailleurs à l'exote, l'autre de cette société (le voyageur, l'émigré, le réfugié, l'envoyé) de s'y repérer, et, sous réserve d'intégration réussie, d'y jouer sa partition. Une société " fermée " (et l'histoire nous montre qu'une société fermée est toujours une société dominée, que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur) se caractérisera par la reproduction à l'identique de ces formes archétypiques, et à terme, par la dégénérescence de leurs qualités formelles. Dans une société ouverte, ce corpus de formes, hérité du savoir-faire des générations précédentes, servira de tremplin à la création et permettra l'assimilation des influences. A ce point, il est important de rappeler qu'il n'existe pas de société fermée ou ouverte une fois pour toutes, encore moins *suus generis*. Les avatars de l'histoire, de ses chocs historiques, économiques, culturels... font qu'une même société peut connaître des cycles d'ouverture et de dynamisme, d'expansion culturelle libératrice, et des périodes de régression, ou des phénomènes massifs d'acculturation, facteur de désorientation.

Cette phénoménologie du rapport entre identité et création pose donc une seconde question, celle du rapport entre création et politique, tant il est vrai qu'il n'est pas d'avatar historique qui ne soit de nature politique ou ne se traduise par des implications et à tout le moins des conséquences d'ordre politique. C'est là un autre champ d'interrogation que pose, on le verra, avec force cette exposition.

Le troisième ordre d'interrogation est lié aux deux premiers. Si les événements, les situations et les choix politiques sont toujours le fruit de rapports de force au sein de la société (conflits d'opinion, divergences d'intérêt, affrontements entre dominants et dominés), ceux-ci sont le plus souvent alimentés à leur tour par des constructions idéologiques. Ces constructions vont alors fonctionner pour leur propre compte comme étayage des positions en présence, puis de proche en proche par rapport à



Pichet, J. Malivel.



Un phénomène général, le rapport entre identité et création, la relecture innovante de la tradition

Ci-dessus, René-Yves Creston, carte de vœux, gravure sur bois, 1939
À droite, Ernst Ludwig Kirchner, invitation à la visite de Die Brücke, gravure sur bois, Dresde-Löbtau, 1906

des enjeux de pouvoir. Elles pèseront alors de plus en plus lourdement sur le débat politique. Tout ceci étant lié, cette interaction entre orientations politiques et constructions idéologiques se répercutera inévitablement, d'une manière ou d'une autre, sur la production artistique. On trouve certes, à l'origine des Seiz Breur, une idée politique forte, la nécessité de propulser une Bretagne enfin libérée, avec la richesse de toute sa culture, dans le monde moderne. Mais des tendances idéologiques non dépourvues de contradiction (ce qui n'a rien de paradoxal), ont sous-tendu dès le début la création du groupe et coloré cette idée politique. Émergeant dans une société fermée et dominée (fermée parce que dominée), ils ne pouvaient pas ne pas exprimer dans leurs travaux le télescopage du champ de la création par les interrogations fondamentales (parce que politiques) que l'époque leur imposait sur leur identité culturelle, et placer ces interrogations dans le champ du politique. Ils ne pouvaient pas non plus échapper à la prolifération du discours idéologique, celui-ci – en l'occurrence l'idéologie nationaliste – apportant ses réponses toutes faites aux questions légitimes que se posaient les créateurs du groupe². Même si cette contamination aura eu en fin de compte un impact moins grave qu'on aurait pu le craindre sur leur production, elle ne l'en a pas moins de plus en plus imprégné au fil des années.

C'est pourtant à une réflexion sereine sur le rapport entre esthétique et politique, entre choix, éthique et tendance esthétique – question somme toute assez brûlante aujourd'hui – que nous convie cette exposition.

À cet égard, les deux siècles qui viennent de s'écouler attestent qu'une idée politique forte, loin d'être incompatible avec la création artistique, peut constituer une véritable centrale d'énergie laissant à l'artiste toute liberté dans l'acte de sa création au niveau le plus élevé. L'idéologie, par contre, fonctionne à la fois comme une chape de plomb et comme un parasite, une sorte de symbiote castrateur venant limiter la liberté de l'artiste : il est dans l'essence de toute construction idéologique, dès lors qu'elle constitue la "ligne" d'un groupe hégémonique ou d'une société "fermée" de limiter la liberté de penser. L'idéologie fonctionne alors dans la tête de l'artiste qui s'est laissé parasiter (comme dans la tête de tout citoyen)



comme un inquisiteur – ou mieux, comme une bureaucratie – imposant ses règles, règles de penser, règles d'agir.

Le premier manifeste des Seiz Breur était, on l'a vu, l'expression d'une idée politique forte : l'État français, disent-ils en substance, poursuit, par tous les moyens, mais d'abord le plus puissant d'entre eux, l'éducation nationale, un objectif destructeur de la société bretonne : l'éradication de la langue bretonne et la "normalisation" linguistique de la région toute entière³. Corrélativement, constataient-ils, est encouragée par ce même État, un folklorisme léni-fiant, fondé sur la répétitivité d'une image stéréotypée du Breton et de la bretonnité (Bécassine, les filets bleus, Théodore Botrel, les coiffes bigoudènes, les Pardons, les lits clos, le Breton têtu mais franc comme l'or, etc.). Le constat lucide des Seiz Breur est alors que le développement de la société bretonne a été arrêté par un pouvoir central et par ses agents afin de faire de la Bretagne une réserve de chair à canon et de main d'œuvre à bon marché. C'est un constat que font dès le début des années 20, aussi bien les milieux d'extrême gauche que ceux du nationalisme naissant, et c'est à partir de leur réaction critique à cette situation politique que vont s'opérer les développements idéologiques respectifs de ces deux courants.

C'est dans ce contexte que deux des Seiz Breur, Morvan Marchall et James Bouillet choisissaient de prendre position ; le premier en 1924 dans la revue nationaliste *Breizh Atao* : "là où il n'y a plus de Bretagne, il ne saurait y avoir d'art breton. Essayer de réveiller l'art breton pour lui-même, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Il faut des organismes de vie, des institutions bretonnes..." ; le second, également en 1924 au congrès panceltique de Quimper : "la rénovation artistique implique, dans une Bretagne consciente de sa nationalité, et vivant sa propre vie intellectuelle, une liberté politique et administrative, qui ne nous sera assurée que par le triomphe intégral du nationaliste breton".

Plus tard, lorsqu'ils fondent en 1928 la revue *Kornog* et en écrivent le Manifeste, Creston et Robin recentreront le débat ; refusant de se laisser ligoter par ces discours idéologiques, ils poseront clairement l'articulation entre démarche politique et projet esthétique. C'est alors l'avènement d'une ère nouvelle qu'ils annoncent, avertissant leurs lecteurs que les conceptions artistiques de *Kor-*



La gravure politique

Ci-dessus, Alfredo Zalce, *L'enseignante : apprendre à lire, apprendre à être libre*, gravure sur lino, Mexico, 1938.

Ci-dessous, Xavier de Langlais, *Komzif brezoneg d'in mamig (parle-moi breton petite mère)*, gravure sur bois.



La geste héroïque du peuple

Ci-dessus, *Les Heures merveilleuses de l'histoire de Bretagne*, René-Yves Creston, gravure sur bois, 1932
À droite, *Le soulèvement*, Léopold Mendez, gravure sur bois, México, 1940

nog seront " furieusement modernes ", et qu'elles seront en quelque sorte le fer de lance de la renaissance bretonne : " nous affirmons, prévenant les auteurs, nous fixer comme tâche de révéler au public breton l'art de la Bretagne future ". Deux ans plus tard, combattant l'emprise intellectuelle de Paris, Creston, toujours dans la revue *Kornog* déclare vouloir " faire entrer directement les jeunes artistes bretons, comme ceux d'un peuple libre, dans le grand mouvement d'échange d'idées internationales ".

C'est entre ces deux pôles qu'oscilleront les Seiz Breur jusqu'à la fin du mouvement, en 1945.

L'immense mérite de cette exposition est de rappeler avec force quel projet global aura été celui des Seiz Breur. La globalité de leur démarche, leur volonté pédagogique, sinon didactique, l'objectif de pérennisation de la démarche (malgré la disparition précoce de celle qui fut l'âme et l'initiatrice du groupe), et la liberté qui a prévalu dans leurs échanges, c'est par ces quatre points qu'ils auront été

— et restent — véritablement modernes, parfaitement au diapason de mouvements qui leur sont contemporains en Europe, tels que le Art and Crafts en Angleterre ou le Bauhaus en Allemagne.

Leur capacité à concevoir et produire, pour l'exposition internationale de 1925, trois ans après la création du groupe, un mobilier parfaitement innovant, et cependant parfaitement inscrit dans la généalogie de la symbolique bretonne, est une performance assez impressionnante et le témoignage probant d'un potentiel de dynamisme propre à la région.

Pourtant c'est sans doute à travers l'œuvre gravée des plasticiens du groupe que le mélange détonnant construction identitaire / choix politique transparait le mieux. C'est peut-être aussi par cette production de gravures que les Seiz Breur nous apparaissent avec le recul le plus au diapason de mouvements qui leur sont plus ou moins contemporains (Franz Mazereel en Belgique) quelque peu antérieurs (cf. en Allemagne : les " Sécessions " de Berlin et de Dresde, le groupe Novembre, le groupe Die Brücke, le premier Bauhaus) ou légèrement postérieurs (le Taller de Grafica Popular au Mexique). On observe en effet que cinq grandes familles thématiques se partagent la production des graveurs du Seiz Breur entre 1922 et la fin des années 30 : la gravure politique



(affiche ou tract) : la geste héroïque (mythes fondateurs, héros dynastiques), l'expressivité pathétique (les moments douloureux de l'histoire — profane ou religieuse), l'approche anthropologique (le peuple au travail), et la relecture innovante de l'ornementation traditionnelle.

René Yves Creston, Jeanne Malivel et Xavier de Langlais illustrent de façon très émouvante la première famille thématique avec leurs 'placards' en faveur de la langue bretonne (*Komzomp Brezoneg, Goulemmomp hole ar brezoneg er skol, dihumamb...*).

Dans la deuxième famille thématique on retrouve entre autres, Creston avec ses *Heures merveilleuses de l'histoire bretonne*, Georges Robin avec ses illustrations du *Prométhée enchaîné*, Xavier de Langlais avec son *Nevenoë*. La troisième famille est brillamment illustrée par Jeanne Malivel et son *Illustration de l'histoire de la Bretagne* (cf. en particulier *Le verger du duc de Chaume ou les pendus de Cornouaille, Le camp de Conlie, La descente de Croix, Le vieil arbre...*), et par Pierre Péron (*La légende de Salauin*). Dans la dernière famille, Creston avec ses *Illustrations* (de) *La Brière*, ses *Images ouessantines*, son *Ramasseur d'huîtres, La récolte du goémon*, ou Abadie Landel : (avec son *Martoloded de Douarnenez*) imposent une vision du peuple au travail porteur d'un tout autre sens que les jolis croquis de leur aîné Mathurin Méheut.

Il est saisissant alors de constater que ces quatre familles thématiques se retrouvent à peu près à la même époque, et avec la même technique picturale de gravures sur bois ou sur lino, en Europe du Nord, au Mexique et en Chine. Dans ces deux derniers cas (mais c'est aussi vrai pour l'Europe) les artistes sont mus par une passion profonde que ce soit sur le registre de la compassion ou sur celui de la révolte, dans laquelle on retrouve des idées de libération sociale et/ou nationale, de régénération sociale et/ou culturelle, et, dans tous les cas, de réhabilitation de la figure du Peuple. D'étonnants rapprochements s'imposent alors. Nous en donnons ici quelques exemples⁵.

Aussi peut-on regretter que René Le Bihan dans son " *Survole rapide de l'Europe des arts entre 1900 et 1940* ", rédigé pour le catalogue de l'exposition, n'ait pas développé de façon plus convaincante l'idée que les Seiz Breur s'inscrivaient dans le contexte esthétique et politique d'une Europe — et au delà d'un monde — particulièrement troublé et en pleine mutation. Cela aurait permis de mieux voir et mieux comprendre toute la

L'expressivité pathétique

À gauche, *Mélancolie*, Karl Schmidt-Rottluff, gravure sur bois, 50x39 cm, Berlin, 1914
Ci-dessous, *Les vergers du Duc de Chaulnes*, Jeanne Malivel (épisode de la répression de la révolte des Bonnets rouges), gravure sur bois, 1922





Le peuple au travail
Ci-dessus, *La Brière*,
René-Yves Creston,
gravure sur bois, 1930
Page de droite,
La question agraire en
Amérique latine,
Alberto Beltran,
gravure sur bois, 1946

place, l'importance et la légitimité de l'œuvre des plus doués du groupe dans l'histoire de l'art des années 20 et 30. On peut regretter par ailleurs que l'exposition ait limité l'horizon de la réflexion à la seule exposition internationale de 1937, et l'ait limité à la seule production des Seiz Breur ; d'autant que c'est au cours des années 30 que les clivages deviennent de plus en plus sensibles en Bretagne entre une revendication culturelle légitime et l'indexation de cette revendication à un nationalisme militant. Ce nationalisme, avant les années 30, n'était pas une idéologie plus nocive qu'une autre (sachant cependant que tout nationalisme, aussi compréhensible qu'en soit la genèse est, en tant qu'idéologie, une perversion du sentiment national). Mais ce nationalisme se développe à partir de 1932 dans l'ombre portée du nazisme. La fascination pour la régénérescence nationale de l'Allemagne et l'apparition d'un "homme nouveau" racialement sain et pur bat alors son plein. L'eugéniste Alexis Carrel est, en ces sinistres années, l'un des penseurs les plus adulés de l'Europe, y compris dans les "démocraties". Aussi, est-ce un hasard si Creston pourtant l'un des plus rétifs de la fratrie aux sirènes de l'idéologie nationalitaire, éditant en 1933, les premières publications de ses éditions "Skrid ha Skeuden" (l'écrit et l'image), donnera quelque temps aux deux S du sigle de l'édition la graphie runique de celui de la Schutz Staffel? Le fait est que si les Seiz Breur sont loin d'avoir tous adhéré à l'idéologie du nationalisme totalitaire, ceux d'entre eux qui y adhèrent ne susciteront guère de rejet, et c'est sans état d'âme que Creston, libéré de la prison du Cherche-Midi en 42 après sa période résistante au sein du réseau du Musée de l'Homme, reconstituera en Bretagne les Seiz Breur et en relancera les activités sous l'égide de la double tutelle Vichyssoise et allemande. Aussi n'eut-il pas été superflu d'élargir quelque peu l'horizon des références et de rappeler que d'autres créateurs bretons eurent des positions anti-fascistes militantes dès 1936, en particulier Tal Coat et Masson, y compris dans leurs œuvres (affiches et tracts anti-fascistes, et de solidarité à l'Espagne républicaine). Par ailleurs, Tal Coat, Masson et quelques autres incarnaient par leur choix esthétique une toute autre conception de la modernité, dont il eut été honnête de mentionner l'existence. Pour autant, cette autre conception de la modernité n'était ni un gage de qualité (les épigones y abondent), ni surtout une garantie de "bien-pensance" : le surréaliste breton Max Jacob collaborait dans les années 36-38 à une publication catholique intégriste dans laquelle il dénonçait "les crimes" des républicains espagnols et "les exactions des anarchistes profanateurs"...

Aussi se réjouira-t-on de ce que Daniel Le Couédic, Yan Ber Piriou et Michel Denis aient, dans le remarquable catalogue de l'exposition, et chacun sur le registre qui lui est propre, saisi l'occasion de cette exposition pour entamer un travail de clarification et d'explicitation sur cette époque confuse de notre histoire.

Les Seiz Breur furent et demeurent, selon le mot de Le Couédic, la plus belle icône de redressement breton. "Jeanne Malivel, Robin, Sohier et Riou, dans leur tragique fulgurance, écrit-il, Creston surtout par sa fougue inaltérable ont pris la stature de héros romantiques". Après avoir analysé le processus de contamination de l'idée force qui avait présidé à la création des Seiz Breur par l'idéologie nationaliste (du "temps des promesses" au "temps des chimères"), Le Couédic conclut non sans pertinence : "Que l'Unvaniezh ar Seiz Breur n'ait pas survécu à la guerre ne saurait laisser le moindre regret. Son rôle historique était épuisé. Une autre époque déjà s'était ouverte où la fécondité bretonne qu'elle avait contribué à débarrasser de ses inhibitions pourrait se manifester en confiance".

Ajoutons cependant que, s'il n'y a pas à regretter la fin des Seiz Breur – le siècle qui vient de s'achever n'est pas avare de mouvements prometteurs qui finirent bien plus tristement encore –, on doit se réjouir d'une exposition qui met en pleine lumière, l'ampleur, la qualité et la puissance créatrice d'un groupe qui, dans ses moments les plus féconds, aura enseigné que la revendication identitaire, sociale et culturelle, non seulement n'est pas incompatible avec la création artistique, mais au contraire peut l'irriguer puissamment. Par ailleurs, nous noterons que, compte tenu de l'amnésie, sinon de la censure dont ce groupe a fait longtemps l'objet, cette exposition est un événement qui est de l'ordre de la réhabilitation¹. Du propos de Le Couédic nous retiendrons le terme "fulgurance". Un travail de deuil était à accomplir par rapport au Seiz Breur et à leurs avatars idéologiques et historiques. Le problème aujourd'hui est de produire – et/ou de soutenir – les fulgurances, qui vont devoir exprimer et alimenter le front du refus à l'oppression sociale et culturelle dans laquelle nous vivons *hic et nunc*.



Notes

¹ À cet égard, on note que sur la trentaine de créateurs qui, à un moment ou un autre, appartinrent au groupe des Seiz Breur, six n'étaient pas d'origine bretonne.

² Encore convient-il de rappeler que jusqu'au début des années trente, la revue du PNB, *Breiz Atao*, reste ouverte à l'expression de la gauche nationaliste. Et que si certains Seiz Breur tels que James Bouillé mais surtout Yann Goulet iront jusqu'au bout des sinistres logiques de l'extrême droite nationaliste, le patriotisme breton d'un Morvan Marchal (l'auteur du Gwenn ha du) restera, lui, ancré à gauche.

³ Il serait fastidieux de fournir une longue énumération d'exemples. On rappellera simplement ici, l'importance d'œuvres qui – du Goya des désastres de la guerre aux grands panneaux

protestataires de Rebeyrolle, en passant entre autres par la liberté sur les barricades de Delacroix, les puissantes eaux fortes de Daumier sur la liberté de la presse, la puissance de la critique sociale chez Kollwitz ou Grosz, le *Guernica* de Picasso, les œuvres des muralistes mexicains, ou les otages de Fautrier – ont illustré cette affirmation.

⁴ Analyse parfaitement correcte : cf le discours du Ministre de l'Éducation Nationale de 1925, A. de Monzie sur la nécessaire disparition des langues régionales.

⁵ La Jeanne Malivel des années 20 n'est-elle pas proche du Karl Schmidt Rotluff de 1914, le Creston des années 20 et le Lyonel Felinger du Bauhaus de 1919 sont-ils si éloignés ? Sur la thématique de la geste héroïque des rapprochements ne s'imposent-ils pas entre les premières gravures de Xavier de Langlais ou celles que R.-Y. Creston a consacré à l'histoire de la Bretagne, inspiré par une vision de libération nationale et certaines des gravures à peine plus tardives du Taller De grafica popular (Alberto Beltran, Leopoldo Méndez). Même chose pour la thématique de la description anthropologique du travail où Creston, Landel et Péron paraissent au diapason de A. Beltran, L. Méndez, A. Zalce, etc.

⁶ Alors que cette graphie est parfaitement étrangère au renouveau de la calligraphie et de la typographie bretonnes dont Creston lui-même est, à l'époque, l'un des principaux acteurs. Ce sigle ne figure pas dans l'exposition : pudeur ? oubli ? Pudeur également sans doute la disparition récente de ces mêmes runes SS de l'un des panneaux du grand bas-relief panthéiste réalisé par Creston en 1933 dans une créperie du centre de Rennes...

⁷ On se souviendra là de la superbe exposition des dessins de l'immense Tal-Coat, réalisée au Musée des Beaux-Arts de Rennes par Mme Sylvie Blottière en 1988. A quand dans ces mêmes lieux ou tout autre grand musée de la région, une exposition des dessins et gravures des non moins immenses R.-Y Creston et J Malivel ?

⁸ Dans l'honnête *Gravure originale au 20^e siècle*, de Jean Adhémar (éd. Somogy, Paris, 1967), si l'on trouve auprès de noms indiscutables, de nombreux petits maîtres aujourd'hui oubliés (néo-manieristes, néo-expressionnistes, etc. qui firent carrière à Paris entre 1940 et 1960), c'est en vain que l'on cherchera mention des meilleurs graveurs du groupe, dont on réalise aujourd'hui qu'ils étaient parmi les meilleurs de leur temps.



ENEB AN AVEL, ENEB AR GWALL-AMZER
SOUN HA KREÑV
DERC'HEL A RA HON BAG ATAO.
AR SEIZ — BREUR
et vous adressent leurs meilleurs vœux pour
1928

Face au vent, face à la tempête déchainée tenons toujours le cap, René-Yves Creston, carte de vœux, gravure sur bois, 1928



100% COTON

Hervé Bellec

Après tout, ce n'était rien qu'une petite culotte coincée derrière un radiateur, aucune raison de s'alarmer, fallait simplement que je garde mon sang-froid, me dire tout bonnement tiens, elle a oublié son slip, faudra que je lui téléphone un de ces quatre, mais je tenais dans une main l'objet en question et cette idée me parut aussitôt des plus saugrenues. Je m'imaginai très mal en effet tenter de renouer des liens à propos d'une sombre histoire de lingerie, lui annoncer d'une voix la plus nonchalante qui soit allô Kiki, comment ça roule avec toi, la vie, le boulot, tout ça et au fait, pendant que j'y pense, faudrait que tu passes à la maison récupérer ta culotte, elle doit être sèche.

Non, ça n'avait aucun sens. La connaissant, elle aurait aussitôt flairé le traquenard. Le plus sage était de s'en débarrasser et d'oublier cette histoire au plus vite, d'autant que la culotte en question n'avait rien d'extraordinaire, c'était juste le genre de truc acheté vingt-neuf francs quatre-vingt-dix au supermarché du coin, confortable sans aucun doute, mais rien à voir avec les frivolités d'un catalogue de Noël. Debout contre le radiateur, je restais un moment perplexe face à cette insolite trouvaille, la tripotant délicatement dans tous les sens, sans émotion démesurée, certes, mais non sans ressentir un léger agacement. Une culotte, elle aurait pu trouver autre chose, je ne sais pas, une brosse à dent, un foulard, puisqu'il faut toujours qu'elles oublient quelque chose avant de disparaître comme des voleuses et de nous abandonner face aux malheurs du temps mais non, Kiki avait choisi l'option la plus cruelle, délibérément ou pas, je préférerais ne pas le savoir mais je trouvais bien amère la pilule. Un slip, ce n'était pas innocent, ça racontait des histoires et même si celui-ci ne m'évoquait rien de particulier, fallait en prendre sacrément sur soi pour ne pas succomber à la tentation de se ressasser les mêmes bonnes vieilles images. La culotte a atterri dans ma poche j'ignore comment, j'ai eu soif d'une bière.

Bernadette était comme à son habitude allongée sur le canapé et me regardait faire les cent pas dans l'appartement. On devinait parfois une légère inquiétude dans son regard pointu. Je savais qu'elle se faisait du mouron

Brest patates,
Gabriel Quéret,
association
Focale Iroise Elorn



pour moi à chaque fois que je rentrais tard, c'est à peine si deux ou trois croquettes avaient disparu de sa gamelle.

— Tu te rends compte, Dédette, une petite culotte !

Bernadette était maintenant une vieille fille un peu acariâtre qui devait n'avoir une souvenance que très lointaine des choses concernant l'amour car elle fut présentée au vétérinaire peu après avoir mis au monde un petit chaton tout rabougri. Depuis, elle n'avait que mépris pour les matous alentour qu'elle observait depuis le balcon du salon avec un dégoût non dissimulé, en particulier vis-à-vis du siamois des Hoffmann qui terrorisait le quartier et régnait en maître sur un territoire scrupuleusement délimité où nul autre animal ne pouvait pénétrer sans dommages. De toute façon, Bernadette ne quittait jamais la maison. Du canapé à sa gamelle, puis de sa gamelle à sa caisse, enfin de sa caisse au canapé, sa vision du monde était nettement rétrécie, à la manière de ses désirs, aussi, quand je remis ce soir-là cette histoire de petite culotte sur le tapis, elle montra sans détours une certaine irritation. Moi-même, je me sentais bizarre. J'ai décapsulé ma bière, bien décidé à analyser la situation le plus sereinement du monde.

Si mes calculs étaient exacts, ça faisait exactement soixante-deux jours que Kiki s'était barrée et j'avais peu à peu réussi à m'enfoncer dans le crâne l'idée que ce n'était pas du flan, qu'elle ne reviendrait pas et qu'il me fallait boire mon chagrin jusqu'à la lie. Seule Bernadette était au courant de tout ça et du reste aussi, mais Bernadette, elle ne comprenait pas, sa caisse, sa gamelle, et ça s'arrêtait là pendant que moi, j'avalais ma peine à la petite cuillère jusqu'à me faire une raison, me rabibochoer avec l'existence, me remettre à lire avant de m'endormir gentiment sans penser à mal et voilà que cette stupide cotonnade venait à brûle-pourpoint annihiler tous ces efforts par l'effet d'une ironique pichenette.

J'ai saisi délicatement l'objet entre le pouce et l'index et l'ai examiné de plus près, reniflant une lointaine odeur de lessive. Kiki était plutôt tatillonne de ce côté-là, il nous était plusieurs fois arrivé d'avoir des mots au sujet de ses slips qui trempaient des heures dans le lavabo, non pas que ça me dégoutte, loin de là, mais bon, se rincer les dents avec le pommeau de la douche, j'aurais bien voulu vous y voir et c'est peut-être avec ces petits riens que ça avait commencé à finir, et puis bien d'autres choses encore, bien sûr, les cendriers pas vidés, les histoires de sous.

Cette découverte m'avait rendu nerveux. Certes, pas la peine d'être un grand détective pour expliquer cette apparition inopportune, le slip séchait sur le radiateur, un courant d'air et hop, le voilà enfoui pour des siècles jusqu'à ce qu'un malheureux de mon espèce tombe dessus. J'en conclusais que l'appartement avait besoin d'un sérieux nettoyage de printemps. J'étais capable de découvrir un jour prochain un yaourt zéro pour cent de matières grasses oublié au fond du frigo, que sais-je, un malheur n'arrive jamais seul. Il devenait urgent de faire appel à toute ma vigilance et dans un premier temps, de passer les trois pièces au crible. Je me suis coiffé de la culotte en guise de bonnet de nuit avant de m'affaler sur le canapé pour réfléchir. C'était un vieux canapé que j'avais acheté d'occasion après le départ de Kiki et qui au bout d'une bonne demi-heure d'efforts acharnés pouvait à merveille se convertir en lit, ce qui était bien pratique pour les amis de passage. Je tolérais également qu'on se fasse accompagner par une demoiselle mais l'aventure tournait vite court car dès les premières esquisses amoureuses, mon canapé se mettait à couiner rageusement. De ma chambre, je pariais alors avec délice sur les blocages et les terribles frustrations qui s'en suivaient. J'étais un peu cruel en ce temps-là mais fallait pas s'imaginer pouvoir faire des cabrioles à la hue et à la dia de l'autre côté de la cloison pendant que moi, hein, tout seul dans mon grand lit...

Je me suis senti soudain très fragile, à la merci de la moindre rechute. Un perdu frou-frou à qui il ne manquait que la parole était venu me rappeler que la vie avait perdu un peu de son sel depuis qu'un sale matin, Kiki m'avait dit faut que je te parle et qu'elle m'avait en effet parlé. Kiki avait un joli cul tout rond. Kiki portait des petites culottes blanches cent pour cent coton. Kiki était une garce qui à cette heure-ci s'envoyait en l'air avec l'autre abruti, qu'importe, le simple fait de l'imaginer jouer au Scrabble avec ce type me rendait malade, et Kiki m'avait laissé son slip en héritage pour y sécher mes larmes et puis quoi encore, j'ai balancé méchamment la chose dans le sac poubelle parmi les mégots et les restes de raviolis que Bernadette ne voulait pas et j'ai refermé le sac avec un double nœud avant d'enfiler mon blouson.

— Je sors, ai-je annoncé à Bernadette, inutile de m'attendre !

J'ai largué le sac au pied de l'immeuble. Demain ou après-demain, je n'arrivais jamais à me rappeler les jours de passage, les éboueurs allaient m'envoyer tout ça à l'usine d'incinération et voilà, ni vu, ni connu, l'incident était clos. J'ai jeté un dernier regard sur le sac de plastique bleu. Un rayon de lune s'y était posé.

— Hin, hin, j'ai ricané. Et tu croyais m'avoir comme ça ?

Du haut d'une gouttière, le siamois des Hoffmann a poussé un miaulement lugubre.

Il y avait au port de commerce un bistrot qui fermait ses portes assez tard et où l'on pouvait se changer les idées pour un prix raisonnable. Je n'avais pas spécialement envie de m'abrutir jusqu'à plus soif mais j'étais près à toute éventualité. Mimi, la patronne, régnait sur cette bande de soiffards atardés qu'elle appelait tous autant qu'ils étaient "mon mignon", ou encore "mon trésor", parfois même "mon petit lapin", enfin que des appellations de ce type. J'en connaissais quelques-uns uns parmi eux qui à mon avis, je dis bien à mon avis, ne méritaient pas de telles attentions mais ils avaient comme moi un peu de sous dans la poche et chacun avait ses propres soucis.

— Qu'est-ce que tu bois, mon canard ? m'a demandé Mimi de sa voix stridente.

Je me suis assis sur un tabouret au bout du bar, j'ai répondu un demi s'il te plaît et ce n'était pas plus difficile que ça. Le voyage démarrait. Après, il suffisait de s'accrocher à la poignée du verre sans chercher à ralentir la marche du train et de se laisser balloter. Bien sûr, il y avait les désagréments habituels des transports en commun, les bousculades, les mauvaises rencontres mais on pouvait aussi discuter distraitemment avec son voisin tout en regardant défiler le paysage à travers la vitre. Le paysage, c'était des quais, des réverbères, des grues comme des girafes mécaniques, et mon voisin était une voisine, silencieuse devant un grand verre rempli d'un liquide orange avec un petit drapeau américain planté dans une rondelle de citron et qui devait coûter la peau des fesses. On a tourné la tête au même moment. On est resté interdit quelques secondes à se regarder comme deux chiens de faïence, l'un comme l'autre prêt à bondir. Cette tête-là, je la connaissais, on s'était déjà plusieurs fois croisés mais où, pour l'amour du ciel, où donc ? Elle a dégainé la première.

— Paulo, depuis le temps...

Elle était en position de force, le visage radieux et elle se rappelait mon prénom. Fallait que je réagisse immédiatement. J'avais de moins en moins les moyens de me permettre de rater certaines occasions. J'ai bafouillé.

— En effet, ça doit faire une sacrée paille. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je bronze, imbécile ! Non, je plaisante ! Je viens voir Mimi de temps en temps, histoire de changer d'air. Oh, Paulo, tu peux pas savoir comme ça me fait plaisir de te voir.

J'ai remercié le ciel qui soudain me comblait de ses bienfaits.

— Et moi donc ! Ecoute, commande-toi quelque chose, j'arrive de suite, j'en ai pour deux minutes.

Les toilettes d'un bistrot ne sont sans doute pas l'endroit le plus adéquat pour se rafraîchir la mémoire, toujours est-il que dans l'urgence, je n'avais pas trouvé d'autres solutions pour me laisser le temps de me souvenir de son foutu prénom, de l'endroit où l'on s'était rencontré la dernière fois, et de mettre au point une remarque aussi pertinente que possible pour démarrer la conversation du genre " alors, Nathalie, cette maîtrise de géomorphologie, ça avance ? "

Que nenni, j'étais incapable de me remémorer quoi que ce soit. J'alignais des Chantal, des Corinne, des Annaïck sur la chasse d'eau tout en me concentrant sur les autres motivations qui m'avaient conduit ici mais ça ne venait pas, c'était comme dans une grille de mots croisés où la définition semble évidente et que ce putain d'adjectif en cinq lettres reste coincé au bout de la langue. J'ai tiré la chasse avec dépit de la même façon que j'aurais tourné la page des mots croisés, oublié cet adjectif de malheur et plongé à corps perdu dans les programmes télé.

C'est de retour vers le bar que ça m'est revenu d'un coup, pas son prénom, non, ç'aurait été trop facile mais celui de son mec, Rémy, un type avec qui j'avais bossé il y avait quelques années à la rédaction d'un dossier sur les ressources halieutiques de la rade.

— Et ce vieux Rémy, j'ai demandé tout jovial, toujours à fouiner au fond des océans ?

Elle a levé les yeux au ciel et tracé du bras un geste vif qui devait signifier que notre ami avait été catapulté à l'autre bout de la planète et qu'elle n'avait pas cherché à savoir dans quel état il avait atterri mais sans vouloir jouer les présomptueux, ça ne paraissait pas naturel. Elle jouait avec le petit drapeau américain et la tranche de citron était en train de passer un sale quart d'heure. Je me rendais parfaitement compte d'avoir mis les pieds dans le plat au beau milieu de la soupe mais je n'étais pas devin, je me souvenais juste d'un couple de tourtereaux se pelotant comme cochons du matin au soir, et le mal était fait.

- Rémy, m'en parle pas, il s'est marié le mois dernier.
- C'est pas vrai !
- Je t'assure !
- Non !
- Mariage en grandes pompes, église et tout le tralala. Le grand jeu, quoi !
- Nom de Dieu !

Je n'avais rien à répondre à ça, si ce n'était les quelques onomatopées que je venais de prononcer en y mettant le moins d'hypocrisie possible. J'ai recommandé la même chose, une bière pour moi et un autre machin avec le drapeau américain pour la copine. J'ai sorti un billet de dix sacs et Mimi ne m'a rendu que quelques menues pièces jaunâtres qui n'étaient pas là pour égayer la conversation. Ce pauvre Rémy en prenait plein son grade, tous les noms d'oiseaux y passaient mais enfin, je lui pardonnais, elle était un peu pompette et je n'étais plus vraiment à jeun. Je ne cherchais pas à défendre un ancien copain qui ne m'avait pas invité à son mariage et que je n'avais pas vu depuis des années, j'ai juste serré instinctivement les fesses quand elle a broyé le petit drapeau américain entre ses doigts.

— De toute façon, conclut-elle à la hache, ça ne tiendra pas leur histoire. Je ne leur donne pas six mois.

Des histoires comme ça, j'en connaissais des tas et la sienne n'était pas plus ridicule qu'une autre. Je repensais à Kiki et je n'avais rien à ajouter. Il me suffisait de l'écouter parler et d'entendre non sans une perverse fascination ce que j'avais déjà moi-même mille fois ruminé. Dans ce genre de circonstances, le registre est beaucoup moins étendu qu'on a tendance à le croire. Bien sûr, il y a toujours des variantes ici et là, des ruptures plus pathétiques que les autres, des faits divers sanglants, mais en

gros, disons dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, ceux qui restent sur le banc de touche vous rabâchent à peu près les mêmes salamalecs. Quand elle a fini son réquisitoire, le drapeau américain faisait grise mine au fond du cendrier. C'était comme à la fin de la guerre, la bannière étoilée flottant au gré d'un vent glacial au milieu des ruines fumantes, avec un de ces silences, ô Barbara, quelle connerie la guerre sauf qu'elle ne s'appelait pas Barbara, bien sûr. Je ne pouvais pas la laisser dans cet état, on a fini les verres et j'ai dit viens, on change de crêmerie. Elle a gémi de tous ses yeux mouillés.

- J'ai plus un radis.
- Tsss, tsss, j'ai fait !
- T'es un chic type, Paulo, tu sais !

Bien sûr que j'étais un chic type, comment pouvait-on en douter. J'avais toujours fait de mon mieux pour soulager les petites filles en détresse, j'avais deux grands yeux clairs pour les écouter et l'épaule solide pour qu'elles y posent leur tête de linotte. Je lui ai pris la main et on s'est dirigé vers les bassins du port. Des petites tâches de lumières scintillaient sur la mer, c'était joli, c'était comme la télé quand elle est en panne. Voilà, ma fille, c'est Brest, c'est pas rien. C'est notre ville à nous, notre adorable petite ville. Laisse-toi bercer entre la brise et les étoiles ! Pose ton gros cœur triste et fatigué contre mon blouson, plus personne ne viendra te faire de mal !

La nuit était belle et la mélancolie n'avait jamais empêché personne de jouer les amoureux. Bien au contraire. Voilà où je voulais en venir, sans aucune ambiguïté. J'essayais juste de me souvenir depuis quand je n'avais pas changé les draps. Tu vois la lumière jaune qui brille ? Tiens, là-bas, suis mon doigt. C'est le flambeau de la statue de la Liberté.

- Elle a souri, elle s'est accrochée à mon bras.
- Je connais une boîte super, elle a dit ! Des potes. T'as ta bagnole ?

J'ai sursauté, subitement saisi d'effroi. Quand j'avais évoqué l'éventualité de faire un tour, ce n'était pas du tout ça que je voulais dire mais alors pas du tout. On habitait une ville où tout ce qu'il fallait pour assaisonner la bagatelle nous était servi sur un plateau, le port, la rade sous la lune, les goélands qui faisaient cui-cui, et les gros bateaux illuminés et tout, que pouvait-on exiger de plus, dites-moi un peu ce qu'on pouvait bien foutre sous les néons brailards d'une discothèque de malheur à se trémousser comme de pauvres hères atteints du mal des ardents ? Je comprenais parfaitement qu'en Eure-et-Loir ou qu'à Sarreguemines, les habitants ressentent le besoin légitime de se divertir dans ce genre d'établissement, mais ici, à Brest, franchement ! J'ai essayé de lui faire comprendre en deux sévères froncements de sourcils que non, pas question mais elle m'a regardé avec ses yeux mouillés en s'accrochant au col de mon blouson comme si les clés du paradis étaient accrochées au même trousseau que celui de ma bagnole et j'ai dit bon d'accord, mais juste un verre, pas plus.

— Oh, génial, j'avais tellement envie de danser. T'es vraiment un chic type. Tu peux pas savoir comme je me sens en forme.

J'ai tourné la clef et j'ai enclenché la première sans illusion aucune, m'engouffrant volontairement vers un destin que je prévoyais des plus sournois. J'ai jeté un coup d'œil dans le rétro puis un second sur ses genoux qui scintillaient sous la lumière d'un réverbère et voilà, félicitations, mademoiselle, deux grandes jambes de nylon noir, deux grands yeux larmoyants et en voiture, Simone ! Des claques, je méritais des claques. Il aurait suffi qu'elle relève sa jupe d'un quart de millimètre et me voilà parti tout sourire pour Vladivostok. Je n'avais plus honte de rien.

La discothèque, appelons ça comme ça, était située à l'autre bout de la ville, bien trop loin du port, et j'avais eu besoin de faire appel à toute ma vigilance, j'avais ma

dose à quelques dixièmes de gramme près et j'avais passé l'âge de vivre dangereusement. À côté la copine dont le prénom continuait à m'échapper, n'avait cessé de bavarder pendant tout le trajet tout en fumant mes cigarettes. Elle s'était inscrite à un stage de danses africaines, détestait Gérard Depardieu, visait un contrat à durée déterminée chez un marchand de disques de la rue de Siam et se demandait avec tout ce qu'il se passait actuellement comment les gens faisaient pour continuer à voter. Bien sûr, je n'écoutais pas un traître mot de son laïus, je faisais juste semblant, ponctuant sa logorrhée de quelques hochements de tête approbateurs mais je pensais à autre chose, ils inventaient de nos jours de ces collants fantaisies, fallait voir, celui-ci ressemblait aux grilles d'un couvent espagnol de l'époque baroque ! J'accrochais mon poing au levier de vitesse. Au bout d'une rue déserte, il y avait une lueur froide et bleue.

Elle s'est exclamée.

– C'est là, super ! T'as qu'à te garer sur le parking.

Il a fallu sonner plusieurs fois avant qu'un quidam daigne nous ouvrir sans nous avoir auparavant zieuté à travers le judas de la porte. C'était exactement le genre de type qui convenait à l'emploi. J'aurais dit deux mètres quatre-vingts, trois cent cinquante kilos, sûr que je n'étais pas loin de la vérité. Il s'était littéralement plié en deux pour pouvoir faire la bise à la copine.

– Salut, beau gosse !

Elle faisait comme chez elle. Le beau gosse en question nous a laissé passer après m'avoir au préalable brisé toutes les phalanges de la main droite pour me souhaiter la bienvenue et me rappeler que c'était également lui qui était chargé du maintien de l'ordre. J'ai souri de mon mieux. J'avais eu il y a quelques années des histoires avec un type de ce genre, une espèce de brute sans cervelle qui avait le talent de me taper sur les nerfs chaque fois qu'il traversait mon quartier comme un cinglé au volant de son 4x4 japonais. Bien entendu, le soir où j'ai débarqué dans sa boîte, passablement éméché, je n'ai pas pu m'empêcher de faire mon malin. J'avais une sacrée forme, cette nuit-là, prêt à plaisanter sur n'importe quel sujet avec mon prochain.

– Hé, chef, lui avais-je demandé, tu connais pas la dernière ? Écoute, tu vas rire, c'est une devinette : c'est quoi la différence entre les hémorroïdes et les 4x4 ?

Sacré lui, il en rigolait d'avance, ses dents brillaient sous l'enseigne en néon rose fluo, il brülait de connaître la réponse, il la ressortirait dès le lendemain à ses copines. Tout sourire, il a donné sa langue au chat.

– Aucune, mon vieux, absolument aucune. Les 4x4 et les hémorroïdes, c'est kif-kif pareil. Y a que les trous du cul qui en ont.

La demi-seconde qui suivit l'énoncé de ce subtil mot d'esprit fut riche en péripéties. Je gisais pitoyablement dans le caniveau, le nez en sang, tandis que la grosse brute m'étranglant par le colback pointait vers moi son poing lourd de menaces.

– Toi, mon petit pote et tes blagues à la con, que je te revoie plus ici ! Est-ce que tu m'as bien compris, petite tête !

J'ai reçu une autre baffé puis le type m'a lâché. Apparemment, le message était passé, ça semblait lui suffire. Je suis revenu tout penaud à la maison me faire engueuler par Kiki. Elle me tamponnait le front avec un morceau de coton imbibé d'un antiseptique, je sentais son sein gauche s'écraser contre mon oreille, elle disait mon pauvre chéri, dans quel état tu t'es mis, pendant que je relatais en reniflant, oh Kiki, ma Kiki, quel monde on vit, ma mésaventure !

Ce souvenir m'a fait frissonner. J'ai soigneusement évité le beau gosse et on est rentré dans l'établissement. Le temps de m'adapter à la lumière et à la musique, d'évaluer la distance jusqu'au bar et de repérer un tabouret de libre, ma cavalière était déjà au milieu de la piste, à des kilomètres, enveloppée par des spots de toutes les couleurs. La soirée s'annonçait réjouissante.

Pas la foule, peut-être une douzaine d'attardés qui pour la plupart semblaient être venus ici de leur plein gré. Dans un coin de la salle, un couple se pelotait furieusement sur une banquette, tandis que trois zombies se partageaient la piste sans montrer la moindre intention de vouloir lyncher le disc-jockey. J'ai accaparé un tabouret et j'ai dû hurler dans les oreilles de la barmaid. Je ne voulais qu'une bière, pas la mer à boire. Je n'étais pas le genre d'homme à exiger d'une pauvre fille contrainte de travailler dans ce genre d'endroit pour ne pas mourir de faim, des boissons incongrues avec plein de machins roses dedans. À la limite, j'aurais préféré que la bière soit plus fraîche, la musique moins forte mais les circonstances avaient décidé de me faire endurer mon calvaire jusqu'au bout. On n'a rien sans rien. Fallait pas que je m'imaginais pouvoir me faire cette fille, oh, bordel, son prénom, par un simple claquement de doigts, trop facile, tout ça. Je devais m'armer de patience et j'étais prêt à payer pour ça le prix fort.

Au bout de deux ou trois danses endiablées, la belle est venue me rejoindre au bar, essoufflée mais resplendissante.

– Tu danses pas, t'es complètement con ! Tu peux pas savoir comme ça fait du bien, c'est géant ! Allez, bouge-toi !

Il y avait quelques minuscules gouttelettes de sueur éclairées par les projecteurs rouges et verts qui perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure et qui lui dessinaient une moustache de diamant. Je l'ai regardée dans les yeux et j'ai souri. Petit à petit, j'avais l'impression de contrôler la situation. Ce n'était qu'une question de temps et de méthode. J'ai répliqué.

– Je me suis fait une entorse il y a trois semaines en faisant de l'escalade. Le toboggan m'a strictement interdit tout mouvement. Qu'est-ce que tu bois ?

– Comme d'habitude.

Astucieuse, cette idée d'escalade, bien joué, hélas le temps que je passe la commande, elle était retournée sur la piste, plus fuyante qu'une anguille. Je n'avais rien contre la musique en général, j'aimais bien écouter.

Vivaldi et des choses de ce genre quand les matins étaient ensoleillés et que la fenêtre était grande ouverte. Kiki sortait de sa douche, ô Seigneur, le claquement de l'élastique de son slip contre sa hanche, et ça sentait la lavande. La barmaid a posé devant moi les consommations ainsi qu'une petite soucoupe rouge sur laquelle était posé comme un bijou dans son écrin un ticket de caisse. J'ai attendu qu'elle s'en aille à l'autre bout du bar pour retourner le papier le plus discrètement possible. C'était marqué thank you, en anglais. J'ai poussé un râle. Sans doute existait-il à travers le monde de ces types d'une rare élégance qui en fin de soirée sortaient nonchalamment leur carte de crédit sans même regarder l'addition, qui avaient toujours le sourire aux lèvres et le verbe assuré, qui ouvraient la porte de leur bagnole pour que les dames s'y engouffrent en gloussant, et leurs bagnoles étaient rutilantes, c'était des 4x4 importées du Japon, briquées comme un sou neuf, et ces bagnoles démarraient tout le temps au quart de tour, je n'invente rien, ces types-là existaient vraiment, on pouvait en croiser chaque jour de notre vie, à chaque carrefour de notre ville, aussi vivants que vous et moi. Dépité, j'ai commandé une autre bière, les heures tournaient, la belle dansait, toute son énergie allait y passer, elle se liquéfiait et qu'est-ce qu'il me resterait à moi, dans quel état allais-je la récupérer ? Une jeune femme aux trois quarts abrutée par les décibels, empestant la transpiration, la peau poisseuse et pas question ce soir de quoi que ce soit, mon chéri, tu comprends, je suis absolument nase, j'ai dansé comme une folle, et moi de veiller sur ce pauvre petit corps éreinté, chaste baiser sur le front et dodo, fais de beaux rêves, Patricia mon trésor. Non, ce n'était pas non plus Patricia.

J'avais l'air de quoi dans cette boîte de nuit, à trois heures du matin à attendre pitoyablement cette fille, là-bas qui danse au milieu de la piste, oui, celle avec des yeux mouillés et des collants noirs à vous déchiqeter l'âme, à l'attendre au cas où. Et

même si ça marchait, le jeu en valait-il la chandelle, la fin justifiait-elle les moyens, est-ce que tout ça supposait la bière à ces prix prohibitifs ? J'ai demandé à la barmaid si elle acceptait les cartes de crédit, quelle question, bien sûr qu'elle acceptait les cartes. Je lui ai tendu la mienne en tremblant, ne lui faites pas de mal, s'il vous plaît, elle est si sensible ! Elle me l'a aussitôt engouffrée sans aucune pitié sous le fer à repasser. Au même moment et à l'autre bout de la ville, dans le sous-sol faiblement éclairé d'une grande banque, une longue et douloureuse plainte a jailli d'un ordinateur. C'était insoutenable.

Une heure plus tard, on s'est enfin retrouvé dehors. Beau Gosse avait l'air foncièrement désolé de la voir partir avec un mec de mon espèce mais la vie, c'est comme ça, mon vieux, faut des gagnants, faut des perdants. J'ai attendu d'être dans la voiture pour lui poser ma question.

— On va chez toi ou chez moi ?

— Elle a toussoté d'un son rauque.

— Euh, tu n'auras qu'à me laisser chez moi.

Elle a allumé une de mes cigarettes puis elle a tiré sa jupe vers ses genoux et s'est redressée sur son siège, regardant droit devant elle. Les arabesques noires ont disparu à jamais. J'ai encaissé le coup comme l'aurait fait tout honnête homme.

— Faut pas m'en vouloir, a-t-elle soupiré profitant d'un moment de silence à un feu rouge.

J'ai fait l'innocent.

— T'en vouloir de quoi ?

— Non, rien. Enfin si. Je vois bien à quoi tu voulais en venir mais bon, en ce moment, c'est pas le moment, je te jure. T'es un chic type, Paulo, mais je suis désolée.

— Désolée de quoi ? On a passé une soirée sympa, non ? Je vais vers où maintenant ?

— À droite après le feu.

Elle n'a plus pipé mot, excepté pour m'indiquer la route. Je l'ai déposée devant chez elle, une tour de Dieu seul sait combien d'étages où, ascenseur ou pas, je n'avais plus le goût ni la force de monter.

— Je veux bien ton téléphone quand même, a-t-elle demandé d'une toute petite voix.

J'ai apprécié le quand même. Elle aussi s'aménageait des berges ici et là, au fil de son courant. J'ai pris un stylo dans la boîte à gant et j'ai marqué mon numéro sur le revers du ticket de caisse de la discothèque, ça lui ferait un souvenir. Rien n'est innocent. On s'est fait une bise par politesse et la grosse vilaine tour l'a engouffrée.

— Prends soin de toi, Brigitte, ai-je murmuré. Mais ce n'était pas Brigitte, ni Marie-Hélène, ni Isabelle, ni rien, il ne s'était rien passé. C'était un dauphin échoué sur la plage.

J'ai garé la voiture en haut de ma rue. C'était un quartier de petits vieux, d'étudiants, de gens à moitié fauchés. Les loyers n'étaient pas exorbitants, Saint-Martin était un bon endroit pour vivre. Kiki déplorait la sonorité des appartements, le manque d'espace et de soleil, elle voulait vivre à la campagne, au bord de la mer, planter des arbres. J'étouffe ici, disait-elle ! On s'était presque déniché sur la côte Nord une croquignollette petite maison à une vingtaine de bornes de Brest, suffisait d'ouvrir la porte pour renifler les embruns. Je me voyais déjà m'envoyer un petit muscadet bien frais à l'apéro en écoutant pousser le gazon et puis l'autre abruti s'est radiné et puis bon, j'ai gardé l'appartement et la chatte, ils sont partis vivre dans la baraque, j'ai picolé pas mal.

J'étais dans la voiture à finir ma cigarette les yeux dans la vague, quand un hurlement m'a éjecté de ma rêverie. Le siamois des Hoffmann, venait de régler son

compte à une pauvre bestiole de sa race venue malencontreusement se perdre dans le quartier. J'ai regardé l'animal déguerpir à toutes jambes et mes yeux sont tombés soudain sur un tas d'ordures éparpillées juste devant la porte de mon immeuble. J'ai réalisé avec effroi qu'il s'agissait de mes propres ordures. Ce salaud de chat venait de déchieter mon sac poubelle au beau milieu du trottoir et les débris s'étaient étalés sur plusieurs mètres.

J'ai bondi de la voiture pour constater les dégâts. Le sac avait littéralement imploré sous les coups de griffes de l'ignoble matou. Une boîte de raviolis jouxtait des canettes de bière et des kleenex usagés, c'était écœurant, des vieilles nouilles, des dizaines de mégots éventrés jonchaient le pavé tandis qu'au centre de ce tas de merde, la évolute à Kiki scintillait sous la lune, irradiant la grisaille de la rue. Je l'ai saisie d'un geste furtif et l'ai fourrée dans ma poche. Personne ne m'épiait mais on ne sait jamais. D'un brusque coup de talon, j'ai repoussé les autres débris. La boîte de raviolis a glissé dans le caniveau avec un petit bruit de roulement mécanique allant décroissant, pour enfin venir mourir à mes pieds. Rageusement, je l'ai envoyée valser de l'autre côté du trottoir en direction de l'immeuble des Hoffmann d'un coup de poing meurtrier que l'avant-centre que j'avais été jadis à la Croix-Rouge n'aurait pas renié. La boîte a atterri sur le seuil même de leur porte.

— Un partout, ai-je murmuré entre les dents !

J'ai grimpé les trois étages à toute berzigue et je suis arrivé chez moi en nage. J'ai refermé la porte à double tour. Bernadette m'a regardé d'un air effrayé, les poils dressés. Mon cœur battait très fort.

— Tout va bien, Dédettes, ne t'inquiète pas !

J'ai allumé les lumières, toutes les lumières. J'ai ressorti le slip de ma poche et l'ai étalé sur la table de la cuisine pour faire un premier état des lieux. Il y avait un peu de sauce tomate sur l'une des coutures et plusieurs tâches grisâtres de cendres mais rien de dramatique, il suffisait de le faire tremper dans de l'eau chaude avec un demi-verre de lessive appropriée, de frotter, de rincer et tout redeviendrait comme neuf. J'étais confiant. Je savais qu'ils étaient capables de nous concevoir des lessives vraiment efficaces, que des mecs en blouse blanche au service de l'humanité passaient leur vie dans des laboratoires pour trouver le meilleur moyen de faire disparaître la saleté et redonner au linge tout son éclat, du moins je l'espérais. Dans toutes ces publicités qu'ils nous bassinaient à tort et à travers, c'était bien le diable s'il ne restait pas quelque chose de vrai, sinon à qui pouvait-on se fier ? J'ai fait couler l'eau, j'ai remonté mes manches et j'ai versé la lessive sans compter. Le slip s'est perdu sous la mousse blanche. J'ai remué le tout, frotté de mes propres mains comme un malade, essoré une première fois puis frotté de nouveau après avoir changé l'eau, recommençant l'opération plusieurs fois, j'étais essoufflé. Je voulais la perfection, j'exigeais la blancheur, le plus blanc que blanc. S'il devait rester ne serait-ce qu'un dernier atome de pureté en ce bas monde, que ce soit ici et maintenant.

Je me suis assis sur le rebord de la baignoire, un peu meurtri et soudain très las. On ne sort jamais vraiment indemne de ces moments-là. J'ai jeté un œil autour de moi. Il ne restait plus grand chose depuis le départ de Kiki, le dentifrice, la mousse à raser, un tube d'aspirine et terminé. C'était pas florissant. C'était la salle de bains d'un type qui se nourrissait de petites boîtes de raviolis et qui avait perdu sa bien-aimée. J'ai songé un moment me brosser les dents mais à quoi bon, le mieux était d'aller se coucher sans autre forme de procès, c'est ce que je me disais en mettant soigneusement la culotte à sécher sur le radiateur. Bernadette me fixait d'un air sévère.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? C'est rien, je te dis, c'est rien !

Les truffes

Énora Avel

" Pour les gens sans argent
L'amour manque d'agrément "

extrait de *L'amour à la sauvette*
chanson de Roland Topor

C'était un dimanche de début de soirée, durant les vacances de février. Il tombait sur Brest un crachin dense, pénétrant. Le cycliste descendait la rue Jean-Jaurès, aussi vite que la qualité de ses freins le lui permettait. Les immeubles, d'autant plus rébarbatifs que les commerces de plain pied étaient fermés, défilaient dans son champ visuel. Devant le centre commercial Coat Ar Geven, il marqua le feu malgré la pluie, car la rue transversale était encore assez fréquentée, en cette fin de week-end. Une grosse voiture bleu sombre vint s'immobiliser lourdement à sa gauche, le rétroviseur frôlant son bras. Le véhicule le serrait contre le trottoir comme s'il n'avait pas été là. Il eut un pincement au cœur et appa sans délicatesse à la vitre de la Volkswagen Break. L'homme, qu'il voyait à travers les gouttes d'eau, eut un sursaut. Le visage du cycliste se détendit un peu. L'automobiliste baissa sa vitre automatique.

– Je vous prie de m'excuser, vraiment, je ne vous avais pas vu. Je suis éreinté. Je ne vous ai pas roulé sur le pied au moins ? fit-il avec rondeur.

L'homme, âgé d'une cinquantaine d'années, semblait effectivement épuisé sous des dehors débouillonnés et força un peu son jeu.

– Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?...

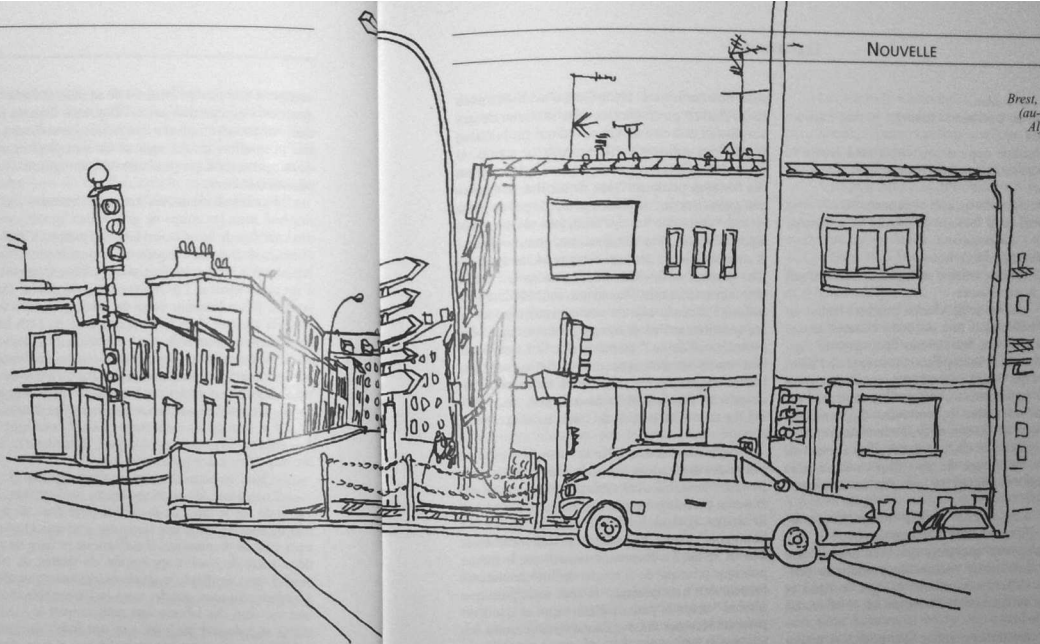
Il ne sut que dire de plus et le cycliste ne trouva rien à répondre. Il ajouta maladroitement :

– À propos, vous ne sauriez pas où se trouve l'hôtel du Ponant par hasard ?

– Si...

Sébastien lui indiqua le chemin tandis que la pluie qui dégoulinait de son imperméable commençait de tremper son pantalon et ses vieilles baskets.

– Et bien merci... et encore désolé ! fit



l'homme en remontant sa fenêtre.

Il avait failli parler du temps mais s'était ravisé. Comme ils avaient laissé passer le feu vert, ils restèrent encore quelques instants l'un à côté de l'autre. Puis la voiture démarra avec une délicatesse toute relative et disparut rapidement dans le bas de la rue. " Il sera plus vite rendu que moi " pensa Sébastien car il passait tout près de l'hôtel du Ponant, qui disait-on valait bien ses trois étoiles, pour se rendre à une soirée entre copains.

Au bout de la Place de la Liberté, il prit à gauche en direction de la gare. Ses jambes étaient trempées à présent et l'eau s'insinua doucement dans son cou, puis dans son dos, son imperméable n'étant plus de première fraîcheur. Il maudit l'automobiliste.

Comme il quittait le rond-point de la gare par la première sortie, une voiture déboula, prit son

virage en tanguant et fila dans la nuit. Sébastien l'avait évitée de justesse. C'est alors qu'il vit, un peu plus loin, la Volkswagen Break montée sur le trottoir, l'avant, cela se devinait, embouti dans le muret de pierre qui entoure le jardin Kennedy. Il pensa un instant à la pluie, à ses amis qui l'attendaient au chaud dans la piaule de Guy, puis se remit en selle et pédala doucement jusqu'à la voiture immatriculée 21.

L'homme était à l'intérieur. Il semblait sonné. Il se berçait doucement, le visage crispé par la douleur, tandis qu'un filet de sang coulait de son arcade sourcillière. Sébastien ouvrit la portière et l'autre, tournant à peine la tête, le reconnut. Il gémissait un peu. Il fallut quelques secondes avant qu'il n'ouvre la bouche.

– Trop vite !... L'autre aussi... Pas la ceinture !

Il ricana brièvement. Sa main droite, qu'il tenait par le poignet, était gonflée, tordue.

– J'ai mis les mains...

Il ne put terminer sa phrase. Il eut un spasme.

– Je vais appeler les pompiers, dit Sébastien.

Il y avait une cabine à quelques dizaines de mètres. Il s'y rendit rapidement mais sans trop d'inquiétude. Il n'y avait pas un chat. Lorsqu'il revint près de la Volkswagen, l'homme avait un peu repris contenance. Il parvint à tourner la tête.

– Ils seront là dans un quart d'heure.

– Merci, répondit-il, dans une grimace qui se voulait sourire.

Sébastien restait là, debout devant l'homme, sous la pluie. Il était trempé, gelé jusqu'aux os et il hésitait. L'homme était plus atteint qu'il n'y paraissait, plus qu'il n'aurait voulu le laisser voir.

– Ça ira... s'ils ont dit qu'ils arrivaient... Si

Brest, très frais et sec,
(au-dessus de la rue
Alfred de Courcy),
le 13.1.2001,
feutre fin,
Manuel Cortella

vous devez y aller...

– Je ne suis pas si pressé... je vais attendre avec vous.

Sébastien appuya son vieux vélo contre le muret puis monta dans la Volkswagen, à la place du mort.

– Je me mets au sec, commenta-t-il.

– Pour une fois que je prends un auto-stoppeur... fit l'automobiliste.

Sébastien fit la moue.

– C'est une voiture de fonction... je n'ai pas le droit, ajouta l'autre.

Il y eut un long silence pendant lequel on entendit seulement une ou deux voitures passer sur le rond-point, leurs pneus chuintant sur l'asphalte trempé, et la respiration bruyante de l'automobiliste qui luttait contre la douleur. Sébastien se surprit à apprécier le confort de la voiture, l'espace pour les jambes, la profondeur du pare-brise, le bon maintien de son siège, l'odeur de propre. Il sortit un paquet de tabac et des feuilles à rouler de la poche intérieure de son imperméable. Les feuilles étaient collées les unes aux autres à cause de la flotte.

– Y'a des Craven dans le vide-poche si vous voulez... j'en prendrais bien une aussi.

Entre deux spasmes, l'homme aspirait une bouffée maladroite. Sébastien prenait de profondes et lentes aspirations. Malgré le froid et l'homme qui gémissait à côté de lui, il se sentait presque bien.

La camionnette rouge des pompiers arriva enfin, suivi peu après de la voiture bleu sombre de la police.

*

Lorsque Sébastien frappa à la porte de Guy, il était vingt deux heures trente passées.

– Ben alors, qu'est-ce-que t'as foutu, deranda Guy, l'air surpris, en ouvrant la porte.

Sébastien entra, salua inaudiblement les copains qui traînaient là, fumant des clopes ou des pétards, rigolant, lichant de la bière bon marché, jouant aux cartes et discutant à propos de tout et de rien, puis il s'éclipsa dans la salle de bain ; il dégoulinait de la tête aux pieds.

Il réapparut quelques minutes plus tard, les cheveux en bataille, les traits tirés, le visage rouge et pourtant blême, arborant des habits de Guy, beaucoup trop larges pour lui. Il s'assit tout en gardant un œil sur son imperméable, pendu piteusement dans un coin. On lui servit un reste de

pâtes *alla carbonara*, façon Guy, c'est-à-dire avec ce qu'il avait pu trouver et dans la limite de ses moyens, et un verre de vin chaud qui fut la chose la plus merveilleuse qu'il ingurgita ce soir-là. Il conta alors brièvement son histoire. La description des "braves pompiers" les fit sourire, mais pas tant que celles de "la jeune agente de police perspicace" et plutôt "sexy" flanquée de son collègue masculin, "la cinquantaine, gras, rougissant et rudimentaire", dont on avait contenu avec les plus grandes difficultés le zèle policier : il tenait absolument à ce que l'accidenté soufflât dans son ballon. Chacun y alla de son commentaire et de ses questions et l'on se moqua généreusement des pompiers et de ce "crétin de flic". L'accidenté leur parut sympathique quand ils surent que l'autre automobiliste, visiblement indemne, avait attendu un peu, semblant hésiter, puis avait filé. Tel fut du moins le récit de l'accidenté aux policiers.

Sébastien souriait de se trouver ainsi au centre des discussions, car il était d'ordinaire peu bavard. Pierre, qui avait déjà trop fumé et faisait sa petite crise de paranoïa, signala qu'à la place de Sébastien, il l'aurait "laissé dans sa Wolks, ce bourgeois". Tous haussèrent le ton et Pierre, désolé, se tut. La discussion repartit sur le thème politique principal de la bande, décliné de maintes façons, de l'avis général "le seul sujet politique sérieux" selon la plupart d'entre eux et que l'on pourrait résumer ainsi : l'antagonisme entre les pauvres et les riches.

Ce n'était pourtant pas là une bande de libertaires échevelés, ni des gauchistes sans nuances, non, seulement des copains plutôt de gauche, dont l'existence exigeait d'eux réalisme et réflexion aux frontières. Ils étaient âgés de vingt-cinq à trente ans, étaient étudiants en lettres ou en sciences et sans le sou comme Sébastien et Guy, ou, comme Laurence et Pierre, débutaient difficilement dans la vie professionnelle, de CES en CDD branlants en emploi-jeunes, ou encore, étaient d'anciens petit bourgeois, tels Naïg et Frédéric, que leurs parents aidaient parfois, qui avaient assez mal vécu la déche comme prix à payer de leur indépendance, et qui commençaient tout juste à s'en tirer. Ils fustigeaient la société de consommation et de spectacle et en appréhendaient d'autant mieux les limites qu'ils étaient nés avec. Mais, en même temps, ils y avaient pour la plupart peu accès et ne pouvaient s'empêcher de le

déplorer. Ils étaient comme des lions pacifiques, inaptes à se servir de leurs griffes. Et cela devenait pathétique lorsque, exprimant des désirs de machines à laver ou des ambitions professionnelles, ils ne savaient plus si ce qu'ils désiraient était petit-bourgeois, grégaire et mesquin, où s'il était "naturel" que les nouvelles générations viennent prendre leur place à la suite des précédentes.

Le vin aidant, la discussion repartit comme souvent sur la géopolitique, la mondialisation, la victoire planétaire du libéralisme, la disparition du bloc communiste, sujets qui débouchaient généralement sur des constats à propos de la morgue des politiques et des hauts-fonctionnaires hexagonaux, tout cela à la sauce du quotidien et des fantasmes de chacun, dans un joyeux mouvement de chopines et de tabac, d'exagérations et d'amalgames, de franches révoltes et de récits d'expériences personnelles. Les plus virulents envers les possédants n'étaient pas toujours ceux dont le compte en banque était le moins garni. Mais une chose les réunissait néanmoins : plus que des idées, une même confrontation à la société, comparable à l'atterrissage d'un hélicoptère sur une vire de cinquante centimètres de large au milieu de la face ouest des Drus.

– J'y peux rien... moi, les rupins, ils me dégoutent, dit Pierre.

C'était là sa réflexion favorite, car contrairement à ses longs exposés théoriques sur la lutte des classes, toujours un peu branlants, réfutables, obsolètes à force de rabâchage, cette invective était si en accord avec son sentiment, son intuition, son vécu, que personne en général ne trouvait quoi que ce soit à lui répondre.

– C'est un peu facile, avança néanmoins Laurence.

Tous deux ne se connaissaient pas depuis très longtemps ; Laurence avait sympathisé avec la petite bande par l'intermédiaire de Naïg et Frédéric, avec qui elle avait passé sa licence de LEA.

– ... on voit bien que tu n'as pas vécu ce que j'ai vécu... répondit-il après un instant d'hésitation.

– D'accord, je sais : c'est une famille capitaliste-paternaliste qui a fermé l'usine de ton père, ça, c'est ton histoire personnelle... d'un autre côté, la plupart des haut fonctionnaires et des grands PDG français sont des cyniques...

– Des salauds !... Et pas seulement les Français !

Les autres le soutinrent.

– Oui... en attendant, tu pars de tes histoires personnelles... pour conclure que tous les rupins sont bons à supprimer !

– Et ben ? Je ne vois pas le problème !

– Le problème ? Je suis désolée de te dire ça, mais ton raisonnement est le même que celui du type qui vote Le Pen parce qu'il s'est fait tirer sa mobylette par un Arabe...

– Quoi ?... Mais... tu peux pas comparer ! Tu m'insultes ! Moi les fafs, je les emmerde ! tu m'entends ? Je les...

Pierre s'était levé, il suffoquait.

– Comment tu peux dire ça !?... fit Frédéric.

Frédéric était complexé par ses origines petites bourgeoises, qu'il jugeait incompatibles avec ses idées gentiment révolutionnaires et enviait un peu Pierre de sa prolétariat avérée, labellisée. D'un autre côté, il venait d'emménager dans un appartement de taille correcte rue Richelieu et il était incapable de se passer de ses disques, de ses concerts, de ses livres, et d'une manière générale, de consommer de la culture. S'il avait été plus lucide, un socialisme bedonnant lui eût mieux correspondu.

Sébastien ne disait rien lui non plus. Il connaissait Pierre depuis longtemps, appréciait la constance de son amitié et de ses idées. Il connaissait également ses démons : le shit et la complaisance. Parce qu'ils étaient amis, il eut un regard de défi pour Laurence. Mais ce regard s'adoucit quand elle tourna le sien, sans peur, vers lui. D'ailleurs, tout le monde était plus ou moins contre elle ; il n'allait pas s'y mettre... même si, selon lui, il y avait une différence notable dans le fait de s'en prendre aux riches ou aux pauvres : la deuxième attitude ne demandait jamais de courage... Pierre laissait ses amis le défendre, Guy et Frédéric en tête, et se drapait de son dédain. Il boudait sec. Guy, dont la colère était mince, se fatigua vite de défendre Pierre, et fit quelques grimaces comiques à Laurence, pour lui faire comprendre qu'il fallait y aller mollo avec l'autre emmerdeur et que dans un sens, il était d'accord avec elle. Elle ne retira rien mais leur laissa le dernier mot. Elle aimait bien Guy.

La conversation reprit un tour plus calme, bien qu'il restât dans l'air comme un parfum électrique. Laurence s'était assise par terre, à côté de Naïg, qui ne disait rien. Sébastien était assis sur une chaise basse, il s'allumait une cigarette de

temps en temps, sirotait une bibine en reniflant et écoutait les conversations plus qu'il n'intervenait.

La soirée touchait à sa fin. Chacun s'apprêtait à repartir de son côté. Guy proposa un thé à Laurence et Sébastien ; il voulait profiter de la présence d'un tiers pour se rapprocher de Laurence. Mais Laurence habitait assez loin et rentrait en voiture avec Naïg.

Sébastien et Guy restèrent un moment sur le pas de la porte ; sans s'en rendre compte ils la regardèrent s'éloigner avec une expression sensiblement identique sur le visage, qui les rendaient beaux et touchants, chacun à leur façon. Puis Guy, de cet air sombre qu'il avait parfois, malgré toute sa généreuse joie, dit à Sébastien : " Tu sais, je commence en avoir ma claque de cette vie... d'inviter des copains et de leur servir de la cuisine à deux sous... ça ne me fait plus rire... Si je croisais une fille bien... qui me plaise... je crois que j'aurais tout simplement honte de lui servir des trucs pareils !... "

Sébastien sentait son coeur se serrer. Il était d'accord avec son ami mais préférait étouffer ses sentiments. Guy savait qu'il appuyait sur un point sensible – leur misère relative. Il continua cependant : " J'en ai marre de taper sur les rupins, j'ai l'impression qu'on est aigris à force de s'en prendre aux autres. Tiens, tu vois, je sais : j'en ai marre de ma bonne conscience de pauvre !... Merde ! j'ai envie de vivre ! "

Sébastien grimâça doucement. C'était à la fois douloureux et salutaire.

Il y eut un silence durant lequel ils écoutèrent les bruits de la nuit, puis Sébastien salua son ami avec pudeur et monta sur son vélo. Il retourna dans la nuit claire à présent jusqu'à son petit studio derrière la Place Guérin, rue Bugeaud.

Sébastien se masturbait rarement. Mais ce soir-là, en se couchant dans son lit froid, il eut une violente érection en pensant à Laurence et dut se masturber deux fois avant de pouvoir s'endormir ; elles étaient rares à présent, les filles que son sexe d'indigent intéressait.

Il n'avait jamais été un séducteur, comme certains de ses copains de lycée ; pas assez gentil, ou assez retors, ou assez branleur, ou assez macho, ou assez beau ! Trop pauvre, trop barré, maigre, globuleux de l'œil, aquilin du nez, secret, plein de côtes et d'os ! Mais son sens de l'action – quand faut y aller, faut y aller – lui avait évité trop de

déséquilibre tant les pulsions sexuelles sont fortes à dix-sept ans, et même quelques succès : sa langue agile avait changé la vie d'une brune réservée au camping de Tréoupan. A présent, c'en était à peu près fini de la rigolade, des lècheurs de boîte, des coucheries joyeuses et des gâteries désintéressées. Les filles de son âge – il avait vingt-six ans – commençaient à chercher le mari et le père de l'enfant à venir dans le jeune homme qui terminait ses études ou démarrait dans la "vie active". Du reste il ne leur en voulait pas ; il détestait quelque chose d'impérieux voire de "naturel" dans leur démarche. Il se serait peut-être prêté au jeu... si seulement on lui en donnait l'occasion.

Sébastien se réveilla de mauvaise humeur. Il ouvrit les volets sur la rue grise et blanche, aux crépis défraîchis, à l'haleine pâteuse. Le temps avait viré à la grisaille. Par bonheur, un vent frais soufflait de l'ouest et animait l'air. Il respira. Laisa la fenêtre ouverte et remplit une casserole d'eau qu'il mit chauffer. Puis il chercha un sachet de thé, mais il n'y avait plus de thé. Alors il songea qu'il n'avait pas de quoi s'en payer jusqu'à la fin du mois – on était rendu au 22. Il rigola un peu en se disant que ses jours n'étaient pas en danger mais il ne parvint pas à se convaincre que cela suffisait à son bonheur. Autant que d'un thé, il avait besoin de l'idée d'un thé ; du rite simplissime qu'il constituait chaque matin. Était-ce trop demander ? Il aurait voulu faire un peu de rangement ; au lieu de cela, il s'assit. Il se sentit soudain abattu et se le reprocha. Chez lui, ça sentait le célibataire négligé. La poussière régnait dans les coins ; les draps et les serviettes de bain n'avaient plus été changés depuis bien longtemps. La vaisselle de deux jours débordait de l'évier. Il évitait de regarder vers l'angle gauche de son bureau, où étaient empilées les factures. Le tout tenait dans dix-sept mètres carrés.

Au triste décor de sa chambre, l'image d'une entrecôte grillée, ou peut-être son parfum, vint se substituer. D'ordinaire, il n'était pourtant pas porté à larmoyer. Mais il avait bel et bien pris l'ascenseur social à l'envers. Cela était chez lui la cause d'une tristesse âpre et sourde. Car, si ses parents n'étaient pas riches – son père était cheminot, sa mère secrétaire de mairie à mi-temps dans une petite municipalité de gauche –, ils avaient tout à fait le droit d'espérer que leurs trois enfants, auxquels ils avaient beaucoup donné, s'en sortent au moins aussi bien qu'eux. Ce n'était pas

le cas pour lui. Sébastien en ressentait une honte indicible. Nul dans son entourage ne lui avait pourtant appris que la pauvreté était une tare...

Il avait honte car il fallait admettre que ses études de lettres n'en finissaient plus et que l'ancien lycéen assez doué passait à présent pour un traîne-savate d'amphithéâtre... En réalité, sa pauvreté était le résultat de ce qu'il considérait comme une succession d'échecs. Il espérait terminer son DEA cette année-là, mais il lui faudrait probablement deux ans de plus pour décrocher son CAPES. En attendant, il vivait au-dessous du seuil de pauvreté, assuré par quelques chèques occasionnels envoyés par ses parents, qui faisaient ce qu'ils pouvaient, et les petits boulots qu'il trouvait de temps à autre, plonge ou manutention en intérim durant l'année scolaire, travaux agricoles l'été. Il ne se connaissait guère de dons à exploiter nide talents à offrir. Il s'accrochait comme à une bouée de sauvetage à ses recherches sur Gaston Couté.

Il pensa de nouveau à Laurence.

D'un mouvement rageur, il fit valdinguer sa chaise. L'imperméable, qui était posé sur le dossier, fit un bruit mat en tombant sur la moquette.

– Merde ! lâcha-t-il.

Il se remémora d'un coup l'accident de la veille... ainsi que tout ce qu'il avait tu à ses amis... Comment, au moment de disparaître dans l'ambulance, l'automobiliste bourgeois avait insisté presque avec rage pour offrir un cadeau à Sébastien en guise de remerciement... La jeune agente de police avait dû fouiller le coffre en désordre de la voiture accidentée pour y dégoutter le fameux cadeau, une verrine au packaging luxueux, qu'elle avait remis à Sébastien avec l'assentiment de l'automobiliste... sous le regard envieux du vieux flic. Depuis, Sébastien ne s'était plus occupé de sa verrine et il en ignorait toujours le contenu.

Il ramassa son imperméable en s'inquiétant de sa moquette et de sa caution. Par chance, la verrine était intacte. Il découvrit enfin son contenu sur l'étiquette de bon goût : des truffes... Il resta perplexe. Il n'avait jamais mangé de truffes, ne savait même pas exactement à quoi cela ressemblait. Il porta la verrine à hauteur de son visage et vit dans le jus sombre traversé de rais de lumière une dizaine de formes noires, chacune de la taille d'une noisette. Il sourit doucement... prudemment.

Ce soir-là, Guy vint lui rendre visite. Il fut surpris de le trouver de bonne humeur. Guy vit la

verrine sur la table et resta un instant sans comprendre. Contrairement à son ami, il connaissait le prix de cette denrée.

– D'où tu sors ça ?

– Aah ! Ca t'épate, hein ? Et ben quoi ? Pourquoi je pourrais pas me payer des truffes, moi aussi, si ça me chante ?

Guy imaginait déjà la pire : un trafic véreux.

– Sûr. T'as même pas de quoi payer ta facture d'eau mais tu as bien le droit de mettre des truffes à trois mille balles le kilo dans tes pâtes les jours où tu n'as plus de beurre !

– ... attends... quand tu dis trois mille...

– Je dis trois mille. Trois mille francs français nouveaux. Tu piges ? M'as pas l'air très au courant.

Sébastien s'assit. Il demeura interdit quelques instants, regardant les truffes comme autant d'ovnis, et elles lui semblèrent effectivement s'éloigner à la vitesse de la lumière. Elles apparurent enfin pour ce qu'elles étaient réellement pour lui : une effraction. Quelle place pouvaient-elles avoir dans son taudis, entre ses vieilles frusques, sa couette élimée, sa vaisselle ébréchée, ses cassettes sans boîtier... ?

– Alors, où est-ce-que tu les a chopées... ?

– Tu sais, l'automobiliste que j'ai secouru hier soir... je crois bien qu'il vendait des truffes... C'est lui qui me les a données.

– Nom de Dieu ! Y en a qui ont de la chance !... J'en connais des représentants, des VRP, des commerciaux de seconde zone, et même des petits recycleurs qui te reforgeurent des magnétoscopes sans garantie ou des contre-façons de Rolex... Mais alors là, un représentant en truffes, bravo ! T'as touché le gros lot ! La crème des rupins !

– Rigole pas... Qu'est-ce-que je vais en faire ?

Sébastien se leva soudain.

– Je sais : je vais les revendre au noir dans un resto ! Je connais un commis de cuisine au restaurant des Îles. Attends voir, fit-il, prenant la verrine, il doit bien y en avoir pour mille balles là-dedans, avec ça je pourrais rembourser...

Guy se gondola.

– Arrête tes conneries !...

– Quoi... ?

– On va les bouffer oui !

– Éèè... trois mille balles le kilo !... Tu viens toi-même de le dire !

— Et ben ? Tu te trouves plus assez bien pour elles, depuis que tu en connais le prix ?

— ...
— Je vais te dire un truc. Ou même deux. Primo, c'est un cadeau, ça serait vraiment moche de les revendre, parce que ce type, tout rupin qu'il est, il te les a données en toute sincérité, à toi, Sébastien Maloti, pour te remercier de ton infinie sollicitude. Va savoir dans quel état il est à présent ton bonhomme et même s'il n'est pas... Tu ne voudrais pas faire du commerce sur le dos d'un mort ? fit-il d'un air qui se voulait terrible, mais il se doutait que les ficelles étaient un peu grosses... Non, non, laisse-moi finir, laisse-moi... Deuxio, et c'est là le point crucial je te l'accorde, c'est peut-être la seule occasion qu'on aura dans notre vie de me taper des truffes, et crois-moi, j'ai pas l'intention de la laisser filer, sauf vot' respect...

— C'est ça fous-toi de moi. C'est la première fois que je t'entends mettre "rupin" et "sincérité" dans la même phrase.

— Et pas plus tard que tout de suite, ajouta Guy qui suivait son idée... T'as pas un p'tit creux ? L'omelette aux truffes, tu connais ? Pas cher. Une douzaine d'oeufs, fit-il, ouvrant le frigo et en tirant la seule richesse qu'il contenait : une douzaine d'oeufs.

— Pas cher, ouais. Surtout quand t'as les truffes... Ça me fait penser qu'il doit me rester une bouteille de pinard de la dernière fois, par là.

Sébastien se déridait ; Guy exultait, l'omelette aux truffes, c'était un très vieux fantôme.

Sébastien enfila sa veste de velours un peu râpée mais encore acceptable, passa le dos de ses doigts sur ses joues et sourit imperceptiblement. Avant de sortir il jeta un coup d'oeil à sa verrine, comme on tripote un gri-gri, puis il dévala l'escalier et enfourcha son vélo.

Il allait à Recouvrance. Il descendit les rues Jean-Jaurès et Siam, passa le pont, et de l'autre côté, dut pédaler en danseuse dans la montée. Juste après avoir passé le Mac Orlan, il ralentit, cabra son vélo, escalada le trottoir puis s'immobilisa et le posa contre la vitrine du bar des Assoiffés. C'était un petit rade enfumé qui fleurait le populo, marins entre deux pêches, ouvriers de l'Arsenal, ex-footballeurs, VRP, bretons ou pas bretons, alcooliques de l'ancienne et de la nouvelle génération, chômeurs et aussi quelques étudiants venus s'encanailler ou se trouvant tout sim-

plement à l'aise dans cette simplicité de mœurs. C'était le mercredi soir suivant vers vingt heures et Sébastien espérait trouver là Naïg, Laurence et Frédéric. Il les entrevit au fond du bar, sirotant une mousse et rigolant à tout rompre avec le serveur, José, un jeune homme d'une trentaine d'années, tante notoire, à l'humour désastreux.

— Salut ! fit Sébastien en s'approchant.
— Salut mignon, alors, tu viens plus nous voir, hm ?

— J'ai trop peur de tomber amoureux de toi, beauté !

— Ah ! Flatteur... T'avis pas de traîner dans mes pattes, je pourrais te rendre folle si je voulais... vu que t'es tout à fait mon genre : brasse et moche !

Laurence pouffa.
— C'est ça ! Rêve... Sers-moi donc une petite mousse plutôt, où ton mec va encore faire une crise de jalousie.

José, quand même un peu ému, se faufila entre les tables en s'excusant bruyamment et rejoignit son homme, un ancien ouvrier de l'Arsenal, au dos brisé, un grand type tel qu'il les aimait : branque, moche, et très sympa à jeun.

— Tu lui fais de l'effet, lança Laurence, d'un ton vif et moqueur.

Sébastien la regarda durant quelques instants avec douceur et intensité mais ne répondit pas.

— Qu'est-ce qui t'amène si loin de chez toi ? reprit-elle, à peine troublée.

— Guy et moi on compte vous préparer une bouffe... spéciale, vendredi soir... chez toi Frédéric, si tu veux bien... Tu sais que chez nous, c'est un peu... petit.

— Comment ? Pas de pâtes *alla carbonara* ? Vous savez donc faire autre chose ?

Il préféra la laisser croire à un manque d'imagination culinaire plutôt qu'à une déche trop écrasante.

— Et qu'est-ce qu'on va manger ? ajouta-t-elle sans pouvoir masquer une pointe de curiosité.

— ... surprise... fit-il, savourant son effet... Hum... il faudra apporter du pinard ou une participation de vingt francs. Ça ira ?

— Pour l'appart, c'est bon, fit Frédéric. Par contre, je sors du boulot assez tard vendredi. Vous commencerez la bouffe sans moi...

Naïg ne disait rien et souriait.

Laurence, en cet instant, pensa qu'il était drôle, ce mec, et qu'il ferait bien de s'acheter

quelques fringues avant de penser à draguer qui que ce soit. Elle avait des rêves de gauche, mais des rêves bourgeois.

Ils étaient bien, là, tous les quatre. Le barman, d'humeur mélancolique, passa *Boire* de Miosse, puis les Yog Sothoth, un groupe du Relecq-Kerhuon, le dernier album de Geoffrey Oryema.

Les amis se séparèrent vers vingt deux heures.

*

Guy et Sébastien se retrouvèrent de bonne heure chez leur ami. Son appartement, situé dans le bas de la rue Richelieu, était coquettement aménagé sous les combles, et par le vélux, l'on voyait le quartier Saint-Marc et la rade, jusqu'à la presqu'île de Crozon. Tous deux appréciaient particulièrement la vue et se tenaient souvent là, discutant, le regard au ras du toit. Car Brest, et c'était sa magie, ils détenaient ce secret, Brest n'était pas laide ; la ville échappait à la laideur de son urbanisme.

Leurs vieux amis, étudiants à Rennes, Quimper ou Paris, s'identifiaient généralement à leur ville d'adoption, à son architecture, à sa situation géographique, à sa bourgeoisie intellectuelle et/ou d'argent. À quelques rares exceptions, ils s'estimaient heureux d'avoir quitté Brest et n'avaient de cesse de leur rappeler, quand ils se retrouvaient, qui l'absence de centre historique, qui le pourcentage de fonctionnaires et de militaires, qui son identité "trop" française... Sébastien et Guy s'en foutaient. Ils connaissaient le passé et la géographie de leur ville et l'aimaient à leur façon. Ils se passaient fort bien d'un véritable centre. Quant aux beaux magasins, ils n'avaient pas d'argent pour y acheter quoi que ce soit. Cette architecture était sans âme, quasi vide, c'était entendu. Mais c'était comme si, s'effaçant, elle avait fait de la place aux hommes. Et puis ils avaient une théorie à propos de la sécurité à Brest, une théorie qui leur ressemblait. Ils pensaient qu'il y avait un rapport entre la relative laideur du centre et sa faible délinquance. Pour désamorcer la violence et la jalousie d'une banlieue, il suffisait selon eux de bâtir un centre d'une laideur égale. Sans quoi, ajoutaient-ils, à moins de disposer des barbelés autour de ces centres ou de priver les gars de la périphérie de carte orange ou autre, il n'était pas étonnant qu'ils y viennent lécher ou casser les vitrines...

Ils se mirent enfin au travail. Guy dirigeait la manœuvre. Il avait trouvé plusieurs recettes de farce et en avait mélangé deux avec sa générosité et sa goinfrerie habituelles... Il comptait bien en mettre plein la vue à la petite bande. Sébastien regardait avec méfiance et émerveillement en même temps les deux poulets fermiers, la viande de porc, les foies de volaille, la coriandre et l'estragon frais, les échalotes, l'oignon, le lait, l'ail, la mie de pain, les œufs, le cognac... mais aussi les poireaux pour l'accompagnement — depuis combien de temps n'avait-il pas mangé de poireaux ? —, les baguettes Gana, les huîtres, le beurre salé, le blanc demi sec et, ô merveille, une bouteille de Saint-Émilion... Il pensait à tout ce qu'il ne s'autorisait plus depuis que la déche s'accrochait à ses basques, à cette pauvreté qui devenait peu à peu sa principale définition et identité et dont il serait de plus en plus difficile de se débarrasser, si du moins il le souhaitait...

Guy avait choisi un vieil album de Django Reinhardt et Stéphane Grappelli dans la discothèque éclectique de Frédéric et il se dandinait, léger comme un tonneau sur orbite, en énumérant les ingrédients destinés à la farce, tandis que Sébastien préparait les poireaux. Lorsqu'il mélangea la truffe finement débitée au reste de la farce, Sébastien lui fit remarquer qu'il en avait laissé un peu sur le bord de l'assiette.

— Si tu nous servais un petit blanc, fit Guy, qui n'aimait pas qu'on mette le nez dans ses divagations culinaires.

Sébastien remplit deux verres puis ils trinquèrent et se mirent à rigoler.

— Y en a quand même un qui va réussir à nous emmerder ce soir, c'est Pierre... reprit Sébastien.

— C'est vrai, je l'avais oublié celui-là.

— Je crois qu'il vaudrait mieux faire un petit mensonge d'État : dire qu'il y avait une super promotion sur le poulet fermier et ne pas évoquer les truffes. Il suffit de se mettre d'accord avec les autres.

— Ouais, ça marche. De toutes façons, il n'appréciera pas. Je le connais : il ne fait pas la différence entre un cassoulet William Saurin et mon cassoulet maison, c'est dire, répondit Guy, l'air dégouté.

Cette ignorance et ce manque de curiosité de Pierre à l'égard de la bonne bouffe était incompréhensible pour lui. D'où lui venait cette

croynance, parfois partagée par Sébastien, qu'il fallait manger triste et pauvre quand on était un bon gauchiste. Cela le peinait et il s'en offusquait parfois.

- Tu sais, fit-il après un moment de réflexion, depuis que les leaders d'extrême-gauche poussent à la réquisition des moyens de production, ils ont oublié quelque chose : c'est qu'avec les moyens de production, il fallait piquer le caviar et le champagne que les boss destinent à leurs hôtes de marque, car vois-tu, le raffinement culinaire permet, tu t'en rendras compte ce soir, d'explorer des zones de ton pauvre cerveau jusque-là inconnues, d'élargir ton imaginaire et tes connaissances de la façon la plus concrète qui soit, c'est-à-dire par les sens, de prendre l'univers par les mâchoires comme disait Machin... Tu sais quoi ? Après l'omelette, lundi dernier, je suis rentré chez moi si heureux et si imaginaire que j'ai écrit un chapitre de mon DEA d'un seul trait !

Sébastien rigola devant le raffinement gargantuesque de son ami et siffla la fond de son verre.

La bande arriva petit à petit à partir de dix-neuf heures, apportant le pinard manquant. Les parfums qui flottaient dans les pièces, rapport à ce qu'ils avaient coutume de sentir chez les uns et les autres, étaient prometteurs et en tant que tels, inespérés. Ils se firent passer le mot à propos de Pierre.

Ils passèrent à table et partagèrent les plats avec chaleur et ravissement. Il fallait une telle trêve pour qu'ils prennent conscience de leur participation à la guerre ; guerre économique, morale. Un instant trompés par le bien-être qui les envahissait, ils se prirent à croire à une soudaine amélioration de leur sort, à une issue finalement heureuse à leurs crises et à leur individualisme. Laurence et Guy, selon leurs proportions, étaient les plus virulents. Les huîtres avaient trépassé nombreuses sous leurs dents ou étaient dans le coma tant elles avaient pris de vin blanc sur la tronche.

Puis on sortit les deux poulets du four et Guy, le visage cramoisi, victorieux, se mit à la découpe : il fendit la chair blanche à l'intérieur des cuisses puis la peau grillée des ailes, dégagea les blancs, rompit enfin la carcasse en deux et fit des parts de farce, laquelle exhalait à ce moment-là toute la puissance de ses arômes. Pierre essayait bien de râler et d'égrenner ses antennes, mais lui-même succombait : le rouge à ses joues trahissait

son appétence. S'il avait su quel poison bourgeois n'allait pas tarder à couler dans ses veines... Sébastien, quant à lui, bâffrait à présent avec méthode et ambition.

La farce était parfaite d'équilibre des goûts et de consistance, ni trop sèche ni trop détrempée. La chair tendre du poulet s'était imprégnée de tous ses parfums. Tous félicitèrent Guy, dont le ventre et le grammage d'alcool dans le sang gonflaient en même temps que les chevilles ; il chantait fièvre et tanguait dangereusement. Il y eut encore des desserts, salade de fruits maison et quatre-quart.

Puis toute la petite bande alla digérer dans le salon, assis par terre ou rêvant debout devant le vélux, regardant les petites lumières qui vacillaient, notamment dans leur cerveau, se passant des musiques tantôt groove, tantôt aériennes.

Guy, hilare, inventait des danses reptiliennes sur le sol et buvait des coups. Il était si parfaitement heureux qu'il ne vit pas venir le danger ; cela se passa peu après une inhalation assassine. Les plus sensibles détournèrent le regard et les autres rigolèrent.

La petite bande se sépara sur le coup de deux heures.

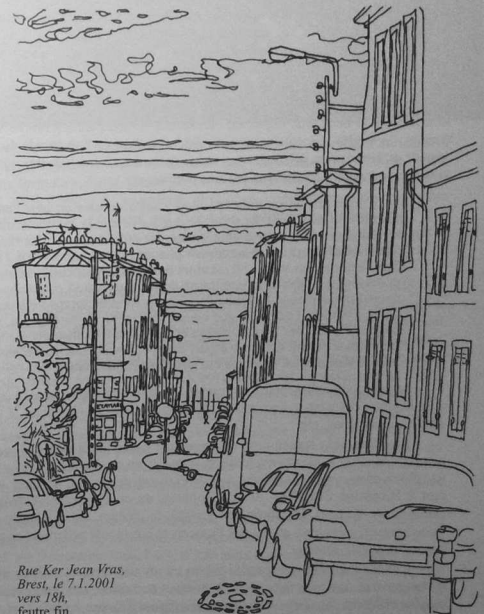
Guy resta dormir chez Fred, il n'y avait guère le choix, mais on n'avait jamais vu malade aussi hilare. Cette fois, Laurence ne rentra pas avec Frédéric et Naïg. Elle ne pensait plus à rentrer. Elle suivit Sébastien sans évoquer leur destination et lui sut gré de ne pas lui poser de questions. Quand ils pénétrèrent chez lui, ils eurent tous deux un frisson dû à l'aveu de leur désir commun mais aussi, pour Laurence, à la peur de l'odeur du célibataire désargenté qu'elle craignait de trouver chez lui et qui l'eût peut-être refroidie. Mais une petite somme d'argent qu'un ami lui devait depuis longtemps lui avait été rendue justement la veille et il avait fait quelques achats pour son chez lui - ce n'était pas du luxe - ; il avait également passé deux bonnes heures à récuser sa piau avec rage, sans réelle préméditation, mais au moins pour conjurer le sort. L'appartement sentait donc le propre et c'était déjà ça.

Dans la pénombre - il n'avait pas encore allumé - il ne put cependant s'empêcher de venir tout près d'elle, de lui serrer le bras et de lui demander : " Pourquoi moi ? "

Elle ne répondit pas mais le regarda en souriant. Puis elle se mit sur la pointe des pieds et colla ses lèvres contre les siennes.

Il resta médusé par la douceur de ce baiser et sut à peine remuer. Le sentant si troublé, elle l'emmena comme un enfant perdu vers le canapé-lit où elle le fit assoir, puis vint contre lui et l'embrassa de nouveau, dardant avec sa langue des rayons soleilleux. Celle de Sébastien reprit enfin vie et leurs baisers furent langoureux, nonchalants. Quand chacun éprouva le besoin de sentir la peau de l'autre contre la sienne, Laurence se montra plus douce encore à le déshabiller et Sébastien ne fit que répondre à chacune de ses avances. Ils se caressèrent longtemps sans penser aux gestes suivants.

Quand elle vint sur lui, qu'elle glissa d'abord doucement sur son sexe, il prit ses fesses dans ses mains et pensa : " Bon Dieu ! Elle a du cul ! " puis il pensa à tout autre chose. Laurence, qui se tremoussait tout là-haut se dit à elle-même : " Il a vraiment des gros yeux ! On dirait qu'ils vont lui sortir de la tête !... " puis elle n'y pensa plus.



Rue Ker Jean Vras,
Brest, le 7.1.2001
vers 18h,
feuille fin,
Manuel Cortella

Une pratique culturelle : sortir au restaurant

Cyrille Megdiche

"Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es"
Anthelme Brillat-Savarin (1755 - 1826).

Cyrille Megdiche est enseignant à l'UBO. Il nous livre ici quelques réflexions sur un travail en cours, une invitation à chercher la culture là où on ne l'attendrait peut-être pas...

Se reposer et se nourrir sont deux moments essentiels du cycle de la reproduction de la force de travail et par là même des conditions d'existence. Chaque fois qu'un individu produit une valeur d'usage quelconque, il met en mouvement sa force de travail, c'est-à-dire toutes ses facultés physiques et intellectuelles. L'alimentation, le sommeil, la vie sexuelle, les loisirs, etc. interviennent donc de façon primordiale dans la production, l'entretien, et le maintien de cette force de travail.

Toute nourriture suppose un mode de production alimentaire (faire les courses, cuisiner, etc.), et un mode de consommation alimentaire (décoration de la table, ordre et composition des plats, règles de bienséance à table, etc.). Comme toute pratique sociale, les modes alimentaires ont considérablement évolué et cela du fait principalement de l'expansion urbaine, mais aussi de la transformation des conditions et du système de travail (travail de la femme, horaire, etc.).

"L'alimentation quotidienne tend à subir de plus en plus l'emprise de l'univers du travail, ne serait-ce que parce que la cantine scolaire et le 'restaurant d'entreprise' fournissent une part croissante des repas. Le repas socialisé, ritualisé ne trouve plus sa place que lorsqu'il s'inscrit dans le temps des loisirs : il est alors investi de significations nouvelles et devient véritablement une forme de consommation culturelle. L'alimentation se plaque totalement sur la division du temps : elle ne peut guère exister, à l'extrême, que comme nécessité physiologique, réglée commodément par la restauration et les produits industriels modernes, ou comme forme de loisir à part entière. L'alimentation ne structure plus le temps, c'est le temps qui structure l'alimentation"¹.

La production alimentaire se voit ainsi réduite soit à faire appel à un traiteur, soit à l'utilisation des plats cuisinés tout prêts, soit à aller au restaurant, à la cantine, au snack, au fast-food, etc.

Toutefois, si la restauration est en grande partie liée à l'activité professionnelle, elle répond aussi à une attente ludique, à un besoin de détente et, de ce fait, elle joue un rôle de plus en plus important dans le domaine des loisirs. On fréquente le restaurant à l'occasion des fêtes, des cérémonies, ou en l'associant à d'autres activités comme les vacances, les sorties en groupe, le cinéma, etc. La sortie au restaurant² concerne près des trois quarts des Français et arrive très nettement en tête, devant le cinéma et la fête foraine³.

Chaque habitude alimentaire est un minuscule carrefour d'histoire. Le boire et le manger sont donc des faits de civilisation et de culture. Les goûts, les dégoûts et les ragôts diffèrent d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre, voire d'une classe sociale à l'autre⁴.

¹Claude Fischler, *L'Homnivore*, Paris, éd. Odile Jacob, 1990, p. 207

²Claude Fischler, *op. cit.*, p. 219

³Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, éd. de Minuit, 1979



Le goût et les mœurs alimentaires sont contraints par la culture culinaire à laquelle nous appartenons. " Nous sommes ce que nous mangeons " dit le dicton populaire. Cette formule signifie qu'une personne acquiert les propriétés des aliments qu'elle ingère, qu'il s'agisse de propriétés physiques, comportementales ou même morales. Ne dit-on pas à quelqu'un qui manifeste une énergie particulière : " il a mangé du lion ce midi " ; " à trop manger de la viande saignante, il est devenu agressif et violent " ; ou encore, " les végétariens tiennent sur leurs jambes comme les culs-de-jatte tiennent sur leurs béquilles ", etc.

Toute nourriture suppose un mode de consommation alimentaire qui est le fruit de processus de socialisation dont chaque individu est l'objet depuis sa naissance. En simplifiant, on peut dire qu'à un comportement culturel, correspond un comportement alimentaire. Ainsi, l'habitude de servir la soupe au premier service est mérovingienne (15^e - 16^e siècles) ; s'essuyer la bouche avant de boire date du haut Moyen âge, époque où il n'y avait qu'un verre pour les convives. C'est au début du 16^e siècle que les mots : déjeuner, dîner, pitance, collation, d'origine monastique, ont fait leur apparition.

Par restaurant, j'entends un établissement qui, proposant un menu ou une carte, a une salle réservée au repas et a prévu un service à table par un personnel spécifique. Cette définition a l'avantage de poser des frontières plus strictes mais l'inconvénient d'écartier la restauration rapide (snack dépendant d'un bar, etc.), tout un type d'établissements, donc, dont on peut néanmoins supposer qu'il joue un rôle de plus en plus important dans la ville moderne.

Sortir au restaurant, type de consommation alimentaire dont il est question ici, présente de multiples actes de consommation possibles. En effet, comment peut-on dire que ce qui est consommé, dans l'acte d'être assis à une table de restaurant, c'est plutôt l'aliment, le lieu, le spectacle, ou sa propre mise en scène ? On peut supposer qu'il y a des variations dans le mode de consommation ainsi que dans la pratique de sortir au restaurant. Cette fréquentation s'inscrit dans un système de représentations et de pratiques qui dépasse largement l'objet 'alimentation'. Elle comporte une dimen-

Sushi Moushée,
Gabriel Quéré,
Association
Focale Iroise
Elorn

sion imaginaire, symbolique et sociale. Nous nous nourrissons de nutriments, mais aussi d'imaginaire. Absorber du caviar ou une simple tomate, c'est s'incorporer non seulement de la substance nutritive mais aussi de la substance imaginaire, un tissu d'évocations, de connotations et de significations qui vont de la diététique à la poétique en passant par le "standing" et la festivité.

Pour certains, le prestige, le fait d'être servi, le plaisir de bien manger est dominant :

" Quand j'ai envie d'une bonne cuisine, je vais au Ruffé. Les poissons et les fruits de mer sont frais et bien cuisinés, le mobilier et le couvert sont de qualité, bref, je me trouve dans un cadre agréable, et ce qui ne gêne rien, dès que j'arrive, je suis accueilli avec un grand sourire, soit par Marcelle soit par Georges "(un enseignant).

Pour d'autres la fréquentation des restaurants est souvent une nécessité (reprendre des forces en mangeant) et se limite à un plat unique consommé à toute hâte.

" Moi, ce que je préfère ? J'arrive, on me sert, je mange et aussitôt je suis de retour sur le chantier "(Jean-Luc, carreleur).

" Le décor ? Je regarde surtout ce que je mange et avec qui, mais le reste... En tout cas, ce qui compte pour moi c'est de manger à ma faim parce qu'après une matinée de boulot..." (Bernard, maçon).

" Les cafétérias ! c'est pas pour moi, ils vous servent trois frites là dedans et basta "(Thierry, électricien).

L'enquête menée à Brest montre que la restauration a un double sens : alimentation proprement dite et usage urbain.

" Je mange assez souvent dans des restaurants rapides, non pas parce que j'aime ça, mais parce que j'en profite pour faire les boutiques avant de reprendre mon travail "(une enseignante).

Mais l'usage de la ville, c'est l'usage de ses vues, de ses places, de ses rues, de ses vitrines, de ses quais, de son port, de ses cafés et de ses restaurants.

Un regard rapide sur les adresses des restaurants montre, si besoin est, que les restaurants ne sont pas installés n'importe où et que leur dispersion dans la ville a un sens.

Ce qui fait le caractère d'un quartier, ce peut être aussi ses restaurants. On ne peut pas manquer d'avancer l'hypothèse qui consiste à dire que le choix du lieu d'implantation d'un restaurant est fortement lié à son style. Ainsi, par exemple, l'avenue Gambetta, la rue Victor Hugo, la rue de Siam (excepté le restaurant de l'hôtel Océania), excluent les restaurants, alors qu'ils sont en grand nombre dans les petites rues des vieux quartiers (Saint-Martin, Saint-Michel) et sur les quais du port de commerce. La politique de ce type de commerce est guidée par un processus de rationalisation qui se manifeste dans l'implantation par l'accent mis sur le déplacement et donc sur les parcours des éventuels utilisateurs. Si, généralement, dans les villes, la restauration est en grande partie liée à l'activité professionnelle, dans les villes touristiques (quelle que soit leur taille), la pratique restaurant se situe dans le cadre des loisirs et de ce fait, la démarche répond à des enjeux bien différents : le plaisir gastronomique, les différents modes de sociabilité, et la recherche d'exotisme. Cette forme d'exotisme, présente chez les utilisateurs des restaurants "étrangers" (cuisine chinoise, vietnamienne, marocaine, antillaise, indienne, etc.), manifeste une attente qui relève du domaine de l'imaginaire social.

" Je sors assez souvent manger avec ma femme à la Koutoubia. Et à chaque fois, j'ai la sensation de retrouver le Maroc aussi bien dans le décor, dans la composition des plats, que dans l'emploi des épices appropriées et bien dosées "(le patron d'un magasin de vêtements).

" Je vais manger au Kim Song, en gros une fois tous les deux mois. C'est pour moi une occasion de me rappeler le Vietnam "(une employée de banque).

La France est un pays d'immigrés et la cuisine reflète cette diversité. Il y a eu la mode italienne ; aujourd'hui les Antilles, le Maroc, le Mexique et l'Asie sont à l'honneur. Ce creuset culinaire exotique, de même que les décors (extérieurs et intérieurs) des restaurants, particulièrement chargés : faïences, tableaux, bibelots, tentures, plantes, etc., occasionnent une rupture vis-à-vis du "paysage" quotidien, offrant ainsi la projection dans un autre univers dont la principale qualité, par delà l'anecdote pittoresque, est précisément d'être autre : investir un moment de façon privilégiée par l'enchaînement d'un rapport symbolique à l'environnement. Pour mieux accentuer le dépaysement, les plats sont servis dans de la vaisselle artisanale censée être du pays, le personnel de service, généralement originaire du pays porte la tenue traditionnelle : djellaba, chéchia sur la tête, chemise à col Mao, veste rouge, etc.

L'une des caractéristiques des restaurants asiatiques (on dénombre, à Brest, une trentaine de restaurants exotiques dont quatorze vietnamiens et chinois) est la couleur rouge, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, celle-ci symbolisant selon les restaurateurs, le bonheur. Quant aux restaurants maghrébins, leur architecture est dominée par les arcades, les faïences, les niches, les fontaines.

Sont à l'honneur également les restaurants biologiques, dont la caractéristique est selon leur propriétaire, de "proposer une alimentation saine et savoureuse et de rapprocher les hommes de leur milieu". Dans l'unique restaurant de Brest : Tonnerre de Bio, ouvert en mai 1998, le décor est champêtre : le jaune et le vert dominent, les chaises en rotin et les tables qui composent le mobilier font penser à des meubles de jardin.

Si ce processus semble assez facile à saisir lorsqu'il s'agit de restaurants exotiques à part entière ou de restaurants biologiques, il n'est pas exclu pour autant qu'on ne puisse le retrouver dans des situations apparemment plus anodines (sortie en amoureux dans le vieux Brest ou sur les quais, par exemple).

Sortir au restaurant est devenu aujourd'hui une pratique culturelle au même titre que le théâtre, le cinéma ou le concert. Cette prise de repas à l'extérieur se développe dans deux sens : d'une part, une restauration quotidienne à midi, et d'autre part, une restauration gastronomique le soir. Ce que l'on demande dans chaque type de restaurant est fort différent, et l'observation des menus proposés suffit souvent à définir le type de fréquentation de chaque établissement, ainsi que la culture culinaire.

Comme on vient de le voir, les deux variables (l'espace et le temps) sont liées entre elles de façon étroite puisqu'il est probable que le fait d'aller au restaurant un samedi soir, par exemple, s'accompagnera de la fréquentation d'un lieu privilégié, voire d'une autre activité culturelle.

À des types de restaurant correspondent donc, de façon plus ou moins marquée, des différences de pratiques qui s'inscrivent dans un temps et un espace, d'où l'hypothèse selon laquelle il existe une homologie entre ces variations. Les restaurateurs eux-mêmes se déterminent dans leurs intentions d'attirer telle ou telle clientèle : type de cuisine, prix, décor, etc.

La répartition des restaurants n'obéit donc pas à une géométrie utopiste, mais à une structuration spatiale faite de rassemblements et d'éclatements, de vides et de pleins. Cette implantation paraît obéir notamment à une certaine règle de concentration, comme si les restaurants s'attiraient, ou comme s'il valait mieux implanter un restaurant dans un lieu où il en existe déjà.

Par ailleurs, il semble bien qu'il y ait un rapport entre type de restaurant et type de spatialité : les restaurants les plus "classiques" se situent volontiers dans des espaces "fermés" : rues étroites, marchés, et les restaurants les plus modernes dans des espaces plus "ouverts" : places ou carrefours.

La morphologie spatiale de l'ancrage des restaurants permet, on le voit, d'éclaircir certains aspects de la morphologie sociale en milieu urbain.

Autre aspect important dans les restaurants : les menus et les cartes. Pourtant, les études de ces supports sont quasiment absentes des recherches sociologiques. Ce menu de restaurant, document brut, est un indice culturel beaucoup plus riche qu'on ne le pense. Il permet, à celui qui désire apprendre, de construire sa compétence sur la pratique alimentaire d'une région. Les menus de restaurant sont un objet culturel, complexe, protéiforme et rétif par nature à l'approche strictement disciplinaire. De ce fait, ils relèvent d'une approche globalisante et transdisciplinaire, *i.e.* d'interrogations convergentes : sociologique, ethnologique, sémiologique et historique :

sociologique parce que, d'une part, la sociologie nous permet d'aborder les questions sur la culture sous l'angle des réalités de la vie de tous les jours, sur les habitudes et les attitudes des personnes ; l'examen de quelques menus nous apprendra plus sur les habitudes culinaires et nutritionnelles des Brestois que les statistiques sur la consommation du bœuf, de la volaille ou du poisson. D'autre part, elle nous permet d'appréhender les dimensions générales de cette pratique sociale, c'est-à-dire, ses relations et ses points d'ancrage avec l'ensemble du système social.

ethnologique, parce qu'une telle approche permet de décoder par des descriptions précises les significations des décorations des menus ainsi que les variations des appellations multiples d'une même spécialité.

sémiologique, afin d'identifier et d'analyser les signes culturels, les faisceaux de connotations et les réseaux des significations véhiculés par les menus. Cette approche interroge les menus, non ce qu'ils révèlent immédiatement, mais ce qu'ils traduisent indirectement des réalités culturelles. Les indices à relever, fragmentaires et qualitatifs, ne sont pas seulement à identifier ; ils sont à construire.

Cette démarche épistémologique permet d'appréhender le réel social et culturel sur plusieurs niveaux : celui des connotations, des idéologies, des mythes ou des représentations et des pratiques sociales qui mettent en jeu des signes et des lieux. C'est ce que certains sociologues appellent les simulations de l'alimentation.

historique parce que le regard historique permet de comprendre l'évolution du système culinaire, et de percevoir "le développement d'une histoire de la "sensibilité alimentaire", du corps et d'une histoire du goût, (...) des représentations, de la perception et même de la sensualité".

Une telle approche transdisciplinaire, outre le fait qu'elle est intrigante (que peut dire des menus de restaurant ?), autorise des développements inattendus et stimule une démarche où le réel est appréhendé dans toute sa complexité.

*Fischler, *op. cit.*, p. 19

Cafés d'aujourd'hui et façons de faire société

Jean-Marc Vanhoutte



Buffet de la gare de Brest
Manuel Cortella
(idem pages suivantes)

Pour parler de la place occupée aujourd'hui par les cafés, on mettra en avant un processus nouveau observé surtout en milieu urbain, mais qui se développe aussi en milieu rural : le risque de disparition physique de la personne. La dématérialisation des contacts, la détérioration qui fonctionne avec les flux et la mise en réseau mondial des agents et de leurs techniques, accompagnent l'absence du corps physique du citoyen. Habitant de lui-même, en même temps qu'il habite la société et la ville, quelle lecture peut-on donner de ses pratiques culturelles ? Le café est appréhendé ici comme lieu qui redonne de la vie à des corps débranchés de la ville : il manifeste, des possibilités d'échanges qui amènent les individus à devenir des sujets responsables de leurs relations.

Le café est devenu à la mode, tout comme la philosophie, alors que les conditions actuelles de faire société aujourd'hui en France, ont tendance, chaque jour davantage à anihiler au profit d'autres modes de communication médiatisant les rapports directs avec les habitants producteurs de la cité. Ce n'est donc pas sous l'effet

d'un hasard que l'on observe cette seconde rencontre du café et de la philosophie, après celle du temps des Lumières. Réunis l'un et l'autre, peuvent-ils faire naître un espace public, porteur de paroles de nouveau devenues originales grâce à la reconnaissance de l'individu, corps et sujet, nœud visible et palpable de ces échanges vivants ? À Rennes, un café des citoyens a pris corps dans les murs de l'Elsa Popping : un débat hebdomadaire y a eu lieu plusieurs années de suite. À Quimperlé, l'activité philosophique est devenue une composante de la Cordée, café investi par les jeunes, place Saint-Michel.

Quel cheminement sociologique le café perçu comme un enjeu urbain, nous fait-il parcourir ? Cet objet de l'espace public contribue-t-il à transformer les façons de faire société, de faire la ville ? Les connexions qu'il opère entre gens du dehors et gens du dedans, les croisements qu'il entretient entre de multiples situations et occupations sociales, contribuent à lui donner ses contours. Les publics qui le pénètrent et dont les corps s'entremêlent par la luminosité du jour et de la nuit semblent ouvrir ce lieu sur d'imperceptibles et fragiles mouvements où chaque habitant sujet peut se relier à la vie urbaine. Quel regard culturel s'entrouvre-t-il dans cet espace relationnel que fait émerger le café ?

L'origine du café parisien remonte au 18^e siècle, tout comme le restaurant qui a pris son essor avec la Révo-

Le départ,
J.-F. Chauchard,
Association
Focale Iroise Elorn





lution. Il convient de rappeler qu'à la différence des restaurants, l'histoire professionnelle des cafés a laissé peu de traces écrites. À l'exception de l'hôtellerie de prestige où le barman est détenteur des secrets de production de cocktails, savants dosages de saveurs souvent enivrantes, il n'y a pas d'école codifiant les savoir-faire des cafetiers. On en trouverait cependant les fondements chez les moines avec la production des vins, des bières et des alcools ou chez les pharmaciens avec les produits des "nouveaux mondes" comme le café, le thé ou le chocolat.

Lieu de rassemblement dans la ville, ouvert sur la rue par sa vitrine ou sa terrasse, le café d'aujourd'hui marque de sa présence le quartier où il s'inscrit. D'abord, parce qu'il a de longues amplitudes d'ouverture. Ensuite, parce qu'il est occupé par des clientèles diversifiées selon les moments de la journée. Dans des espaces industriels, le café a pu être un havre de liberté, en ouvrant une brèche dans le quadrillage des équipements institutionnels de la vie sociale locale. Cela a été particulièrement vrai dans certaines cités ouvrières et portuaires où les cafés sont devenus de nouveaux foyers de sociabilité, et ont maintes fois favorisé, par leur autonomie, l'émergence d'une véritable culture et le développement d'un syndicalisme combatif. À Pompey, dans l'ancienne Lorraine sidérurgique, un café créé au début du siècle par un ancien garibaldiste et conservé par les générations suivantes, a constitué un espace de rencontres qui échappait au contrôle direct qu'exerçait le maître des forges et l'Église. Dans les zones urbaines où se sont édifiées entre la fin des années 50 et 70 de grands ensembles HLM pour abriter les populations occupées par l'industrie, le législateur a interdit la création de cafés, afin de "protéger" de l'alcoolisme la famille ouvrière. Sous couvert d'hygiène sociale, l'extension du café, lieu de regroupement ouvrier, a été limitée. La perte de cette sociabilité, vécue comme inégalité de traitement de l'espace urbain a pu marquer les collectifs de ce morceau de ville. Si le Code des débits de boissons autorisait un café pour plus de 300 habitants en centre ville, ce taux était réduit à un pour 3000 dans les Grands ensembles. Sur le plan de la communication, comment ces sujets habitants de la ville ont-ils manifesté leur expression collective contrariée ?

S'il y a une place pour le café dans le développement de la prise de parole et l'émergence d'un espace qui forme à la citoyenneté, comment a-t-il pu contribuer à l'émergence de nouveaux langages ? Lorsque son absence se fait ressentir, la diversité de pratiques culturelles reconnues et valorisées, les qualités de l'espace social ainsi bâti en pâtissent-elles ? Que signifie alors pour les habitants d'une ville cette mise à l'écart ? Bien souvent, des noms de cafés tels La source, désignaient d'anciennes fonctions de la vie quotidienne liées à l'histoire du lieu et que la croissance de la ville a fait disparaître. La mission gouvernementale Banlieues 89 a été attentive à ces traces : elle s'est notamment inspirée de la forte symbolique du café pour régénérer une architecture et un urbanisme de périphéries urbaines délaissées.



De sujet visible hier, c'est-à-dire partageant une même lecture de sa place dans la société et dans la ville, avec des équipements qui témoignent de cette cohésion, le sujet habitant semble être devenu aujourd'hui "flottant" en quête de reconnaissance de lui-même dans le regard de l'autre de plus en plus médiatisé. Les équipements de communication que rendent visibles les institutions et auxquels l'habitant-citoyen est convoqué, suffisent-ils à pallier ce déficit de sujet ?

À l'inverse, la dématérialisation des nouveaux équipements à travers la vitesse et l'instantanéité des informations qu'ils délivrent, restitue-t-elle le sujet physique ? C'est à cette lecture de la ville révélée à partir des cafés, que ma démarche convie, en dévoilant l'importance des lieux et des mouvements qui mettent en relation directe les habitants entre eux pour que chacun devienne sujet reconnu en tant que créateur intéressant de pratiques communes dans le respect d'itinéraires singuliers.



Paul Blanquart,
"Une histoire de la ville - pour repenser la société",
La Découverte/Éssais,
Paris, 1997



Trapèze,
J.-F. Chauchard,
Association
Focale Iroise Étern

L'histoire méconnue d'un maquis breton encadré par des membres des Bagadoù Stourm

Rencontre avec l'historien Jean-Jacques Monnier

Jean-Jacques Monnier est historien. Chercheur infatigable, il a notamment été le coordinateur de l'Histoire de la Bretagne et des pays celtiques, éditée par Skol Vreizh. Docteur ès Lettres, il est aussi l'auteur d'une thèse d'état remarquée sur Le comportement politique des Bretons depuis 1945, thèse publiée aux Presses Universitaires de Rennes en 1994. Avec Hubert Chémereau, il vient fortuitement de faire une découverte qui va sans doute malmener certains stéréotypes. Il est en effet avéré qu'un maquis d'une centaine de membres, le groupe Liberté, a opéré dans la région de Saint-Nazaire jusqu'à la fin de la guerre grâce à un encadrement militaire et politique formé aux Bagadoù Stourm, le mouvement de jeunesse du Parti National Breton¹.

En exclusivité pour *hopala !*, Jean-Jacques Monnier a accepté de répondre à nos questions.

hopala ! : Comment avez-vous découvert l'existence du groupe Liberté ?

J.J. Monnier : Je cherchais des informations sur les activités de Résistance de René-Yves Creston, car ces activités étaient contestées par certains. Je voulais donc en savoir plus sur son action au sein du Réseau du Musée de l'Homme. Cela m'a permis de retrouver d'anciens maquisards qui avaient rejoint la Résistance grâce à René-Yves Creston. J'ai découvert par ces témoignages que beaucoup de jeunes résistants du secteur venaient du mouvement breton. Un ami de Saint-Nazaire a pu, sur place, prendre les contacts et mener les enquêtes auprès de certains survivants. Et c'est comme cela que nous avons découvert l'existence d'un maquis important, dont les cadres venaient des Bagadoù Stourm de Saint-Nazaire, avec de nombreux documents à l'appui.

hopala ! : Comment expliquer qu'on ne découvre son existence que maintenant ?

J.J. Monnier : Après la guerre, pour reprendre la réflexion d'un des survivants de cette époque : " Il y a eu une véritable dictature intellectuelle des communistes et des gaullistes sur la Résistance ". Le slogan :

" militants bretons = collabos " était si bien orchestré que les résistants qui étaient en même temps militants bretons sont restés très discrets après guerre. Dans nos rencontres avec des acteurs du groupe Liberté, il y a beaucoup de réticence à parler, même maintenant. " Ne parlez pas de ça ", dit un autre ancien résistant, aujourd'hui presque octogénaire, il faudra encore attendre 50 ans pour dire la vérité! " ; " On a trop souffert ", dit un autre. Il est sûr qu'à la capitulation de la poche de Saint-Nazaire, en mai 1945, les anciens membres des Bagadoù Stourm furent dispersés par la Résistance officielle et les nouvelles autorités.

À cet égard, voici une anecdote significative. À cette époque, Paul Thébaud, arrêté par les Allemands, torturé et condamné à mort, est libéré à la faveur de la capitulation. Délivré des geôles nazies, il exprime dans une lettre à un ami son inquiétude. En filigrane, dans cette lettre, se dessine la répression contre le mouvement politique breton. Ce résistant au comportement héroïque est obligé de demander le témoignage de ses chefs de maquis en sa faveur. Nous ne connaissons pas les causes de cette inquiétude.

hopala ! : Pouvez-vous nous parler du groupe Liberté ?

J.J. Monnier : Après la défaite de Juin 1940, la population de Saint-Nazaire, de tradition ouvrière et syndicaliste, se montre rapidement très hostile au Vichysme et à Pétain. L'anglophilie ambiante y est due à une présence écossaise ancienne sur les chantiers navals, et au souvenir du passage des Américains en 14-18. Cela favorise dans la région un sentiment de sympathie de ce côté.

Dès juin 40, Marcel Le Car, jeune membre du Parti National Breton de Saint-Nazaire, rejoint la résistance gaulliste en Grande-Bretagne. Le ressentiment contre Vichy se renforce quand, le 30 juin 1941, le décret Pétain-Darlan crée une région Bretagne sans la Loire-Inférieure. Les thèses du PNB rencontrent alors un succès croissant dans la population, comme le montrent les comptes-rendus d'activités de ce parti à l'époque. Dès 1941, plusieurs jeunes du PNB font du renseignement et envoient des informations par radio en Grande-Bretagne. Au printemps 1943, ils participent à la mise en place d'un réseau de résistance dans le secteur de Pontchâteau. En Août 1943, au camp d'été du PNB, à Saint-Herbot, les jeunes des Bagadoù Stourm affrontent la police de Vichy, à la suite d'un incident. Arrêté par les Allemands, Yann Goulet², leur responsable, fait une grève de la faim pour protester. Peu de temps après, en septembre, six jeunes de son mouvement structurent le groupe Liberté avec un médecin de campagne, le docteur Verliac et basculent dans la clandestinité. Ils ont en commun leurs convictions bretonnes, leur formation dans un mouvement politique minoritaire, leur appartenance au milieu populaire des chantiers navals de Saint-Nazaire, leur insertion précoce dans l'action revendicative. Le groupe comptera jusqu'à une centaine de membres. Peu de temps après, c'est l'assassinat de l'abbé Perrot³, recteur de Scrignac et militant

¹Voir l'article paru dans *Le Peuple Breton* de janvier 2001, " 1943, groupe Liberté " (Hubert Chémereau, J.J. Monnier)

²Yann Goulet : sculpteur, responsable des mouvements de jeunesse du P.N.B. Fidèle à Raymond Delaporte, il s'opposa aussi à la tendance pro nazie. Il avait un goût prononcé pour l'uniforme et le scoutisme militarisé.

³Abbé Perrot : prêtre nationaliste breton, personnalité du mouvement culturel, assassiné en 1943 à Scrignac. La milice qui se forma alors pour combattre la Résistance prit abusivement son nom...

culturel reconnu. Dans une autre partie de la Bretagne, d'autres jeunes vont basculer du côté de la Collaboration active. Les différences de milieux socio-culturels et de traditions politiques expliquent sans doute ces comportements opposés.

En avril 1944, Pol Le Maguer est arrêté pour sabotage. Militant actif du PNB, son livre de chevet est un ouvrage de Dan Breen, *Mon combat pour l'Irlande*. Il mourra en déportation. Un autre membre des Bagadoù Stourm, Jean Chauvel, tombe peu après. En octobre 1944, se crée " le Bataillon de la Poche ", fondé par le docteur Verliac, alias Commandant Paulus, et les cadres PNB du groupe Liberté. Le 19 janvier 1945, " le Bataillon de la Poche " sort de la fameuse " Poche de Saint-Nazaire ". Le 21 janvier 1945, 12 membres du " Bataillon de la Poche ", restés sur ordre dans la zone occupée, sont arrêtés. Leur responsable, ancien cadre des Bagadoù Stourm est condamné à mort. Le 11 mai, c'est la capitulation.

hopala ! : Quelles sont les particularités de ce groupe Liberté ?

J.J. Monnier : Tous ces jeunes cadres du groupe Liberté venaient des Bagadoù Stourm, mouvement de jeunesse du Parti National Breton. Ce parti était idéologiquement composite, diverses tendances s'y affrontant. Il n'y avait plus de mouvement ancré à gauche depuis la disparition de la Ligue fédéraliste de Bretagne, vers 1936. Fin 1943, une crise éclate au sein du PNB, et c'est la tendance " neutraliste " face à l'occupant qui l'emporte. Il semblerait que Yann Goulet, responsable des Bagadoù Stourm, ait plutôt été de cette tendance.

Il faut donc souligner la maturité politique de ces jeunes, qui ont fait un choix idéologique plutôt original par rapport au mouvement politique dont ils étaient issus. Car l'engagement de ces jeunes gens dans le groupe Liberté relevait d'une authentique résistance civique face à l'idéologie nazie, à l'opposé d'une résistance nationaliste pro-française et anti-allemande, celle qui ensuite confisquera ce combat pour son compte.

hopala ! : Quel enseignement peut tirer un historien de cette découverte ?

J.J. Monnier : Que la réalité est plus complexe que les schémas simplificateurs. Et que la période de la guerre est toujours sensible. La preuve en est que faire des recherches en France est malaisé. J'ai attendu huit mois pour obtenir les autorisations nécessaires de la préfecture et de la Direction des Archives Nationales à Paris, afin d'avoir accès à des documents sur la guerre aux Archives Départementales des Côtes-d'Armor ! Il y aurait aussi des recherches à faire aux archives de l'Intelligence Service à Londres. Ça serait vraiment intéressant d'y découvrir ce qui est venu de Bretagne pendant la guerre.

Mathématique et breton : quelle langue bretonne pour les mathématiques ?

Jean Marot

Le problème de la langue mathématique se pose dans trois domaines : celui de l'enseignement, celui de l'utilisation par l'ingénieur, et celui de la recherche. Seule la première situation nous semble d'actualité. Les réflexions qui suivent concernent donc d'abord l'enseignement des mathématiques en breton, mais elles sont en grande partie transposables aux deux autres domaines. Il peut paraître étonnant d'en parler aujourd'hui, alors que cet enseignement est pratiqué depuis de nombreuses années. Non, bien au contraire, car rien n'est vraiment stabilisé encore et c'est seulement maintenant que nous disposons d'assez de recul pour pouvoir faire le point et poser des bases afin d'aller plus loin. Pour bien appréhender ce vaste et difficile sujet, il est avant tout nécessaire de faire un rappel historique situant les Mathématiques à la fois dans l'histoire de l'humanité et dans le monde d'aujourd'hui.

La mathématique est la plus ancienne des sciences

Les premières traces de numération remontent à environ 40 000 ans. La numération moderne, telle que nous la pratiquons aujourd'hui, est le fruit des civilisations babylonienne (2^e millénaire avant J.C.), chinoise (2^e siècle avant J.-C.) et hindoue (4^e siècle de notre ère). L'un des documents les plus anciens concernant les mathématiques savantes est le papyrus Rhind, découvert en 1855 dans la nécropole de Thèbes (Égypte). Rédigé par le scribe Ahmès vers 1650 avant J.-C., il recense des connaissances datant d'au moins deux siècles auparavant. Il contient des tables numériques, des problèmes d'arithmétique, de géométrie, et on y trouve la première approximation du nombre π .

La géométrie était connue des Égyptiens, des Babyloniens et des Grecs ; et c'est à ces derniers qu'on en doit la forme la plus élaborée (Thalès, Pythagore, Euclide...). Il en est de même de l'arithmétique (Pythagore, Euclide, Diophante...). L'astronomie était pratiquée des Babyloniens, des Grecs et des Chinois. Plus tard, les Arabes apporteront aussi leur contribution, qui est très grande, en géométrie, en arithmétique, en trigonométrie et en astronomie. Bien que leur lieu d'origine ne soit pas unique, on peut dire que les sciences sont nées en Orient et en Extrême-Orient, et que celles-ci apparaissent diverses et variées. Et une chose est certaine : en ces

Jean Marot est Professeur de Mathématiques à l'Université de Bretagne Occidentale

temps très anciens, l'Occident est totalement absent.

Ce sont les savants de l'Islam qui sont à l'origine du caractère universel de la science. Avant eux, il y avait une science grecque, une science persane, une science hindoue, une science chinoise... chacune avec sa spécificité propre et sa manière de voir et de traiter les problèmes. Avant l'Islam, il n'existait pas, comme à l'heure actuelle, de science universelle. Il faudra attendre l'action des savants arabo-musulmans pour démontrer que la science appartient à tous les peuples. À partir du 7^e siècle, ils se mettent à traduire les livres de philosophie, de géométrie, d'arithmétique des Grecs, des Babyloniens, des Hindous, en y apportant leur propre contribution qui est considérable. L'âge d'or de la science arabe s'étend du 8^e au 13^e siècle : Bagdad devient le premier centre scientifique de l'Islam et du monde entier. C'est grâce à la civilisation arabo-islamique que sera sauvé et nous sera transmis l'essentiel des trésors de l'Antiquité. Cette appropriation de la science par l'Europe Occidentale, qui débutera au 10^e siècle via l'Espagne, se réalisera surtout au 12^e siècle à l'issue des Croisades. Ceci explique la présence dans le vocabulaire scientifique d'aujourd'hui de nombreux mots (ou racines) grecs (*matematikê, arithmetikê, geometria...*) ou arabes (algorithme, chiffre, zénith, azimut, nadir, bételgeuse, aldebaran...).

Durant le premier millénaire de notre ère, les langues scientifiques dans le Bassin méditerranéen étaient le grec, l'arabe et à un degré moindre le latin. Dès le Moyen Âge, sous l'influence de l'Église, le latin devient la langue de communication de tous les pays d'Europe Occidentale dans le domaine des sciences et de la philosophie. La grande partie des ouvrages scientifiques et philosophiques sont rédigés en latin. Bien sûr, on trouve quelques écrits dans la langue nationale (français, anglais). Mais l'influence latine demeurera jusqu'au début du 19^e siècle : le grand mathématicien allemand Gauss écrivait encore en latin en 1827 !

Les savants et philosophes se sont mis progressivement à écrire dans la langue de leur pays, tout en conservant un fond commun important de mots d'origine grecque ou latine. La démarche s'est accélérée au 20^e siècle et particulièrement depuis 1950. Les moyens actuels de diffusion et de communication, les systèmes d'échanges, les rencontres internationales ont eu un double effet : accroître la part de mots 'interlangues' dans chaque langue (ceux-ci étant presque toujours d'origine grecque ou latine) ; et favoriser l'émergence de l'anglais scientifique (aujourd'hui plus de 80% des ouvrages scientifiques publiés dans le monde entier sont en anglais !). Telle est la situation actuelle. Bien sûr, rien n'est jamais définitif, mais on peut penser que cette situation durera sans doute encore longtemps, du moins au sein des langues européennes.

La langue mathématique d'aujourd'hui

Peut-être plus que dans d'autres domaines, la langue mathématique n'est qu'un outil. C'est une langue dont les structures grammaticales sont

très pauvres et dont, en contrepartie, les mots sont extraordinairement précis. Cette précision est rendue nécessaire par la grande finesse et la grande diversité des objets à étudier, et aussi, sans doute, par une exigence plus grande de l'esprit scientifique. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer un ouvrage scientifique de 1995 à un autre des années 1950 par exemple. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun scientifique d'aujourd'hui d'utiliser tous les mots de 1900-1950, encore moins ceux du Moyen Âge ! L'exigence de rigueur et de précision s'accroît au cours du temps.

Les mathématiques progressent par généralisations successives. Les extensions d'une même notion à diverses branches conduisent à plusieurs acceptations d'un même mot selon le contexte. Parfois le sens primitif doit être abandonné. Par exemple, les nombreux sens attribués au mot 'cercle' ont conduit, depuis une trentaine d'années, à adopter le mot 'disque', ceci afin de différencier la 'courbe' (cercle) et son domaine intérieur (disque). Et depuis, le mot circonférence est tombé en désuétude en mathématiques. On l'utilise rarement aujourd'hui ; et lorsqu'on le fait, c'est avec le sens de 'mesure' (longueur, périmètre). Ce phénomène de généralisation s'accompagne en outre d'une tendance plus grande à l'abstraction, et aussi à la complexité, conséquence du développement des connaissances.

L'Humanité a mis plusieurs siècles pour faire la différence entre 'rien' et 'zéro'. Les confondre aujourd'hui, en traduisant 'zéro' par 'mann' par exemple comme on le voit quelquefois, serait un retour en arrière de plus de 1.500 ans, ce que personne ne propose aujourd'hui de faire en Bretagne ! La découverte du 'zéro' a sans doute été une découverte majeure de l'Humanité. C'est elle qui a permis de différencier par l'écriture numérique les nombres 'six', 'soixante', 'six cents'... de compléter l'égalité $28 - 28 = ?$ C'est elle qui a permis l'écriture des équations sous la forme $f(x) = 0$, la découverte des entiers relatifs au 16^e siècle, puis celle de l'Algèbre, et enfin une grande partie des mathématiques d'aujourd'hui. C'est seulement au Moyen Âge que 'zéro' a été introduit dans la langue française : ce mot, qui vient du vénitien 'zefiro' (= zéphir), traduit la notion de vide, d'absence. Au 12^e siècle, cette notion était rendue par le mot 'chiffre', qui est d'origine arabe. À partir du 15^e siècle, le mot 'chiffre' prit un sens étendu : il désigne désormais l'un quelconque des dix symboles de la numération décimale : 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Une autre caractéristique actuelle de la langue mathématique est que toute la création de vocabulaire se fait dans le sens d'une compréhension interlangue de plus en plus grande. Ceci est favorisé par le fait que depuis le Moyen Âge il existe une langue de communication entre tous les savants du monde (latin, français, anglais...) et aujourd'hui par les divers moyens de communication et systèmes d'échanges. La conséquence en est que d'une langue à l'autre le vocabulaire a tendance à se rapprocher. La création de mots nouveaux se fait le plus souvent en puisant dans le fond commun gréco-latin des langues dominantes actuelles.

L'état du breton dans le domaine mathématique

Avant tout il convient de noter la très grande pauvreté des langues celtiques, en particulier celle du breton, dans le domaine scientifique. Ceci est dû à leur propre histoire et à celle des Sciences, dont le langage s'est construit au début du Moyen Âge sur une base gréco-latine. On peut dire que les langues celtiques sont quasi absentes de cette période de l'histoire des sciences.

Bien sûr, comme dans toutes les langues, on trouve en breton quelques mots relatifs à l'arithmétique, à la géométrie élémentaire, et à l'observation du ciel. Mais cela fait tout au plus 100 mots alors que dans un premier temps il en faudrait de 10 à 20 fois plus. En fait, les mots 'scientifiques' courants ont trait à la vie quotidienne dans une société rurale : importance des échanges, des mesures, du temps. Ce ne sont pas en général les mieux adaptés pour un enseignement scientifique, car ils n'ont pas été créés dans ce but.

Certes des tentatives ont été faites dans la première moitié du 20^e siècle pour pallier cet état de fait. Mais elles demeurent très limitées, au regard de la tâche qui nous attend aujourd'hui.

Enseigner les mathématiques en breton ?

Oui, c'est possible aujourd'hui sans problème, du moins jusqu'à un certain niveau. Mais pour cela, il faut disposer d'une langue savante, qui reste à créer, puisque quasiment rien n'existe dans ce domaine. Et ce n'est pas une mince affaire, car on ne rattrape pas en quelques années un retard d'un demi-millénaire dans la langue scientifique bretonne ! Proposer du vocabulaire mathématique en vue de l'enseignement, c'est aussi une bien lourde responsabilité, car ce qui est en jeu c'est la réussite des élèves dans le domaine scientifique. N'oublions pas que la maîtrise des mathématiques commence par la maîtrise de la langue, et que l'échec de certains élèves en mathématiques provient souvent des difficultés dans la langue. Ceci a largement été prouvé par les IREM (Instituts de Recherche sur l'Enseignement des Mathématiques) dans les années 1970, où de nombreux groupes de réflexion Mathématiques-Français ont été créés à ce sujet. Ce problème existe dans toutes les langues, donc en breton aussi, même si on en parle peu. C'est pourquoi nous devons apporter un soin particulier aux choix des mots, et ceci dès l'enseignement primaire. N'oublions pas non plus que l'esprit scientifique se manifeste très tôt chez certains élèves ; et qu'un vocabulaire imprécis, ou inadapté en Primaire peut les handicaper dans leurs études scientifiques plus tard, et même tout simplement parfois compromettre leur devenir scientifique. En fait, le véritable enjeu aujourd'hui est la bonne insertion, dans le domaine scientifique, des élèves et des collégiens qui quitteront l'enseignement bilingue pour poursuivre leurs études dans le système traditionnel ; et surtout des lycéens après le baccalauréat scientifique.

Nous avons vu plus haut que la langue mathématique, on peut dire internationale, s'est constituée et se constitue encore sur des bases gréco-latines. Et que l'une de ses caractéristiques est que toute la création de mots se fait dans le sens d'une compréhension interlangue de plus en plus grande. Nous ne pensons pas qu'on puisse rester en dehors de cette évolution, sinon à se marginaliser et à mettre dans l'impasse les jeunes qui commenceront à apprendre les mathématiques en breton. En fait, deux voies s'offrent à nous. La première est basée sur l'emploi équilibré de racines interlangues et de racines celtiques, la seconde sur l'emploi exclusif de racines celtiques. En plus des raisons de communication, ce sont des raisons pédagogiques qui militent de manière décisive en faveur de la première solution. Car, s'il veulent réussir en mathématiques, les élèves auront besoin aussi au cours de leurs études de consulter des ouvrages mathématiques écrits dans d'autres langues que le breton ; et il faut leur donner les clés de lecture pour cela, c'est-à-dire des racines interlangues et ceci dès le Primaire. Sans compter qu'un vocabulaire celtique replié sur lui-même, que personne ne comprendra d'emblée car il n'y aura pas de dictionnaire à cet effet, n'a guère d'intérêt pour l'étude des sciences. Au contraire, ce sera plutôt un handicap qu'une aide. Ne nous trompons pas d'objectif : dans le domaine scientifique, comme dans n'importe quel domaine d'ailleurs, la langue n'est qu'un outil. Et la première qualité exigée d'un outil, c'est son efficacité.

En fait, dans ce travail de création, il convient d'avoir une double perspective. Tenir compte de l'environnement et du contexte actuel des langues scientifiques dans le monde d'aujourd'hui, oui ! Mais il convient aussi de prendre en considération la perspective historique, c'est-à-dire l'évolution des sciences au cours des temps et l'état actuel de leur développement. Les mathématiques ont une très longue histoire (près de 4000 ans) qui se confond en grande partie avec celle de l'humanité, car elles sont à l'origine des progrès techniques : à ce titre elles font partie du patrimoine culturel de tous les peuples. Le travail de création qui est entrepris ne peut se faire qu'en respectant ce patrimoine, et ceux qui l'ont créé : il doit être enraciné dans l'histoire. Il est inimaginable de faire table rase du passé et de se comporter comme si rien n'avait existé auparavant ! Il est inimaginable d'éliminer des mots multimillénaires qui ont traversé toute l'histoire et ont participé à sa création.

En résumé, il s'agit de créer un breton mathématique ouvert sur le monde et sur l'avenir, il s'agit d'intégrer de façon harmonieuse le breton dans le concert des langues scientifiques, tout en préservant le génie propre de notre langue et aussi la possibilité de communiquer avec les autres peuples. Cela ne peut se faire qu'en adoptant des racines interlangues, mais cela ne signifie pas qu'il faille évacuer les racines celtiques. Le vrai problème est de savoir parmi les mots lesquels doivent être interlangues, lesquels peuvent être celtiques.

Quelles racines doivent être interlangues ?

Dans toute langue, il existe une hiérarchie des mots : la langue scientifique n'échappe pas à cette situation. Cet ordre est basé sur le niveau d'utilisation, sur l'importance du contenu, sur le degré d'abstraction des concepts introduits. Il définit un ordre ascendant, allant du plus concret au plus abstrait. C'est le mot 'Mathématique' qui est au sommet de toute hiérarchie : tout en bas, on rencontrera des mots comme 'point', 'droite', 'nombre'... Au fur et à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie des mots, ceux-ci ont un contenu de plus en plus étendu et de plus en plus abstrait. Comme dans toute langue, c'est au niveau le plus élevé qu'on doit rencontrer des racines interlangues. Le vocabulaire breton, en général assez concret, a sans doute davantage sa place aux premiers niveaux et dans le vocabulaire non mathématique accompagnant le discours mathématique, sans oublier les situations où il n'existe pas de racine commune aux grandes langues scientifiques.

Quelles racines doivent être interlangues ? Les mots classifiants, c'est-à-dire ceux des grandes théories, et ceux des grands domaines et sous-domaines des mathématiques : 'Mathématiques', 'algèbre', 'géométrie', 'arithmétique', 'analyse'... Les mots historiques qui plongent au fond de l'histoire des mathématiques et qui ont été repris par les grandes langues : 'théorème', 'hypothèse', 'hypothénuse', 'parallèle'... Les mots techniques, les noms des fonctions 'sinus', 'cosinus', 'sécante', 'tangente'... dont les symboles sont normalisés, car il faut penser à l'utilisation des calculatrices ! Les mots au fort contenu abstrait, repris dans toutes les grandes langues et n'existant pas dans la langue concrète qu'est le breton. De manière générale, plutôt que de créer un mot celtique artificiel que personne ne comprendra ni ne reconnaîtra d'emblée, il est de loin préférable de prendre une racine interlangue, surtout si elle est commune au français, à l'anglais, à l'allemand et au russe. Très souvent, mais pas tout le temps non plus, il suffira qu'elle soit commune au français et à l'anglais qui, ne l'oublions pas, sont les bases de la langue mathématique d'aujourd'hui. Il faut être très clair là-dessus : il n'y a pas d'autre voie, la réussite des études mathématiques en breton pour le grand nombre est à ce prix ! Illustrons ceci par quelques exemples, dont certains mériteraient une argumentation plus longue.

i) *Matematik, geometriezh, aritmetik, analis*. Il convient de délaissier résolument certaines créations du 19^e siècle, aberrantes et dérisoires pour un vrai mathématicien, que sont les mots *jedoniezh, mentoniezh, niveroniezh* pour respectivement mathématique, géométrie, arithmétique. Comme dans les grandes langues scientifiques d'aujourd'hui (français, anglais, allemand, russe), et comme dans le breton antérieur au 19^e siècle, on ne peut que dire : *Matematik* = mathématique / *mathematics* / *Mathematik* / *matematika* ; *geometriezh* = géométrie / *geometry* / *Geometrie* / *geometria* ; *aritmetik* = arithmétique / *arithmetics* / *Arithmetik* / *aritmëtika*. Ce sont des mots historiques de plus de 2500 ans : on les trouve chez Platon et Aristote. De plus, ce sont des mots classifiants, s'il en est ! De

même, l'analyse qui est une branche récente des mathématiques (17^e siècle), se rend naturellement par *analis* = analyse / *analysis* / *Analyse* / *analiz*.

ii) Les mots naturels en breton pour 'parallèle', 'parallélogramme', 'parallélepède' sont les mots historiques *paralel, paralelogram, paralelepiped* et seulement ceux-là. Comme en français, anglais, allemand et russe : *parallel / parallelogramm / parallelepiped (on)* ; *Parallel / Parallelogramm / parallelepiped (on)* ; *parallelnyi / parallelogramma / paralelepiped*.

iii) Le mot naturel en breton pour 'diamètre' est *diametr* = diamètre / *diametr* / *Durchmesser* / *diametr*. De même *perimetr* = périmètre / *perimetr* / *Perimetr* / *perimetr*. Tout ceci en cohérence avec le choix de *metr* = mètre.

iv) Le mot diagonale (utilisé en géométrie et en algèbre) ne peut se rendre que par *diagonalenn*. Dans les autres langues, on trouve *diagonal line / Diagonale / diagonal*.

v) Un 'problème' mathématique est naturellement *problem* = problème / *problem* / *problema*. Réservons *kudenn* = écheveau, problème embrouillé à la langue courante.

vi) Le mot 'segment' n'est pas nécessairement lié à la droite : on parle de segment de droite, de segment circulaire, de segment sphérique. Son choix se fait en référence aux autres langues : *segment* = segment / *segment* / *Segment* / *segment*.

vii) Le mot 'polyèdre' se rend par *poliedr* = polyèdre / *polyhedron* / *Polyeder* / *poliedr*. De même *tetraedr* = tétraèdre / *tetrahedron* / *tetraeder* / *tetraedr* ; *kub* = cube / *cub* / *kubus* / *kioub* ; *sistem* = système / *system* / *System* / *sistema*.

viii) Enfin, 'zéro', qu'il convient de bien différencier de 'rien' = *mann*, se rend par *zero* comme en français et en anglais.

Ces mots interlangues ne seront pas, loin s'en faut, les seuls mots de la langue mathématique bretonne. Ils cohabiteront, harmonieusement nous l'espérons, avec des mots comme *poent* = point ; *eeunnenn* = droite ; *krommenn* = courbe ; *krommed* = courbure ; *gweadur* = torsion ; *gorreenn* = surface ; *tric'hogn* = triangle ; *klok* = complet ; *diforc'h* = différent ; *feskad* = faisceau ; *digor* = ouvert ; *beskadur* = tronçature ; *kreisenn* = centre ; *diorroadur* = développement ; *heulienn* = suite ; *eljenn* = élément ; *remerkus* = remarquable ; *ne vern pe* = quelconque.

Dans cette première réflexion sur ce vaste sujet qu'est la langue mathématique, nous nous sommes limité à un seul point, à savoir la nécessaire ouverture aux grandes langues scientifiques. Avec pour objectif de sensibiliser le lecteur sur ce problème, et sur les véritables enjeux.

Au cœur même du paysage, là où les couleurs sont mystère

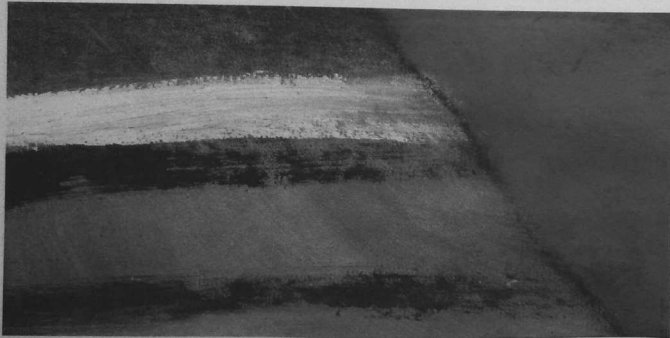
Un courant de haute mer, puissant et tendre emporte le regard. S'embarquer à bord d'une oeuvre de Yves-Marie Péron, c'est dépasser les apparences pour entrer soudain dans le premier mouvement d'une vie certaine. C'est franchir un seuil initiatique, simplement guidé par le geste qui s'inscrit sur le fond de transparence de la toile.

La référence première est de l'ordre du mouvement et la force de la couleur et de la touche porte le voyageur; ignorant les gouffres et contredisant les désespoirs.

Passage vers un ailleurs dans les limites du rectangle de la toile dont on ne sait s'il est grand ou petit. Le peintre, la nature, le tableau se fondent dans l'unité essentielle où l'homme n'est ni présent ni absent, puisqu'il y est totalement immergé.

Impondérable respiration du cosmos dont la rumeur discrète emplit l'espace du quotidien et s'étire jusqu'aux confins de l'infiniment intime. Il n'y a ni artifice ni effet de matière. Mais l'austérité, curieusement, engendre l'opulence et le dépouillement est inséparable d'une vibration raffinée de la lumière dans tous ses états. Si cette simplicité se pare quelquefois d'une éblouissante gaieté, c'est que l'oeuvre tout entière invite à la liberté.

Acrylique sur toile,
2000,
Yves-Marie Péron



Yves-Marie Péron

Yves-Marie Péron est né à Brest en 1939 d'une famille d'artistes. Il a passé sa première enfance sur les côtes du Léon. Après des études aux Arts Appliqués à Paris, sa manière est encore essentiellement figurative. Le tournant de son travail correspond à son entrée en 1982 à la galerie Nane Stern. Il renforce alors le style qui le caractérise maintenant en tant que créateur : une abstraction poétique, une sorte d'hymne à la lumière et au temps qui interprétent la matière d'eau, d'air et de roche. Ses oeuvres sont alors exposées dans les pays nordiques, à Paris et, bien entendu, en Bretagne. En 1988, Nane Stern lui consacre son espace de présentation à la FIAC, au Grand Palais. En 1992, il quitte Paris et s'installe dans sa ville natale - ce qui le rapproche également de l'île d'Ouessant. La découverte de l'ouvrage *Peintures* de Victor Segalen sera à l'origine d'oeuvres nouvelles, mobiles, qui seront présentées, entre autres, à la Faculté Victor Segalen lors de son inauguration en 1994, et à Péribonka, au Québec, en 1997. Les invitations à exposer dans une chapelle chaque fois différente du Morbihan lui permettront de produire des oeuvres plus monumentales. Actuellement, il s'attache à la création de variations paysagères qui constituent comme une longue suite de formes et de rythmes courant vers l'infini.



Acrylique sur toile,
1997,
Yves-Marie Péron

Acrylique sur papier,
2000,
Yves-Marie Péron



Acrylique sur papier,
2000,
Yves-Marie Péron



Didier Caraës

Winnipeg Navigatio

J'aurais dû penser à mon grand père quand j'étais à New York. Mais bon, c'est pas venu à mon esprit. Et même maintenant quand j'essaie de retrouver mon grand père dans le souvenir que j'ai de ce voyage à New York... rien ne vient.

Mon grand père maternel, le père de ma mère, a travaillé sur les paquebots transatlantiques après guerre. Entre Le Havre et New York. J'ai demandé les noms de ses bateaux, à ma mère, récemment. Elle m'a dit : le Liberty, l'Île de France et le Winnipeg. Bizarre comme nom, Winnipeg, Capitale des Grandes Plaines Américaines. Bourse Internationale du Blé, du Maïs et du Soja... donc Winnipeg...

Mon grand père a ramené de ces voyages, la première paire de bas nylon qu'on ait vu à Lilia. Ma grand mère les a repassés. Ils ont brûlé. Il a aussi ramené avec lui, les beaux menus des restaurants à bord. Calligraphiés, enluminés-quasi... ça a impressionné ma maman, ces menus... double luxe : bel écrit et beau monde...

J'aurais voulu être intime avec New York par atavisme grand-paternel. Mais, ça ne s'est pas produit.

La fille qui m'a invité à New York, c'est son père qui a travaillé sur les paquebots. Sur les lignes transatlantiques anglaises et françaises. Mais à un autre niveau hiérarchique. Son père à elle, il était "grand ponté"... une "huile". Alors l'histoire des paquebots, elle la connaissait bien... en était fière. Sans trop rabâcher, tout de même.

J'aurais vraiment dû me souvenir de mon grand père à New York... J'ai ramené de New York, des photos d'une navigation. Sur auto-route. Entre New York et Boston. Navigateur hébété, hagard... perdu... Cape Cod, East Providence, Massachusetts (Ma)... Imram...



Photo,
Didier Caraës

Les Grands Axes

Je suis à la recherche des grands axes que mon père m'a donnés... a dû me donner... disons, je m'interroge. Comme tout le monde, non ? Les Grands Axes. Il y a bien quelque chose ? C'est vraiment pas clair...

Il y a un axe que j'aime. Il est concret. L'axe Dourmap-Roc'h Tredudon. C'est plutôt une direction. Depuis le Roc'h Tredudon, on peut voir Dourmap... la ferme de Dourmap. Mon père m'a dit : "Depuis le Roc'h Tredudon, on peut voir Dourmap". Roc'h Tredudon, 385 mètres d'altitude, la montagne menez la plus à l'ouest des Monts d'Arrée Menez Are. Elle ouvre sur l'ouest, sur le Léon. À 40 kilomètres de là, à vol d'oiseau... à vol d'oiseau... il y a Dourmap en Plouider. Dourmap. Mon père y est né. Un ou deux kilomètres de la mer. Juste avant que le plateau du Léon ne s'effondre. Avant la plaine du littoral. Les hautes terres encore, juste avant l'effondrement littoral... l'anticlinal du Léon... une autre direction me vient à l'esprit... une direction donnée par mon père... il y est question de la mer qui pèse sur un bourg, un petit bourg. Une vision depuis le haut, depuis les dernières hautes terres avant l'effondrement de la plaine côtière... c'est à Lilia, Lilia vu depuis Plouguerne... ville engloutie par la mer... submergée... Ker Ys... j'y reviendrai... tout vient en bloc de mémoire...

Est-ce qu'on y est passé tous les deux mon père et moi au Roc'h Tredudon ? Il y a un vrai col de montagne, la départementale D 764 y passe. On a dû y passer ensemble, en famille. J'ai pas le souvenir. Mon père m'a dit la Direction.

J'ai visité la ferme de Dourmap avec Hélior, un frère de mon père. Il a repris la ferme des parents, leurs parents. Il a été agriculteur à Dourmap. J'étais maladroit. Il y avait ma mère aussi avec moi et Nicole, la femme d'Hélior. Il y a eu un beau moment où Hélior m'a indiqué l'Axe. J'avais rien demandé. Hélior s'est planté comme ça en biais par rapport à l'Axe. Dans un champ. Au bout de la cour de la ferme. Il m'a dit : "D'ici on peut voir le Roc'h Tredudon". Auguste géomètre. J'ai envie de tout dire : il avait le bras droit tendu vers l'est, le corps face au nord parce que j'étais à son nord... Il m'a montré précisément l'endroit où j'aurais pu voir le Roc'h Tredudon, entre les collines et les arbres... à l'horizon... en silhouette... mais j'ai rien vu, c'était pas la bonne saison... ciel couvert...



Ci-dessus et ci-dessous,
Roc'h Tredudon, Noël
1998, fin d'après midi,
Didier Caraës



Mary-Ann Constantine

Des patates comme s'il en pleuvait

Ce jour-là, il pleuvait des patates. Nous sommes sortis du ferry pour plonger dans la nuit, sous une pluie de juillet battante. Et bientôt, au lieu du Léon, de ses champs ouverts et de ses ciels encore plus ouverts, tout n'était que nuit, et route qui semblait venir à notre rencontre, avec ses reflets orangés, sa signalisation et ses panneaux agressifs et univoques. Imaginez une sorte de jeu vidéo éducatif pépère pour famille britannique motorisée en vacances sur le continent : vous roulez en file indienne en essayant de ne pas quitter la route, ou plutôt la large bande de bitume aux reflets mouillés qui en tient lieu, tandis que tout conspire à vous distraire, à vous endormir presque, les lumières, la pluie, les noms de lieux, les slogans qui vous invitent – en anglais – à vous arrêter pour manger, dormir, acheter des quantités farineuses de bibine, les angles abrupts de vieilles maisons en granit, la promesse des hypermarchés à venir. Difficile de ne pas se laisser hypnotiser par les lignes blanches.

Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que nous avons fini par remarquer les tas de pommes de terre qui jonchaient les bas-côtés, masses sombres de plus en plus denses au milieu desquelles la route semblait s'être frayé un passage, posant ses lignes blanches comme une limite à ne pas dépasser. Sous la pluie de plus en plus battante, nous filons doucement entre ces amoncellements sombres de patates noueuses. Les tas sont de plus en plus hauts, débordent, menacent à tout instant de mordre sur la chaussée. Et puis brusquement, nous apercevons des camions-poubelle jaunes en travers de la route : route barrée.

Un gendarme nous redirige vers la nuit, les rues de Saint-Pol, où le flot des voitures se divise et va se perdre comme l'eau dans un marais en quatre ou cinq minces filets dont aucun sans doute ne va dans la bonne direction. Nous tournons deux fois dans la ville avant de trouver une échappée qui nous ramène sur la route toujours aussi luisante où les patates continuent de manière sporadique puis cessent tout à coup.

Ce qui me paraît évident, c'est qu'un parfait étranger, débarquant là pour la première fois et voyant à travers les reflets orangés de la pluie dégoulinant de son pare-brise tous ces uniformes, ces camions, ces giraphères, ces panneaux fluorescents, en aurait très certainement conclu qu'il assistait sinon à l'effondrement du pays, du moins à une crise majeure provoquée par l'une des plus violentes tempêtes de patates de tous les temps.

Traduit de l'anglais par Jean-Yves Le Dizez

À la recherche du saint

E ermitaj zou n'ur stanquen
Don, brummed, tihoel ha yein.
Son ermitage se trouve dans un marais
Profond, boueux, froid et sombre.
(Chant vannetais, recueilli en 1915)

Il est arrivé, selon le chant que je connais, en compagnie de deux autres saints, sur un coffre. Avec eux, il a dû, avant de remonter le Blavet, partir du grand port de Lorient, et auparavant, de quelque part à l'ouest, de l'autre côté de la mer immense. Toujours est-il qu'ils ont débarqué, dans une débauche de tonnerre et d'éclairs, dans un marais sombre et lugubre à peine éclairé par l'étoile du matin. Après quoi (même si ça, le chant ne le dit pas) les trois compères se sont dispersés, les deux autres ayant préféré pousser un peu plus loin, histoire de construire des chapelles et des fontaines sacrées et de se forger dans la région une solide réputation de guérisseurs de chiens enragés.

Rivalain, lui, resta sur place et planta ses pénates dans une grotte au bord de la rivière. Ce n'est que plus tard, lorsque ses genoux, ou peut-être sa poitrine, commencèrent à donner des signes de fatigue, qu'il monta au village, se réservant la grotte pour les jours de grande pénitence. Nous sommes passés devant la chapelle à l'aller mais sans nous y arrêter car nous tenions à commencer par la grotte. Comme une usine bloquait l'accès à la rivière côté route, nous avons pris par derrière, à travers bois.

J'en avais la direction approximative, fournie par François Cadic en 1916 dans un descriptif accompagnant le chant ; elle se trouvait sur la rive près de la confluence du Blavet et de la Sarre. Après avoir étudié la carte IGN Série Bleue, emmailloté le petit dans son porte-bébé, nous nous sommes enfoncés dans les bois par un chemin de terre pour déboucher au milieu des vaches dans les petites prairies qui bordaient la rivière. La Sarre, d'un vert sombre, était calme mais vive, les arbres qui y trempaient leurs branches creusaient des sillons dans le courant. Sans cesse, nous perdions puis retrouvions le sentier qui la longeait, au gré des orties, des ronces et des branches basses, mettant prudemment un pas devant l'autre et protégeant le bébé – yeux grands ouverts tel un ouïstiti : aux anges – du brusque retour des branches. Sur notre droite, le terrain montait en pente raide, avec ici et là des vallons prometteurs, des affleurements rocheux escarpés. Mais aucun des détours que nous fîmes afin de les observer de plus près ne révéla la moindre grotte sacrée. Nous avons encore enjambé une clôture puis un fossé, avant de nous retrouver, littéralement, au pied du mur, d'un mur en pierres, qui descendait jusqu'à l'extrême bord de la rivière, bref infranchissable. Un crachin commençait à tomber à travers les branches des arbres.

Nous avons alors tenté une reconnaissance à distance, au milieu des géraniums et des animaux en plastique qui ornaient les abords de la maison

* "Sur" et non pas "dans" dit la légende : "Rivalain ou Riwallon arriva de Rome par voie d'eau sur un coffre de chêne doré en compagnie de Gildas et de Bieuzy. Il remonta dans cet équipage, le Blavet jusqu'à Melrand, et choisit pour ermitage un antre profond au flanc de la vallée de la Sarre." (Henry-François Buffet, *En Bretagne morbihannaise*, B. Arthaud, Grenoble-Paris, 1947, p. 210). (N.d.T.)

de l'écluser sur la rive du Blavet. Cela ne fit que confirmer l'évidence : l'usine occupait bel et bien le demi-kilomètre de rive stratégique.

Cadic, il y a quatre-vingt dix ans et quelques, mentionne une papeterie venue troubler la quiétude du saint homme, l'intrusion n'est donc pas récente. Mais l'inaccessibilité l'est. Une vieille femme rencontrée à la chapelle nous a dit qu'on allumait jadis un feu à cet endroit à l'occasion du pardon, qu'on y descendait en procession depuis la chapelle. Et dans le petit café, où les boissons étaient empilées derrière le comptoir dans des caisses, une autre femme, plus jeune, s'est souvenue de ces mêmes processions et feux de joie il y a de cela une quinzaine d'années à peine : à l'époque, on pouvait y entrer, vous savez, il suffit de demander au gardien, maintenant il y a un digicode...

Si les deux femmes semblaient résignées, nous étions quant à nous indignés et notre indignation nous donnait des ailes. Le soir commençait à tomber quand nous avons garé la voiture devant les grilles de l'usine. Je suis sortie et je me suis mise à taper au hasard sur les touches. Rien. Puis, au bout de cinq minutes, voilà que les barrières se mettent à s'ouvrir tout doucement pour laisser sortir une automobile avec à son volant un homme éberlué qui par de grands gestes autoritaires me signifie l'interdiction d'aller plus loin ; sans même couper le moteur, il sort, s'avance vers moi et me demande pour qui je me prends.

— Nous sommes venus voir la grotte du saint.

— Quelle grotte ? Puis, de façon illogique : Comment savez-vous qu'elle se trouve ici ?

— Grâce à un chant populaire, dis-je, calmement. Je suis chercheur.

— Mais elle ne se visite pas. De toute façon, elle ne se trouve pas vraiment sur notre terrain. Puis, de plus en plus conciliant bien que je n'aie pas ouvert la bouche : enfin si, mais malheureusement il doit partir, une réunion, il va devoir s'absenter trois jours... sinon, oui, il nous la montrerait. Est-ce que nous pouvions revenir ? Non. D'où étions-nous ? De Grande-Bretagne, du pays de Galles. Ah, quel dommage qu'il ne puisse nous aider, il nous l'aurait fait visiter en personne. Le voilà franchement affable, débordant d'enthousiasme. Il me tend sa carte de visite, me serre la main, me demande de le prévenir longtemps à l'avance lors de notre prochaine visite, remonte dans sa voiture et, tout en nous saluant, démarre sur les chapeaux de roue. Et moi, je danse littéralement en retournant dans notre propre voiture.

Notre indignation dissipée, le pourquoi de notre visite oublié, nous sommes repartis heureux. Peut-être à tort, mais je me suis promis de revenir. On y fabrique encore du papier, un matériau extraordinaire, fait de verre et de céramique, un papier qui résiste à des températures de 1260 degrés et qui subit sans dommage l'épreuve du fourneau ardent, ici à Saint-Rivalain, dans la filiale d'une grande compagnie basée en Amérique, en aval du Blavet, du grand port de Lorient, de l'autre côté de la mer immense.

Traduit de l'anglais par Stéphane Le Faou et Jean-Yves Le Disez

Adossés au secret
nous cheminons sur d'étroits sentiers
inconsistants
nous avons l'illusion
de façonner le monde.

Marie-Josée
Christien

On s'appuie
sur des jours fragiles
que rien ne peut étayer
Tant de vie
se tait en nous.

Ces poèmes, et quelques autres du même recueil (*Temps morts*, Les Cahiers du Rhin, 1999), ont valu à Marie-Josée Christien (que nous retrouverons plus longuement dans le prochain numéro) le Prix de l'Édition 1999 des Cahiers du Rhin.

Utopie et Bretagne.

Fañh Morvannou

Dans quel ordre présenter ces deux mots ? L'ordre a-t-il de l'importance ? Y a-t-il accointance, connivence entre les deux termes ? Ces deux noms s'appellent-ils l'un l'autre ? Voici deux noms propres, l'un d'entre eux n'étant devenu nom commun qu'après avoir servi, lors de sa création par Thomas More en 1516 sous la forme latine Utopia, à désigner cette île imaginaire où vit, non sans contraintes, un peuple heureux...

L'île d'Utopie, la péninsule de Bretagne : des rapprochements propres à enflammer l'imagination ? La Bretagne est-elle une terre fertile en utopies, ajustée à l'utopie, de la même façon dont on a dit que le granit produit le curé, comme le calcaire l'instituteur ? La Bretagne est-elle, a-t-elle été un laboratoire d'utopies ?

Il est sans doute assez facile de s'entendre sur le mot " utopie ", pris comme nom commun, mais il faut pour cela écarter l'une des définitions du Petit Robert qui dit : " idéal, vue politique ou sociale qui ne tient pas compte de la réalité ". Mais précisément, ce qui enthousiasme et stimule les fervents de l'utopie, c'est de combler l'écart qui existe entre l'idéal et la réalité, c'est de déclarer possible l'impossible, c'est de narguer le scepticisme et le désespoir par des projets fous, qui ne peuvent être mûris et menés à terme que par des fous qui sont les vrais sages. Le même Petit Robert, toujours sous la rubrique " utopie ", donne une citation de Romain Rolland qui énumère quelques-unes de ces nécessaires folies : " paix universelle, fraternité, progrès pacifique, droits de l'homme, égalité naturelle ". En 1921, Émile Masson, qui correspondit assidûment avec Romain Rolland, fit paraître son *Utopie des îles bienheureuses dans le Pacifique en l'an 1980* ; après l'effroyable tuerie que fut la Grande Guerre de 1914-1918, Masson ose encore parler de bonheur, et il donne une date : 1980 ; c'était mettre l'utopie à portée de main. On sait ce qu'il en fut, on connaît la longue liste des démentis cruels qu'a apportés la réalité au rêve généreux du professeur d'anglais de Pontivy... C'est le lieu de citer quelques lignes du discours de distribution des prix qu'avait préparé Émile Masson à la fin de l'année scolaire 1916-1917, discours qui, comme chacun le sait, fut interdit par le Rectorat ; on put croire même que le texte en était perdu ; par bonheur, ce document a été retrouvé, et publié lors de la réédition en 1984 de l'*Utopie des îles bienheureuses*. Voici quelques-unes des phrases qu'Émile Masson aurait aimé prononcer devant les autorités civiles et militaires de Pontivy, à l'intention des élèves de son lycée :

Vos âmes d'hommes véritables ne secréteront plus de haine que pour l'immonde haine, que pour la guerre. Vous ne connaîtrez plus la haine, vous ne haïrez plus, vous ne tuerez plus ! Ère nouvelle entre toutes les ères, quelle ère de l'humanité vous allez ouvrir ! Nos cœurs à nous sont trop souillés des crimes du passé pour évoquer la vision de l'avenir dont vous allez fonder la réalité. Mais à aucune autre époque de l'histoire, femmes, mères ou sœurs, et hommes à tempes grises ou vieillards n'ont regardé des yeux d'enfants ou d'adolescents avec une émotion aussi formidable et sacrée que celle dont nous tremblons devant vous, qui êtes là et qui êtes les premiers messagers de l'ère de la paix !

Ces lignes prophétiques sont de la meilleure et plus authentique veine utopique, sans parler du souffle de puissante poésie qui les anime. Elles ont été écrites alors même que l'horreur battait son plein : on était juste après l'effroyable carnage du Chemin des Dames, et au moment des premières révoltes des soldats " crosses en l'air ". Le poète en langue bretonne Jean-Pierre Calloc'h venait d'être tué au combat le 10 avril de cette même année 1917. Seuls l'amour de la Bretagne et l'amour de la langue bretonne avaient pu rapprocher Masson et Calloc'h, ces deux hommes si profondément différents, et par bien des points opposés, mais, tous deux, ils étaient des mystiques, et aussi des personnalités tranchées, des caractères entiers : Jean-Pierre Calloc'h était un catholique fervent, mais ombrageux, aux limites de l'intolérance ; le libertaire Émile Masson était celui qui dira de lui-même un peu plus tard, en 1920 : " Les curés font de moi un saint ; et les autres... un anarchiste ! Sur quoi je me demande avec anxiété si un saint peut être anarchiste, ou si un anarchiste est un saint ? Peut-être bien !... ". C'est le moment de souligner, mais est-ce encore nécessaire, l'optimisme radical d'Émile Masson. Dans son *Utopie des îles bienheureuses*, ouvrage très construit, très savant, mais qui ne sent pas le labeur, Émile Masson se laisse aller, si l'on peut dire, à ce préjugé du bonheur qui l'habite, mais qui n'est nullement l'effet d'un tempérament insouciant et porté à la facilité : Masson fut un lutteur de tous les jours, il connut des épreuves, notamment de santé, jusqu'à l'affaiblissement de ses derniers mois, et cette mort à Paris le 8 février 1923. L'optimisme de Masson est un optimisme de raison et de combat ; ce n'est ni de la naïveté ni de l'ignorance ; il sait bien, comme il l'écrit dans l'*Utopie des îles bienheureuses*, que " dans nos vieilles nations, mensonge est le prénom d'histoire " (p. 86). Masson s'avance pieds nus et mains nues dans un monde où crépite le bruit des armes et où sévit la haine, qu'il appelle " la Bête ", référence certaine à la Bible, que Masson connaissait bien (par exemple, psaume 73, v. 19 " Ne laisse pas la bête égorger ta tourterelle " ; Daniel, 7, vv. 7, 11 ; Apocalypse 19, vv. 19-20). L'optimisme de Masson rejoint celui d'un autre utopiste impénitent, Campanella, dont l'*Utopie des îles* rappelle les 27 années de prison (p. 64) pour crime d'utopie, et que Masson d'ailleurs désigne sous le nom de martyr (p. 30, p. 64). Comme Campanella, Masson fut un homme de désir : le désir est le contraire de la

convoitise, qui engendre la tristesse de ne pas posséder, de ne pas pouvoir s'attribuer le bien d'autrui, tout le contraire aussi de la cupidité, qui n'est qu'un souci d'amasser, de se constituer des stocks. On se souvient, au second livre de son Utopia, avec quelle ironie Thomas More dénonce la cupidité des Zapolètes, ce peuple de mercenaires qui offre ses services à quiconque a besoin de faire la guerre, moyennant une solde qui est leur seul et unique mobile, et qui les fait changer de camp pour peu qu'on leur propose quelques centimes de plus. Masson fut un homme de désir, et donc de joie, cette joie qui remplit le cœur de celui qui aspire aux réalités les plus hautes. Citant Campanella, Masson fournit de lui-même un excellent portrait :

L'immense désir des choses éternelles est la force par laquelle je tends toujours plus haut, et qui me fait dépasser le ciel et la terre... Je comprends que je ne dépends pas de l'air et du soleil, ni d'aucune chose périssable, mais des choses immortelles... C'est la plus grande preuve que l'âme est divine (p. 30).

Il ne semble donc pas qu'Émile Masson ait connu le doute métaphysique. On a presque envie de dire qu'il était naturellement spiritualiste, quoique n'appartenant pas expressément à l'une ou l'autre des confessions religieuses, ni même à l'une ou l'autre des sages, auxquelles se rattache une grande fraction de l'humanité. Masson, on l'a déjà dit, était un mystique de la liberté, de la paix universelle, du progrès toujours en devenir, comme d'autres sont des mystiques de la foi chrétienne, ainsi sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, ou de l'islam, comme le soufi Al-Halladj, martyrisé à Bagdad en 922... C'est pourquoi Masson n'était pas un être tendu, et, de ce fait, il ne ressemble pas à ce Sisyphe dont Albert Camus souligne les efforts toujours renouvelés et toujours inutiles, quand il écrit : " Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever ". L'utopiste ne se reconnaît pas dans ce miroir, même s'il s'incline devant la grandeur du héros absurde. Pour ce qui est de Masson en tout cas, les délais, les attentes, les épreuves, les démentis qui se sont interposés entre son projet d'éducation comme de paix universelles, et les résultats, ne semblent avoir jamais fait naître en lui cette sorte de distinction désabusée qui est souvent la marque de ceux qui luttent dans la plaine, généreux au combat, mais raidis par la tension même qui les habite. Toujours dans l'*Utopie des îles*, c'est au contraire dans un climat de paix, et même de joie, que la mort est envisagée, d'abord, certes, parce que cette dernière se situe dans une perspective naturelle et inévitable, mais aussi parce que, pour les habitants des îles, " la mort n'est qu'un passage d'une forme de vie à une autre forme, un enveloppement de la chrysalide humaine pour un essor prochain " (p. 83). Aussi " ceux qui s'en vont pour jamais s'endorment[-ils] de leur dernier sommeil avec un sourire d'enfants

(ibid.). " Oui, affirme Esthio, la mort est pour nous la plus auguste des fêtes " (p. 82). Nous avons là une véritable foi, un au-delà de la raison qui ne détruit pourtant pas la raison.

L'être humain est tout entier un être de relation ; dès les premières semaines, le nouveau-né répond par un sourire à quiconque lui sourit. C'est ainsi que naît la culture, dans la relation. Le sourire du bébé, gavé de lait maternel par exemple, traduit le passage de la nourriture à la culture, du besoin primordial organique au besoin tout aussi puissant, mais diffus, d'être reconnu, puis, bientôt de reconnaître à son tour. C'est ainsi que naissent les solidarités, les identités. La première solidarité est familiale, aujourd'hui au sens de la famille nucléaire, naguère au sens du clan primitif, patriarcal. La personne humaine est ainsi constituée de plusieurs identités qui s'emboîtent, et qui toutes ensemble déclinent la riche complexité du relationnel dans l'être humain ; la personne humaine est ainsi enclosée, mais non pas verrouillée, dans différents anneaux de solidarité et d'identité, dont aucun ne bride sa liberté en principe, mais en permet l'épanouissement, grâce à la souplesse dans la circulation d'un anneau à l'autre. Il résulte de tout cela, lorsque tout est bien mené, on aurait presque envie de dire, bien huilé, un équilibre et un bonheur qui sont tout bénéfique pour l'individu, comme pour chacun des groupes dans lesquels l'individu est intégré. Ces vues ne sont jamais que le fruit de l'observation, mais elles sont souvent démenties par les faits, lorsque les passions individuelles et collectives, et notamment la violence, et cette démesure, l'hubris, déjà dénoncée par les Grecs, viennent troubler, compromettre et souvent ruiner cette merveilleuse mécanique. C'est alors que l'utopie apparaît comme nécessaire pour reconstruire : à chaque génération, après chaque échec, elle est la part de rêve qui permet la remise debout, le levier qui remue les pesanteurs, restaure les ruines, oppose le sourire à la mort. À la violence, à la haine, à la volonté de puissance source de tant de ruines, Émile Masson oppose une force intérieure et un optimisme qui, par la bouche d'Esthio dans l'*Utopie des îles*, lui fait redire ce mot de Socrate qui a déjà des résonances pleinement évangéliques : " Nul n'est méchant, ni malade, volontairement " (p. 94).

Si la Bretagne peut être décrite comme un laboratoire d'utopies, Émile Masson en a été à coup sûr l'incomparable maître de forge dans les deux premières décennies du 20^e siècle : il fut à Pontivy un véritable pourvoyeur d'utopies. À peine arrivé dans cette ville à la fin de l'été 1904, Masson écrit à Péguy : " Nous vivons au milieu des pommes, et des paysans bretons ". Cette simple note, d'allure insignifiante, est en réalité, sous la plume de Masson, un engagement qu'il va honorer admirablement pendant la vingtaine d'années où il résidera dans cette petite ville bretonne. Très peu dans la ville elle-même, sauf pour son enseignement au lycée, beaucoup à l'écoute des paysans bretons, dont les fils ou les petits-fils commencent à entrer au lycée, pauvres, empruntés, parlant breton entre

eux, et ne comprenant pas toujours bien le français de leurs professeurs, cette langue qui va pourtant assurer leur promotion, avec comme corollaire inexorable, l'éviction de la langue première, le terreau séculaire de ces garçons. Émile Masson, dans sa " Bretagne retrouvée ", tourne évidemment le dos à toutes les bretonneries qui ne sont que la caricature de son peuple et de son pays. Il brise, lui aussi, le miroir qui renvoyait aux Bretons une image affligeante d'eux-mêmes, et, avec son correspondant Tanguy Malmanche, il pouvait dire : " Breton, moi ? Mais je ne peux pas voir la Bretagne, même en peinture... surtout en peinture. Les agonies me donnent la migraine ; les clochers à jour le vertige ; le biniou des attaques de nerfs ". Masson, Malmanche et bien d'autres, sont des thérapeutes de l'identité bretonne blessée. Tout enfant est d'abord l'enfant de sa famille nucléaire : premier anneau ; puis vient le quartier, et bientôt la commune entière, la ville : deuxième anneau ; vient ensuite la région : en France, c'est un anneau qui peut être suspect et, surtout, qui peut être douloureux ; puis viennent des anneaux comme l'État (France, Belgique, Portugal...), l'Europe, suivis de la conscience mondiale, laquelle s'exprime dans une devise forte et simple : " Tous les hommes sont frères ".

Chacun de nos anneaux marque une solidarité et une identité précises. En France, l'anneau breton est un maillon qui fait mal. C'est vrai aussi des Corses, des Alsaciens, des Basques, et d'autres encore. C'est peut-être moins vrai des Picards, des Solognots ou des Charentais, quoique... Comme l'a dit quelque part Jean Merrien : " La différence est grande entre la Bretagne qui marque les siens de façon indélébile, et ces belles régions du centre qui ne sont que la province ". De la Touraine à Paris, il n'y a pas de hiatus géographique, ni culturel, sauf cependant, comme pour toutes les régions françaises, l'impérialisme d'un Paris hypertrophié. Tant mieux donc si dans " ces belles régions du centre ", c'est l'harmonie qui préside à toute chose. Il n'en va pas de même dans les périphéries, où l'on voit bien que l'anneau régional est un anneau qui blesse. Le mal des régions périphériques de l'Hexagone n'est pas sans analogie avec le mal des banlieues, qui sont les périphéries des villes. Il y a là un échec de la démocratie, quand cette dernière est incapable de prendre en compte une culture, ou qu'elle s'y refuse. Peu avant sa mort, Simone Weil avait, dans *l'Enracinement* signalé cet échec : " La vraie merveille est d'assimiler des populations qui conservent leur culture vivante, bien que modifiée. C'est une merveille rarement réalisée " (Paris, Gallimard, 1949, p. 97). La Bretagne offre ainsi le cas d'une identité refoulée par l'État, mais aussi par ses propres enfants, aux yeux desquels les marques identitaires, et tout spécialement la langue, apparaissent aussi funestes que la tunique de Nessus. Or on constate qu'une identité refoulée peut devenir meurtrière : on le voit en Corse, et aussi en Bretagne. Or ni la Bretagne ni la Corse, ni le monde qui les regarde, n'ont intérêt à ce que ces nobles contrées deviennent des refuges de loups blessés, des Fort-Chabrol de

l'identité meurtrie : leur salut est de se jeter dans l'universel, meilleur garant de leurs spécificités. Il se trouve qu'entre la Bretagne d'une part, et l'Europe et la planète entière d'autre part, il y a un système politico-administratif organisé et structuré en État-nation dont les rouages sont à la fois incroyablement minutieux et extrêmement efficaces et puissants. Ce serait dommage de confondre la France, qui est un pays fascinant à bien des égards, et qui est l'anneau numéro trois de la solidarité et de l'identité des Bretons, avec ce système redoutable de l'État-nation, qui égalise et nivelle certes pour le bien de l'individu, mais qui nie, dénie, broie et saccage toutes les identités régionales, dès l'instant que celles-ci menacent le principe d'alignement et d'uniformité qui est son moteur propre.

Dans un texte inédit qu'ont publié Daniel et Murielle Giraud dans leur *Émile Masson, professeur de liberté*, Masson, après avoir marqué fortement les différences qui opposent Bretagne et Irlande (nous sommes en 1916, juste après les Pâques sanglantes de Dublin), fait des Bretons du début du 20^e siècle une description dont il n'est pas certain qu'elle appartienne définitivement à l'histoire... Voici ce qu'il écrit :

Les Bretons naissent et vivent dans la plus parfaite ignorance d'eux-mêmes, sans la moindre idée de leur pays. Sans doute ont-ils conscience qu'ils parlent une langue qui n'est pas celle des Français ; qu'ils ont une nature, des mœurs etc... qui ne sont point celles des Français. Mais les lois françaises n'autorisent nulle part ces différences, et même les nient. [Le] sentiment de ces différences (...) fait des individus de ce petit peuple (...) des êtres inadaptés, inadaptables (...) à la merci de toutes les suggestions un peu violentes venues de l'extérieur (...). Ils se font un crime de penser à une personnalité bretonne, si même une telle pensée peut jamais leur venir. Bien plus, tout ce qui a un caractère spécifiquement breton leur devient finalement odieux, et ils travaillent de toute leur âme, dans l'innocence de la pureté de cette âme passionnée, à en extirper tout ce qui pourrait être breton - et non français (p. 308).

Comment peut-on être Breton de nos jours, en conciliant une authentique aspiration à l'universel et un juste désir d'enracinement qui ne soit pas réducteur ? Comment la Bretagne peut-elle " trouver ses marques ", sans indisposer, par exemple, ces belles régions du centre qui sont depuis si longtemps et avec bonheur " le jardin de la France ", donc en renonçant à tout nationalisme, qui n'est que l'autre nom de la xénophobie ? Dans l'après-mai 68, avait paru *Comment peut-on être Breton ?* de Morvan Lebesque, dont le titre, décalqué des Lettres persanes, signifie non pas " Comment s'y prendre pour être Breton ? ", mais " A-t-on idée d'être Breton ? ". L'esprit utopique ne dispense pas du réalisme. Le combat pour la langue bretonne que livra Masson, et avec quelle clairvoyante générosité, est aujourd'hui un combat le dos au mur, ou plutôt un combat où l'on a derrière soi l'abîme, l'abîme de l'anéantissement d'une langue qui, du temps d'Émile Masson, était parlée par un million d'individus, sur les quarante à peine que comptait la France des années 30. Masson n'ignorait

pas qu'à dix kilomètres à l'est de l'octroi de Pontivy où il habitait, s'arrêtait le domaine du breton : au-delà de Noyal-Pontivy, c'était la Bretagne de langue romane. Les trois langues historiques de la Bretagne doivent pouvoir vivre en Bretagne : le breton, le gallo et la langue française, qui y est en usage depuis mille ans. Quelle utopie pour la langue bretonne ? Quelle Bretagne, s'il n'y avait plus de langue bretonne ? En 1913, Émile Masson écrivait ces lignes où apparaissent à la fois son réalisme, son optimisme et l'incomparable panache dont faisait preuve ce noble cœur dont la Bretagne et l'humanité ont raison d'être fières : " Nous ne demandons qu'une chose : que ce peuple soit instruit dans sa langue !... Nous n'ignorons pas que la cause pour laquelle nous combattons est, selon toute vraisemblance, perdue d'avance. Mais si elle est, cette cause, notre devoir et notre joie, quel homme, quel Breton surtout, ami ou ennemi, parce qu'elle est perdue d'avance, oserait nous conseiller de la trahir ? " (Giraud, *op. cit.*, p. 222).

Le monde a-t-il besoin de la Bretagne, d'une Bretagne qui soit autre chose qu'une expression géographique ? Armand Robin aura le dernier mot. S'il y eut un homme à l'identité meurtrie, c'est bien lui : polyglotte, grand poète surtout, né à Plouguernevel, dans cette Cornouaille aux limites du Vannetais, authentique citoyen du monde, anarchiste, utopiste, il a écrit des milliers de vers d'une frappe immortelle. Dans ces dernières décennies, la Bretagne n'a pas manqué de technocrates : il en est résulté, avec quelques avantages sans doute, le saccage de ses talus et de ses haies vives, et la mise en place d'une agriculture dont elle n'a plus la maîtrise. La Bretagne a-t-elle besoin de poètes ? Malherbe estimait qu'un poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. Voici pourtant quelques vers d'Armand Robin ; ils montrent que, tout autant que de rapports bourrés de chiffres et de statistiques, l'homme a besoin de souvenirs et de rêves :

J'ai commencé par le breton,
Brume exquise où l'âme se mire d'une brume à l'autre
Et n'arrive jamais à se dévoiler

Le monde d'une voix, p. 39

Qu'est-ce que la Bretagne pour Armand Robin ? " La Bretagne, écrit-il, c'est un univers ou, si on veut, c'est une patrie mondiale, c'est une patrie forte et non pas dolente et plaintive ". Armand Robin, qui jusqu'à l'âge de six ans ne parla que le breton, est bien le frère de ces jeunes bretonnants du lycée de Pontivy qui apprirent le dialecte vannetais à leur professeur d'anglais ; ce dernier leur enseignait aussi, et leur parlait, le français le plus pur. Mais quelle dérision tout de même ! Si Émile Masson maîtrisa assez bien le breton vannetais pour pouvoir publier sa revue *Brug* dans ce dialecte, aucun de ses élèves, apparemment, n'est signalé dans l'humble firmament des lettres bretonnes. Armand Robin lui-même n'a fait

que traduire en français deux poèmes bretons : assurément, ces traductions sont des chefs-d'œuvre, égales ou même supérieures à l'original par le souffle poétique et la puissance du verbe. Mais enfin, toute l'œuvre poétique de Robin en français, comme aussi sa prodigieuse activité de polyglotte, ne sont jamais, dans sa splendeur déconcertante pour l'une, dans sa démentielle performance pour l'autre, que la compensation exorbitante et douloureuse d'une blessure identitaire qu'aucun onguent ne put cicatriser ni guérir. Reprenons quelques-unes de ses confidences aux siens, dans lesquelles se croisent la tendresse, le désenchantement et la révolte de leur auteur :

Mère qui fus si sainte dans ta simple vie (...). Mère, je suis né de vous ; vous m'avez donné un monde d'amour et de force.

Mon père, je vois bien que je me suis trompé.
En voulant devenir un poète, un lettré,
(...) Je suis allé plus loin qu'à nous il est permis.

" miens, si obscurs, pour me garder près de vous, il me faudrait pendant toute ma vie le moins de mots possible, et chaque jour, malgré ma nouvelle existence, une retraite près des plantes, une main passée dans la crinière des chevaux ".

Le paradoxe de la poésie, c'est de plonger ses racines dans le ciel. De tels renversements demeurent le terreau de nos utopies.

Bieuzy-les-Eaux, Colloque Gardarem l'utopie 1, 14-10-2000

Dans la caverne de livres

Rencontre avec Denise Le Dantec
(propos recueillis par Alain-Gabriel Monot)

Denfert-Rochereau, Mouton Duvernet, Alésia, Porte d'Orléans. Hurllement des freins. Terminus. Le métro dégorge ses voyageurs aux pas pressés.

Soirée de novembre et il pleut comme si toutes les eaux du ciel avaient rendez-vous ici-même à Paris quatorzième. Ballet de parapluies, d'essuie-glace, de sirènes, de klaxons. Le ciel est noir et rouge.

À l'écart de cette fièvre, Denise Le Dantec habite l'une de ces villas, impasses rares de la capitale où vivent, on le devine, des poètes, des peintres, et ceux-là que le silence requiert quand la ville est hurlante.

On entre chez elle comme un rescapé, on s'assoit sur un coussin bas, on boit un thé brûlant et l'on est heureux d'avoir les doigts et la gorge brûlés, on caresse doucement le chat. À perte de vue les livres. Ils montent au plafond, cascadedent sur les étagères de bois clair, déclinent la farandole de leurs tranches polychromes. Puis, comme à regret, ils s'arrêtent et cèdent un pan de mur à des tableaux, des affiches, des portraits, des paysages, des encres et des gouaches.

Une maison "chose mentale", une oasis spirituelle dans le dur désert violent où règne, absurde souveraine, la pensée en débâcle.

Et parle l'écrivain :

hopala ! : Le poète est-il "la mauvaise conscience de son temps" ?

Denise Le Dantec : J'aime en effet que le poète parle de haut. Qu'il soit une conscience critique, non pas celle qui juge, mais celle qui essaie de "faire le tri".

hopala ! : La poésie est-ce altruisme ou égoïsme ?

D.L.D. : L'écriture est quelque chose que l'on maîtrise mal. Pour ma part, j'ai une "joie inquiète" à écrire. Je ne peux me prévaloir sans inquiétude de cette grâce. J'écris pour un destinataire, certes, mais il demeure pour moi un destinataire sans visage.

hopala ! : Connaissez-vous vos lecteurs, vos lectrices ?

D.L.D. : Non. Je reçois beaucoup de lettres auxquelles je m'applique à répondre, toutefois je suis sans doute trop absorbée dans mon travail pour aller à la rencontre physique de ceux, celles qui me lisent.

Mais recevoir ces lettres, qu'elles soient d'un vieux professeur, ou d'un jeune homme, est une récompense, une émotion extraordinaire.

hopala ! : Êtes-vous lectrice de poésie d'aujourd'hui ?

D.L.D. : Oui, ma formation classique et philosophique me conduit peut-être à ignorer certaines formes poétiques très précises, que des professeurs de lettres modernes connaissent, mais j'aime beaucoup les poètes contemporains.

Me séduit aussi la poésie anglaise, celle d'Emily Dickinson en particulier. Elle écrit en peu de mots car la richesse n'est pas toujours "persienne". Je crois que l'on peut écrire, et somptueusement, dans une certaine pauvreté du langage.

hopala ! : À quel livre travaillez-vous en ce moment ?

D.L.D. : Je travaille toujours sur Île-Grande, à cet ouvrage que je nommerai *Journal de l'estran, Île-Grande*.

hopala ! : Vous avez dédié le premier Île-Grande à Guillevic. Souhaitez-vous vous exprimer sur le choix de cette dédicace ?

D.L.D. : De Guillevic, j'ai eu l'honneur d'avoir l'amitié. Mais il n'a pas été mon "professeur d'écriture" et nous n'avions guère de conversations littéraires... que je fuis un peu d'ailleurs. Je préfère lire les livres de ceux qui, comme lui, sont plus grands que moi.

hopala ! : Comment sauriez-vous nous dire votre rapport à la Bretagne ?

D.L.D. : Je suis née à Morlaix. J'ai habité tantôt à Roscanvel dans le Finistère, tantôt dans la partie trégorroise des Côtes d'Armor.

C'est une grande chance que le hasard de ma naissance place mon origine dans le Finistère, et dans un lieu si beau. Enfant, je m'éblouissais moi-même et croyais voir l'Amérique.

hopala ! : Diriez-vous que vous êtes un écrivain breton ?

D.L.D. : Je dirais que je suis une Bretonne qui écrit de la poésie, ce qui est un peu différent. Néanmoins, je n'ai jamais dédaigné cette parenté-là et beaucoup de mes livres sont nourris de la Bretagne.

hopala ! : Aux lecteurs curieux du "laboratoire central" de l'écrivain ou de son "rythme", que répondez-vous ?

D.L.D. : Je travaille beaucoup. Peu m'est donné. Je ne crois pas à l'inspiration, mais à ce quelque chose qui est lié sans doute au début de notre vie. Surtout je crois au langage, qui nous distingue de l'animal, et à l'écriture qui nous en distingue encore plus.

Aussi ai-je écrit très vite, et, très tôt, mon père m'a assignée comme



Encre,
Denise Le Dantec

poète ; mais ce que les gens appellent communément don est plutôt une grâce à travailler. Oui, je dois beaucoup travailler pour atteindre cet état de dépossession, de "rupture avec l'ego", qui est ma vraie conception de l'écriture.

hopala ! : Faut-il lire avant d'écrire ?

D.L.D. : Oui, je pense que toute écriture est un palimpseste. L'écrivain doit demeurer très modeste car il écrit toujours dans les mots de quelqu'un... ou de plusieurs autres.

hopala ! : Certains écrivains courent les salons, les plateaux de télévision, les rencontres publiques...

D.L.D. : J'étais pour ma part à une merveilleuse école de discrétion et de réserve, celle de Guillevic, de Jabès, de Schéhadi.

Les adultes qui lisent de la poésie n'ont pas besoin qu'on la leur explique. Je crains que certains que l'on appelle poètes soient – ou soient devenus – des bateleurs, des amuseurs. Je n'ai en ce qui me concerne pas vocation à aller sur l'agora. Car cela me serait non seulement difficile mais douloureux. Et je ne crois pas au surplus que le poète soit porteur d'un cours magistral qu'il lui faudrait délivrer.

hopala ! : Combien de livres avez-vous écrits ?

D.L.D. : Je ne sais pas ! Il y a trois ans, une lectrice m'a dit que j'en avais écrit une trentaine. J'étais stupéfaite.

hopala ! : Vous êtes également peintre...

D.L.D. : J'ai commencé par la gravure et mes carnets manuscrits comportaient beaucoup de dessins. Je suis venue comme naturellement à la peinture. Mais je pourrais dire que je suis peintre comme Michaux était peintre. On dit peintre, on devrait dire "poète-peintre".

hopala ! : Nous vivons dans un monde sottement publicitaire, mercantile...

D.L.D. : Oui, je pense parfois au temps de ma jeunesse où toute chose avait son prix. Cela me rend mélancolique et peut-être un peu dure. Car rien n'est acquis sans peine.

Sur Hoëdic

Une exploration atlantique
Francesco Benozzo & Matteo Meschiarì

Hoëdic est une île bretonne dans le détroit du Morbihan formée par une plate-forme granitique couverte de sable et d'humus. Cette île a une surface de 209 hectares, elle mesure 2500 mètres de long et est large de 800 mètres. Le 6 mars d'il y a quelques années, nous avons développé une marche en quatre directions, qui correspondent à autant de secteurs d'enquête sur l'île (NO, SE, NE, SO). Chaque secteur marché a été exploré selon différentes perspectives, afin de percevoir l'entrelacement de ce paysage selon de angles de vue variés. Au lieu de choisir un mouvement suggéré par le tour de la côte, avec d'éventuelles pointes à l'intérieur, on a fixé un lieu idéal de départ : un bassin inondé, entouré par une végétation arbustive fleurie (Lenn Chipont). Les quatre phases correspondent de cette façon à quatre mouvements à pied en direction de la mer, qui dans leur développement rectiligne s'entrecroisent aux différentes croissances du paysage. Chaque phase se concentre sur un point de vue spécifique : matériel, morphologique et onthologique.

I^{er} Mouvement [secteur NO – Pte du Vieux Château] : les dérives de la matière : sable / eau / granit / lichens / humus / microvégétaux

II^{er} Mouvement [secteur SE – Plage du Grand Moulon] : les métamorphoses des volumes : grèlements / dépressions / érosion / soulèvements de dune / affaissements

III^{er} Mouvement [secteur NE – Beg Lagatte] : les connexions parmi les règnes : bande de marée basse / sable-végétaux / végétaux-végétaux

IV^{er} Mouvement [secteur SO – Port Parnec] : les liens intérieurs : plaques de marée / mousses / côtes / îles voisines / îles lointaines

Les données rassemblées s'organisent en quatre séquences. Les quatre séquences sont les 'index' d'un possible catalogue poétique sur Hoëdic. Dans leur ensemble ils peuvent être lus comme une ébauche cosmologique qui rassemble le mouvement, le rythme et l'horizon des marées.

Co-fondateurs de "Letteratura di puro paesaggio". Francesco Benozzo et Matteo Meschiarì sont également à l'origine du duo avant-gardiste Lamola (harpe celtique et poésie).

I. L'île est polie, érodée, modelée par l'océan ; les eaux creusent le granit, et lentement s'insinuent dans les zones internes, jusqu'à séparer les parties de l'île en îlots qui commencent à s'éloigner les uns des autres

ronces, genêts, sur le promontoire
bruyères, sable, colonies de lichens

la mer, de loin
creuse la falaise
modifie la falaise
entoure la falaise
remplit les lieux de l'air

herbe, granit, végétaux gras

des lichens poussent
gris-violet, en réseau
vert-pâles, aplatis
sur le promontoire
sur le granit érodé
creusé par la mer
modifié par la mer
sur un îlot
entouré par la mer
sur les épaisseurs vidées
parmi des flaques salées

sur l'île à la dérive.

II. Les marges de l'île à la dérive sont sillonnées par les dynamiques des eaux, par les mouvements des vagues, par les marées ; là où les taches d'eau et de granit se rencontrent, les traces d'anciennes et récentes collisions restent

gradins, dépressions
soulèvements de sable
lignes obliques de sable
lignes obliques sur des lignes
courbures sur des lignes horizontales
distensions aux marges des lignes

affaissements dans le granit

la mer, de loin
modèle la falaise

accumule des débris
sédimente les accumulations

plis, striations du sable
traces des marées
sur l'île à la dérive
sur le promontoire plat
modifié par les vagues
raccourci par les flots
marqué par les tours de la mer

dunes de sable au-dessous de l'air
parmi les blocs algueux, parmi les herbes
effleurées par les vagues

sur l'île qui pousse.

III. Pendant que l'île pousse en modifiant ses propres volumes marginaux, la mer se gonfle et se retire et livre dans l'air les blocs sombres des fonds marins les plus proches ; le sable, les algues et le granit bougent dans des espaces réduits, en répétant des connexions millénaires

blocs algueux, sombres
livrés par les eaux
parcourus par les tours du vent

langues brunes de rochers
couvertes d'algues sombres

bandes de végétaux
bandes humides et noires
bandes de roche plus claire

affleurements individuels
taches qui émergent

le sable et les végétaux
les végétaux et les végétaux
le sable et les bandes de sable

aplatissements, érosions
archipels de blocs
formes cachées, inégales

algues aplaties sur les blocs
étendues sur les blocs
effrangées sur les blocs

anses de sable
anses d'eau
flaques d'eau calme
entrelacées aux flaques d'algues

parmi les vies de la mer, silencieuses.

IV. Les vies silencieuses sont couvertes par la marée, et l'océan couvre encore les petites vallées et les promontoires parmi les blocs ; ainsi, dans le temps grand, la mer submerge les promontoires et entoure les montagnes, et de ses lentes croissances les îles ont origine

flaques salées dans l'herbe
mousses aplaties sur le granit
îles voisines et lointaines
vallées couvertes par la mer
montagnes séparées par la mer
fonds marins où circule la mer
îles voisines et lointaines
taches isolées à la dérive
modélées par les marées
émergées par les tours des vagues
ensevelies par les taches de la mer
mousses aplaties, continents
poussent en taches sur le granit
sur l'île à la dérive
sur l'île qui pousse
sur l'île loin des autres îles
sur l'île près des autres îles
mousses aplaties sur le granit
loin des lichens du promontoire
des lignes obliques du sable
des blocs algueux dans l'air

dans le temps grand, dans l'océan.



Montrer le chemin

" Pour un éclair de bonheur
Je donnerais la vie
Qui demeure
Au fond du sac

Dit la femme

Pour son rire entre deux portes
Pour sa voix
Je donnerais le sel et l'orange

Pour son regard
Qui m'éveille
Je donnerais le pain les fleurs

L'amnistie pour les pêcheurs

Mais il n'est plus
Qu'un peu d'herbe
Au fond du sac [...]"

La vingtaine de recueils publiés par Hélène Cadou de 1956 à 2000 – le poème que nous citons date de 1993 – était la belle preuve de la singularité altière de son talent. Un demi-siècle tout juste après la mort de René Guy, les lecteurs de *C'était hier et c'est demain* aux éditions du Rocher auront le bonheur devenu rare d'ouvrir un beau "livre de mémoire". En prose cette fois, même si le titre suggère d'emblée la poésie – Aragon – et son empreinte indéfectible.

D'ailleurs, la frontière est-elle si exacte et le mur si élevé entre ces deux modes d'expression ? Hélène Cadou en doute et nous en fait douter. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage écrit "sur le fil" d'un temps miraculeusement prolongé, préservé. Car c'est ici la respiration même de la poésie qui halète doucement à travers la prose et, semblable au souvenir, tenace, refuse de rendre l'âme, les armes.

Écrivons-le nettement : Hélène Cadou n'a jamais vieilli. Comme les enfants, comme les très jeunes gens, comme son mari "mort avant l'âge", elle poursuivit son chemin d'éternité, sans souci exact de chronologie, sa "mémoire ayant toujours préféré le cours du cœur à celui des événements".

Du mal qui emporta Cadou le Vendredi Saint de 1951, on ne savait à dire vrai à peu près rien. Tout au plus que ce jour, un poète

considérable s'était absenté, et que de ce côté de l'absence nous n'étions toujours pas revenus. Hélène Cadou nous fait le récit discret d'une maladie pulmonaire et d'une mort de longue date annoncée.

Mais *C'était hier et c'est demain* est avant tout un livre infiniment délicat : l'amour toujours y triomphe, et l'on reconnaît à cinquante ans de distance ses signes mystérieux et ses échos tremblés. Le vent dans les grands saules, la rumeur qui monte du marais, le paysage lucide de la campagne autour de Loufert n'en étant que les résonances les plus remarquables.

Face à "cette sorte de banlieue dérobée qu'on appelle la mort", Hélène Cadou confirme la toute grandeur de sa présence demeurée vive. Bonheur du jour, volonté de dépasser les impasses de la douleur et du deuil composent un sanctuaire où la vie continue de s'ébrouer, et les cœurs d'éclorer.

"Un jour, il y aura cet été d'un temps de guerre, ce train [...] et, toi, t'avancant sur cette avenue de la gare, comme quelqu'un qui un instant suspendu ?", qui va parler, qui ne parle pas, et qui repart, semblant ignorer, mais me montrant le chemin".

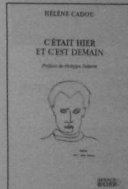
"Semblant ignorer, mais me montrant le chemin", comment mieux dire de l'amour l'indépassable grandeur ? Et quelle plus belle, quelle plus haute raison de lire Hélène Cadou ? Maintenant.

Alain-Gabriel Monot

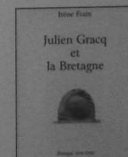
Irène Frain, Julien Gracq et la Bretagne

On se souvient peut-être de l'essai de Philippe Le Guillou, *Julien Gracq, fragment d'un visage scriptural*, paru en 1991 aux éditions de la Table Ronde. Le romancier morlaisien y évoquait l'aura de mystère qui semble, depuis l'origine, accompagner l'écriture savante du "solitaire de Saint-Florent le Vieil". Respectant cette énigme, l'ouvrage de Le Guillou refusait la facilité, la fatalité de la biographie pour brosser un portrait non de l'homme privé mais de "l'écrivain à l'ouvrage" et autant que faire se peut, placer quelques bornes sur son "grand chemin" en littérature.

Ainsi, hommage était rendu, et légitimement, à celui qui refusa il y a cinquante ans le prix Goncourt, et l'hypothèse même de le



C'était hier et c'est demain, Hélène Cadou éditions du Rocher, 2000, 199 p., 110 F



Julien Gracq et la Bretagne, Irène Frain, ed. Blanc Silex, collection Bretagne, terre écrite, 2000, 41 p., 55F - 8,38 €



Poche avant droite, Marie Le Drian, éditions Coop Breizh, 2000, 125 p., 88F

recevoir, par une lettre ouverte dont on a plaisir à rappeler ici les termes les plus fermes :

"Non seulement je ne suis pas, et je n'ai jamais été, candidat, mais, puisqu'il paraît que l'on n'est pas candidat au Prix Goncourt, disons pour mieux me faire entendre que je suis, et aussi résolument que possible, non candidat".

Écrivain de fuite, Julien Gracq, écrivain encore Le Guillou, se "retrouve bien plus sur les rivages d'Yves Tanguy, parmi les ombres qui s'amoncellent, vacillent, se courbent ou se volatilisent en hordes de flammes, que dans les jalons pauvres du résidu biographique".

Cette double part, irréductible et insaisissable, me semble être à l'oeuvre encore dans le court texte qu'Irène Frain donne aujourd'hui aux éditions Blanc Silex, dans la collection Bretagne, terre écrite : *Julien Gracq et la Bretagne*. Certes – le titre d'emblée le dit – la romancière consacre davantage son propos à la relation d'alchimiste hanté que l'auteur du *Château d'Argol* noue avec l'Armorique en tant que "province de l'âme". De là le grand plaisir à lire dans cette fine plaquette une tentative d'appréhension de Gracq saisi par la "matière de Bretagne", et sous le coup de son enchantement, à peu près indicible.

Mais c'est cet indicible justement qui justifie le projet d'Irène Frain, donne corps réel à son ouvrage, en même temps qu'il lui interdit de lever tout à fait l'énigme autour de laquelle chaque oeuvre de Gracq se construit (est construite ?) avec son lourd poids d'incertain, son "empire déconcertant exercé sur l'imaginaire".

Et donc à mille lieues elle aussi du ronronnement d'une fade biographie, Irène Frain livre quelques "signes de piste" et quelques "pierres de foudre" encore à propos du grand oeuvre gracquien et de ses liens avec une Bretagne riche de son "intacte puissance de conjuration".

Comme tel, ce livre est, à sa jolie façon rapide, une petite "clé d'or" supplémentaire pour ouvrir l'une de ces multiples portes dérobées qui demeurent aux lisières des domaines du "beau ténébreux" et s'ouvrent sur la fascination durable qu'ils inspirent.

Alain-Gabriel Monot

Marie Le Drian : Poche avant droite

À la porte encombrée de notre coeur, il y a longtemps déjà que les titres de Marie Le Drian jouent leur petite musique entêtée – une pluie de notes acides. Ils ne sont pas noirs absolument, mais dans leur façon de sécheresse sensible, ils disent l'absence ou la fêlure, l'intériorité peinée des êtres et, du monde, la

rudesse désenchantée. Long poème désabusé, *Nous étions simplement voisins* en portait dès 1988 témoignage. Plus tard, des nouvelles ou des romans, *Les femmes de là-bas*, *Le Dimanche on va au restaurant*, continuaient l'exploration méticuleuse de destins dénudés – comme on le dit d'un lit.

Poche avant droite, recueil de nouvelles publié à l'automne 2000 dans la petite collection bleue des éditions Coop Breizh s'inscrit comme tout naturellement dans cette veine amère que la joie, le vœu simple de vivre ont souvent déserté.

Le paysage de l'écrivain est peuplé de "gens de peu". Et toujours les personnages – surtout des femmes – se agitent aux bornes lourdes des choses qui résistent, aux margelles d'un temps épais, au gris plombé du ciel ayant forme et couleur de muraille.

Elliptique, incisive, économe, parfois cruelle, rapide, l'écriture suggère désappointements, défaits, des petits morceaux de débâcles, et des destins d'où la chance paraît s'être absentée – ou retirée.

Certes, le coeur énorme de l'existence bat encore dans ces pages, s'obstine même, et parfois risiblement – le rire ici est alors meurtri – mais ces figures de papier portent sur elles, ou pire, en elles, le poids de trop de déveine sourde.

Le monde de Marie Le Drian est dérision : l'injustice sociale, les travaux absurdes et répétitifs, les rêves avortés le traversent à la manière d'un clou – rouillé.

On avance donc avec ces silhouettes ployées dans les sables mouvants, mourants d'où chacune peine à s'extraire. Et ce décor chagriné ou infécond est ici donné en "représentation" du monde.

Implacablement, l'écrivain écrit ceci : "Dans le deux-pièces cuisine de la courte famille, on sait les factures, les fins de mois, la fatigue, les mauvais jours [...] on se connaît si bien [...] on sait ce qu'il manque à chacun" ou ceci :

"C'est le pire lorsqu'ils nous quittent sans laisser d'adresse. [...] Déjà on a du chagrin. On croit à tout moment les entendre arriver. On a la berlué dans la rue de les voir. On s'égare. [...] On commence à penser aux lettres. Ils étaient ailleurs et ils rêvaient de nous."

Moi, dans mon chagrin, j'ai eu de la chance : lorsque Gilles, est parti pour toujours, j'avais seulement cinq lettres. Il paraît que certaines femmes en ont des dizaines, des centaines [...]"

Et tant d'autres lignes encore, à la porte encombrée de notre coeur fragile.

Alain-Gabriel Monot
(Île-Tudy, Épiphanie 2001)

En route vers la paternité

Mises au monde, de Pierre Tanguy, est un recueil de poèmes qui témoigne de ce qu'a vécu l'auteur à la naissance de ses enfants. De ce point de vue, ce livre renvoie les lecteurs soit à leur propre expérience, soit à la découverte d'une réalité nouvelle. Le sujet est ici suffisamment intense pour inspirer des pages d'une grande beauté.

Ce recueil déborde en effet de tendresse, mais vallée d'humour et de légèreté. Les poèmes puisent dans l'expérience fortement vécue de la viguerie et le va-et-vient entre lecteur et poète finit en osmose d'une grande douceur un peu nostalgique. Le ton de ce livre sensible et généreux le met à portée de quire Tanguy est la preuve que la poésie, comme toute autre technique de communication, a ses propres règles pour transmettre une émotion : "Vous agrippez le sein comme certains mangent un chou à la crème" "Vous tremblez comme un jeune moineau en pagayant des mains"

Alain Kervenn

Dans les profondeurs du Roc'h Toull

La toute nouvelle maison d'édition Armoriga vient de rééditer un ouvrage remarquable de l'écrivain bretonnant Jakes Kerrien, *Ar Roc'h Toull (La Roche Percée)*. Cette édition bilingue, dont la partie traduite en français est l'oeuvre d'un maître du genre, Fañch Morvanou, créateur entre autres de la Méthode Assimil de breton, nous révèle un récit peu ordinaire. Le lecteur y trouvera tour à tour humour, ironie, fantastique, et beaucoup d'érudition au service d'une plume pleine de verve et malice. La lecture de cette étrange histoire est d'autant plus riche que le texte breton est mis en regard de la traduction. Le va et vient d'une langue à l'autre permet de réaliser que la traduction peut être une véritable recreation littéraire !

A. K.

Va enezen din-me gant Fañch Peru

Le nouveau livre de poèmes de Fañch Peru, écrivain et poète trégorois est maintenant disponible. Sa sensibilité et son ouverture au monde devrait toucher plus d'un lecteur. Fañch Peru, depuis de nombreuses

années, est sensible à la respiration de son pays, le Trégor. Il nous la transmet ici dans une série de poèmes en breton inspirés de la nature, des plantes, des animaux sauvages, des lieux qui lui sont chers. Voyageur toujours attentif, il nous emmène sur ses traces.

Partez à la découverte de son île au milieu des bois, île qui se fait vagabonde et s'ouvre au monde.

A. K.

L'esprit des îles

J'avais dans l'idée une pige intitulée *Mille milliards de revues*, quelque chose de ce genre, dans laquelle j'aurais évoqué différentes façons d'imaginer et de faire des revues : l'anthologie, dans un espace nord-européen, pour *Arsenal* (mon ami Prémel me dit que le dernier numéro est très bien, "de l'écrit en train de se faire, plus riche et intéressant que les numéros précédents") ; la poésie du dehors à l'échelle de la Bretagne (échelle variable), pour *Spered Gouez* ; et puis des revues de témoignage disparues, et la fiction, et le réel... et tout un tas d'autres choses brillantes.

Et puis ben, dame, à la fin tu sais plus où t'en es, t'as pas si tôt trouvé un peu de temps que déjà tu t'as perdu et tu te retrouves avec tes promesses, tes bouquins à lire par-dessus la tête, tes factures à payer et la maquette d'*hopala !* à terminer pour avant-hier (pance que c'est ça, surtout, les revues)... et tu n'as qu'une envie, finalement, c'est de partir sur une île pas déserte, mais presque.

Une île... ça y est, j'y suis ! *Spered Gouez* n° 8 ! Parce que du coup, comme la revue me plaisait, je m'étais engagé, j'ai mariné dedans pendant des heures. Il y avait surtout ce dossier "Au guet des îles", variations sur les modes marins et fiens, en prose (D. Le Dantec, H. Jaouen, J.L. Le Cleac'h), en poésie (G. Le Gouic, C. Couliou, P. Goarzin...), en haïku (A. Kervenn)... Il n'est pas toujours facile, d'une page l'autre, de passer d'un univers à un autre et la raison en est que les univers de ces poètes sont forts et marqués. Voilà ce qui me frappe : l'unité de l'ensemble et les qualités individuelles de ces écrivains, qui acceptent, le temps d'une revue, d'envoyer leur gallet pour agrandir la plage... Au-delà de cette métaphore minuscule, ce qui doit être dit, c'est le travail à plusieurs voix, avec pouvoirs et contre-pouvoirs, qui seul permet d'aboutir à la véritable construction communautaire.

L'île est tantôt la captive de la mer et tantôt l'une de ses protubérances ("l'une de ses vagues ?), l'un de ses rouages". La solitude de ces îles / ne s'échange pas de l'autre / pas plus que les molaires / de leurs greves"



Mises au monde, de Pierre Tanguy, éditions du Petit Véhicule (Nantes), 1999, 50F



Ar Roc'h Toull (La Roche percée), Jakes Kerrien, Éditions Armoriga, 90F, 13,57 €



Va enezen din-me, Fañch Peru, éd. Skol Breizh, 2000, 84 p., 49F - 7,47 €



(G. Le Gouic) : " L'île se délite / dans une suite infinie / de bleus / de galets / et d'insomnie ", (C. Couliou) : " Une île marmorée / son chapelet d'écume / si long qu'elle s'endort / oiseau se teint parfois de majesté et parfois de cruauté : " [les goélands...] proférant divers appels miaulés, aboyés, ricanés ", (D. Le Dantec) : " Il n'y a jamais d'ombre dans cet éloges / sauf l'oiseau, aux cris épars ", (P. Goarzin) : " L'oiseau des roches / qui nous incite / à arpenter / les lignes sous le vent " (B. Geneste)...

Nulle île idéale, mais îles vécues, îles filées, décortiquées, taillées par plusieurs diamantaires.

Il faut ajouter la parole enthousiaste de G. Fauchaux, amoureux des revues et de l'île de Batz (c'est la vertu des revues : à les créer on ne s'enrichit pas mais on reste jeune), et sa poésie, tout à fait sociale.

L'ombre tutélaire de J.P. Kalloc'h plane au-dessus de ce numéro, malgré l'avertissement plein de regrets à propos d'une présentation défectueuse de son œuvre. Néanmoins, sa présence nous rappelle (par ses textes en breton et en français), qu'une île, ce n'est pas un paysage, et qu'à son époque déjà, il y avait autant de raisons de les gagner que de les fuir.

[...] - Le pauvre, personne ne chante ses gloires, - / Tous les jours, toutes les nuits sur la mer souple / Mon père était comme ses pères, / Traîneur de filets.

Ce qui se dessine au fil des pages, c'est une école de poésie, celle du dehors, qui inclut celle du dedans (l'inverse n'est pas toujours vrai). *Spered Gouez* n'a pas de sauvagerie que le nom.

Un seul reproche, si les photos de J. Riou sont belles et servent la plasticité de l'objet, il y avait probablement mieux à tirer de la mise en pages. Un bémol encore, le poème un peu macho d'A. Légou : " Une île c'est comme une offrande / De chairs vierges et vulnérables [...] L'océan peut la rouer / l'insulter / lui frapper brutalement la carène / Toujours il finit par succomber / Et lui lécher les pieds ".

Mais je ne terminerai pas sur cette touche-là. Voici (ce sera ma contribution et la sienne) comment un manchot géraltraitait des îles il y a quelques décennies de cela :

" [...] Îles tapies comme des jaguars
Îles muettes
Îles immobiles
Îles inoubliables et sans nom
Je lance mes chaussures par-dessus bord
car je voudrais bien aller jusqu'à vous "

Feuilles de route, Blaise Cendrars.

Vive les revues indépendantes !

M. Cortella

Le je-ne-sais-quoi et le presqu'insulaire

En vingt-trois textes courts, Michel Dugué tente de dire l'indicible (" la pluie est ce que je ne peux dire ", 21), la fascination d'un lieu - en l'occurrence la presqu'île de Plogrescand, même si celle-ci n'est pas nommée - inépuisable, comme tous les lieux et les êtres aimés. Car " la chronique diffère du lieu qu'elle dit. Elle s'écrit dans les marges au fil d'événements minuscules qui affluent davantage qu'ils n'éclosent " (7). D'où cette tentative du poète-promeneur de le surprendre, à défaut de le prendre, au détour du chemin, à travers ses atomes, ses particules élémentaires. Ce que dit très exactement le titre (*Éléments, formes, nuages*). Et, malgré un goût un peu prononcé, qu'on peut ne pas partager, pour le " mot " poétique (la sente, la soue...), l'ouvrage magnifiquement édité (sur bouffant 90e dans un format proche du carré) regorge de fulgurances rares, qui ne sont pas sans rappeler celles de cette autre forme brève qu'est le haïku, à ceci près qu'elles vous surprennent au détour d'autres phrases, au milieu d'un texte plus construit et plus complexe :

" Dissolution lente. Je sens se défaire en moi de robustes pirogues " (12).

Le titre pourrait laisser supposer que l'homme est absent de ce paysage - une certaine poésie des lieux dépeuple volontiers -, mais il n'en est rien, au contraire, et c'est peut-être là la force de ce texte, qui dit avec insistance qu'un paysage n'est paysage que pour l'homme, celui qui le regarde et celui qui l'habite :

" La manière des gens âgés de cheminer dans leur jardin les rend massifs et clairs " (6).
" Rire des géraniums dans une cour encombrée d'outils " (15).

J.-Y. L.D.

Histoire immédiate de la dévolution

Les textes (excellamment) réunis dans cet ouvrage qui fera date forment sans doute le premier volume d'importance sur la question paru en France. Les lecteurs d'*hopala !* trouveront ici bien des réponses aux questions effleurées dans le n° 2 de notre revue (sept.-nov. 99). Au-delà du cas britannique, étudié sous toutes les coutures - y compris anglaises !, car l'une des ironies de la dévolution est qu'elle aura permis à l'Angleterre elle-même de se découvrir multiple -, c'est toute la question de la réorganisation des pouvoirs et des territoires en Europe qui est abordée, de façon claire et accessible. Impressionnant par

la qualité des intervenants, universitaires ou personnalités politiques (tel George Reid, vice-président du Parlement écossais, exécuté l'est aussi par le soin qui a été apporté à sa confection et en particulier à la transcription des discussions entre les orateurs et le public (une bonne cinquantaine de pages au total) qui restitue la ferveur des débats, le sentiment largement partagé d'assister à un grand moment d'histoire immédiate.

J.-Y. L.D.

La Peste Noire

On ne peut manquer de s'interroger sur les motifs qui ont poussé William Owen Roberts à écrire un roman à partir de La Peste Noire du temps de Clément VI et se demander de quelle catastrophe actuelle ou à venir cette peste noire est la métaphore. On doit surtout se réjouir que ce livre ait été écrit. Qu'il ait été écrit en langue galloise d'abord, la démonstration se poursuivant ainsi que les langues minoritaires d'Europe peuvent être le lieu de création d'œuvres marquantes - et qu'il ait été traduit en anglais par Marie-Thérèse Castay. Il est permis de rêver d'une Europe où les ouvrages écrits et publiés dans une langue minoritaire seraient traduits directement dans les autres langues minoritaires, sans avoir à passer obligatoirement par l'une des grandes langues dominantes d'Etat Nation.

Mais ne boudons pas notre plaisir, ce livre est un grand livre. Il tresse, un peu à la manière de Nancy Huston dans ses *Instruments de ténèbres* ou de Milorad Pavić, dans *L'avers du vent* ou le *Dictionnaire Khazar*, les destins croisés de personnages que la géographie et l'histoire semblent devoir séparer à jamais : au Nord-Ouest du Monde une petite communauté paysanne galloise, le bourg de Dolbenmaen dont Ieuan Ddu (Yann an Du) est le bailli se débat contre les collecteurs d'impôts pendant que le seigneur des lieux guerroye en France avec le roi Henry ; au Sud-Est du Monde, Salah Ibn al Khatib, (le Fils du Livre), jeune étudiant arabe de noble famille est attaché à sa Medersa du Caire pour être envoyé à Rome accomplir un destin d'assassin en trucidant le Pape. Les paroissiens gallois tout comme l'infortuné voyageur rencontreront, au cours de leur histoire mouvementée, la terrible épidémie, ce cataclysme qui ravagea l'Europe en l'an de disgrâce 1347. Au bout de 200 pages, le destin du voyageur arabe et celui des paroissiens gallois, ou ce qu'il en reste, se rejoindront d'étrange manière. On ne peut pas, en lisant ce livre à la trajectoire tendue comme un arc, à l'écriture précise, parfois trépidante, ne pas penser, à la verve de Nancy

Huston décrivant, d'un point de vue très actuel, le Moyen Âge de ses deux jumeaux écrasés par leur condition, ou à celle de Süskind dévolant dans *Le Parfum* la fable sulfureuse d'une autre pérégrination solitaire dans la France de la fin du 17^e siècle. Parmi les belles inventions et les traits d'humour qui jalonnent l'ouvrage, on appréciera particulièrement la plaisante mise en abyme du Décaméron : Ibn al Khatib subit, lors de son passage par Florence, des avances qui sont celles-là même subies par le personnage de Bocace (et dont Pasolini a tiré des séquences inoubliables), avant de les raconter à un preste jeune homme fuyant la ville en compagnie de ses belles amies, le preste jeune homme n'étant autre que Bocace lui-même...

On se réjouira par ailleurs des coïncidences d'édition qui font qu'un article du sociologue et historien Hugues Neveu (malheureusement disparu l'année dernière) sur " La justice, norme ambiguë de la paysannerie européenne (15^e-17^e siècle) " soit paru à peu près au même moment que *La Peste Noire* (Études Rurales, 1er semestre 2000 ; cf aussi la lettre de l'Association pour la Recherche de l'École des Hautes Études, décembre 2000). Le fort sentiment d'injustice et la passion d'équité, d'aspiration à une juste et commune mesure - autrement dit de justice sociale - qu'affichent les paysans gallois décrit par Roberts sont une véritable illustration des thèses d'Hugues Neveu montrant, à travers les archives allemandes, hollandaises françaises et anglaises, que " les fondements de la notion paysanne de Justice se lisent tout autant, sinon plus, au travers des plaintes et des récriminations... et surtout des commentaires explicatifs qui, ici et là, les accompagnent, que dans les droits et les recours explicitement avancés ". La recherche de H. Neveu l'amène à la conclusion que les paysans, dès la fin du 14^e siècle " n'assimilèrent pas la justice à la seule défense d'un type idéalisé d'exploitation mais qu'ils lui accordent une bien plus grande extension ; pour eux, elle autorise un salut complet, celui du corps sur cette terre, celui de l'âme dans l'au-delà ". Des dialogues de sourds entre le contrôleur du roi et les paysans libres du bourg jusqu'à cette autre sorte de dialogue de sourds à la fin de livre entre le Seigneur retour de croisade et les serfs survivants de la peste "... sorte de Fraternité des Manières de la Hachette... Guilde des Coupeurs de Branches et de Buissons ". Roberts en dit pas autre chose. Il le dit en des termes et dans une forme qui nous rendent cette aspiration au salut parfaitement actuelle, quasi familière (avec le parfum de nos utopies les plus récentes : " Qui gouverne le bourg depuis la mort du bailli ? - Personne. - Comment cela personne ? - Personne et tout le monde...), en même temps que, diaboliquement,

EUROPE UNIE,
LE ROYAUME DESUNI



Europe Unie,
Le Royaume desuni ?
Les enjeux
de la dévolution.
Actes du colloque de
Brest (4-5 février
2000) ; textes réunis par
G. Girard et M. Graves,
Triade, n°7, CRBC-
CEMA, UBO, 2000,
340 p., 120F (écrite à :
CRBC, Faculté des
Lettres Victor-Segalen,
BP 814 -29285 Brest
Cedex)



La peste noire, William
Roberts Owen, roman
traduit de l'anglais par
Marie-Thérèse Castay,
227 p., éd. Terre de
Brume, Rennes, nov.
2000

il nous interdit d'oublier que le décalage historique qu'il nous tend fonctionne comme un miroir, celui de notre généalogie sociale et culturelle, au sein de laquelle, sans cesse, vient s'insérer et interférer la figure de l'autre.

Les lecteurs biphones se réjouiront, à travers les toponymes et les patronymes gallois qui abondent dans le roman, de la savoureuse proximité linguistique de nos deux langues, la galloise et la bretonne, et espérons une traduction du gallois en breton *er-raog fin ar buhez*.

Gérard Prémel

Une lueur – nécessaire – qui s'étend

Entre les mémoires tronquées et les souvenirs déformés, entre l'oubli des uns et le silence des autres, entre les haïnes et les passions aveugles, il y a place pour le regard apaisé, serein – mais pas indifférent – de l'histoire. À la lumière des interrogations nouvelles sur l'identité, le débat sur les agissements des nationalistes bretons dans la Seconde Guerre mondiale a ressurgi, plus vif que jamais. Et, au-delà des visions manichéennes ou des propos intéressés, l'histoire y a enfin sa place. Le livre de K. Hamon ne prétend certes pas lever toutes les zones d'ombre, mais, en observant les attitudes du PNB et de ses militants et en faisant une large place à des archives peu connues du grand public, il pose de vraies questions et apporte des éléments nouveaux.

La démonstration tient en trois temps, trois étapes d'une collusion avec l'occupant nazi conçue ici comme presque inéluctable. D'abord, les années 30 et le début de la guerre où l'on retrouve les évolutions difficiles d'un nationalisme groupusculaire mais largement ancré dans les idéologies extrêmes, où l'on aborde les liens unissant certains dirigeants du PNB avec des nationalistes allemands marginalisés par le nazisme (Jünger, Stauffenberg). L'effondrement français de 1940, l'occupation allemande, subite et imprévue, imposent alors un bricolage théorique et matériel hérité de nationalistes conscients des perspectives nouvelles offertes par un occupant plutôt bienveillant à leur égard.

Vient ensuite l'analyse de "la réalité du PNB sur le terrain" qui confirme le chiffre déjà avancé de 1 300 adhérents, plutôt issus des classes moyennes urbaines, mais dont seuls quelques centaines sont des militants actifs. Et à l'image de la plupart des formations politiques de l'époque, le parti a des groupements de jeunesse, les Bagadoù

Stourm, chargés de former l'esprit et le corps des plus jeunes.

Arrive enfin, avec l'accentuation des tensions liées à l'occupation, l'heure des choix décisifs, des scissions internes et de la violence à partir de 1943. Les uns, comprenant peut-être l'impasse, hésitent à s'engager plus avant avec un occupant dont la bienveillance se fait pesante ; les autres se tournent ostensiblement vers le nazisme avec lequel ils partageaient d'ailleurs bien des éléments idéologiques et avec lequel ils sombreront. C'est le temps d'une fuite en avant et de troupes équipées sanglantes et de fanatiques, aveuglés, déboussolés et de fanatiques, aveuglés, Bezenn Perrot, Kommando Landerneau...

En un peu plus de 200 pages, K. Hamon rapporte beaucoup de faits, d'exemples, voire d'anecdotes, peut-être parfois au détriment de l'analyse. Même s'il n'aborde guère encore des ports avec Vichy, même s'il faudra encore d'autres travaux pour utiliser par exemple les archives allemandes, ce livre permet d'appréhender un peu mieux ce sombre épisode de l'histoire du mouvement breton. Ce n'est pas encore la lumière complète, mais à tout le moins une lueur – nécessaire – qui s'étend.

Philippe Jarnoux

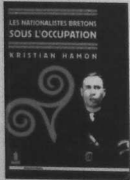
Et aussi... Action locale et énergies renouvelables

Le très dynamique réseau "Sortir du Nucléaire" fédération de 613 associations, vient d'éditer un guide pratique intitulé *Agir localement pour l'efficacité énergétique et les énergies renouvelables* qui a le mérite de tordre le cou à quelques idées reçues, dont celle qui voudrait que les énergies renouvelables s'opposent à la technologie et à la modernité. L'approche résolument locale de la question est l'autre bonne raison de commander ce guide pour mieux comprendre les enjeux et surtout les moyens concrets et souvent simples d'agir. Écrire à : "Sortir du Nucléaire", 9, rue Dumenge, 69004 Lyon, 40F port compris (chèque à l'ordre de "sortir du nucléaire").

J.-Y. L. D.

La prochaine fois...

Au moment où nous mettons sous presse, nous prenons connaissance d'un ouvrage exceptionnel, paru en octobre dernier. Il s'agit de la première livraison de *Comprendre*, revue annuelle de philosophie et de sciences sociales. Ce premier numéro, co-dirigé par le philosophe canadien Will Kymlicka, édi-



Les nationalistes bretons sous l'occupation, Kristian Hamon, An Here, 2001, 272 p.



Sortir du nucléaire n° 12, 23 p., 40F (port compris)

teur invité* (excellent principe !) et par Sylvie Mesure, rédactrice en chef de la revue, a pour thème unique les identités culturelles. D'une richesse et d'une clarté exemplaires, il propose successivement l'étude de plusieurs cas concrets (le Québec, l'Islam en France, les Antilles...), un tour complet de la réflexion menée dans le monde ces vingt ou trente dernières années autour des notions de multiculturalisme, de communautarisme, de politiques de l'identité, etc. et enfin, une dernière partie plus prospective, dans laquelle on lira notamment un article d'Alain Renaud sur "le débat français sur les langues régionales". Et comme cet ouvrage est décidément exceptionnel, il s'achève par une bibliographie analytique fort complète établie par Patrick Savidan, par ailleurs traducteur inspiré des contributions de W. Kymlicka, J. Waldron et J. Tully (ce dernier, à lire toutes affaires cessantes).

À venir

Danse : La plus grande gavotte du monde

Dans le cadre de la Fête 'Yves / Gouel Erwan, Sked (Maison de la langue et de la culture bretonnes du pays de Brest), avec le concours d'une vingtaine d'associations, organise une grande fête populaire de la danse bretonne le samedi 19 mai 2001 à Saint-Renan, près de Brest. L'objectif est de fédérer le plus grand nombre de personnes autour d'un thème commun : la danse bretonne, et de réaliser par la même occasion "la plus grande gavotte du monde !" – entendez à la fois en nombre de danseurs et en durée : trois heures non-stop !!! 5 000 "gavotteurs" sont attendus afin de figurer dans le livre des records. Petits et grands, jeunes et moins jeunes, initiés et néophytes sont invités à se mêler à la farandole de 18 à 21 heures. Différents ateliers, expositions, conférences sont en outre prévus au cours de l'après-midi (dont, à titre exceptionnel, "L'évolution de la gavotte depuis le trihor de la Renaissance jusqu'à nos jours", conférence de Naik Raviart illustrée d'extraits de films de collectage des années cinquante grâce au soutien technique de la Cinémathèque de Bretagne). En fin soirée, *evel just*, grand fest noz (Loened Fall, An Diaoul ha Peder, les Frères Morvan).

Au lieu de bâcler cette recension – comment faire justice, alors que nous l'avons à peine digérée, à l'article capital de P. Meyer-Bischoff intitulé "Quatre dialectiques pour une identité", magistrale synthèse de tout le travail autour des identités que, par tâtonnements successifs, nous menons nous-mêmes à *hopala* ! depuis deux ans ? –, nous avons décidé de faire de ce livre la base d'un dossier dans le n° 8 de notre revue. Nous serons plusieurs, à partir de ces textes, directement ou de façon plus oblique, à écrire (2 ou 3 pages) sur ces questions d'identité, une manière de faire le point, en somme, à ce stade de notre parcours. Notre vœu est que d'autres que nous se prêtent à l'exercice. Nous attendons vos contributions.

J.-Y.L.D.



Comprendre, "Les identités culturelles", n°1, PUF, 2000, 422p., 149F (revues@puf.com)

Convivialité : repas-de quartier dans toute la France le vendredi 8 juin 2001

Encore une idée sortie (en 1991) de l'imagination fertile du Carrefour Culturel Arnaud-Bernard de Toulouse et qui a, elle aussi, fait son bonhomme de chemin. Différents des repas d'amis, de collègues ou de communautés (par exemple villages) visant à réunir des gens s'entreconnaissant, les repas-de quartier ont pour but de faire exister éphémèrement des communautés choisies qu'il faut toujours reproduire. Pour en savoir plus : *Repas-de quartier, le guide*. Souscription jusqu'au 1er mai au prix de 50F port compris (au lieu de 60F) Règlement à Carrefour culturel Arnaud-Bernard, 5, rue Arnaud-Bernard, 31000 Toulouse. Rens. carrefourculturel@yahoo.fr. Et si vous participez à un RdQ en Bretagne, pourquoi ne pas raconter ça aux lecteurs d'*hopala* !. Nos colonnes vous sont ouvertes...

Forum des Langues du Monde : Brest aussi

Partie de Toulouse, à l'initiative du bouillonnant carrefour culturel Arnaud-Bernard, le concept de Forum des Langues du Monde fait des petits. Marseille, Nice, Perpignan, Nantes, Pamiers, Gaillac et Strasbourg, Brest se lance dans l'aventure en 2001.

À Brest, *Langues du Tonnerre*, association regroupant plusieurs associations dont *hopala* !, prépare activement la fête : une

semaine de manifestations diverses épatées dans tous les quartiers de la ville (soirée-cabaret, cinéma, théâtre, conférences...) du 9 au 17 juin 2001 qui s'ouvrira, le samedi 9, par une grande fête sur une place de la Place de la Liberté qui se couvrira pour la circonstance de dizaines de stands dédiés à toutes les langues sans distinction et ce dans une joyeuse cacophonie propice aux rencontres et aux échanges. L'une des originalités du Forum brestois sera le **Linguathon** : de 10H à 18H du soir, il s'agira de faire entendre le plus grand nombre de langues. Linguathoniens, à vos marques ! (renseignements et inscriptions : hopala@wanadoo.fr).

L'idée maîtresse de toute cette semaine est de rendre visible (et audible), une diversité linguistique souvent ignorée et, dans l'esprit des fondateurs toulousains de la manifestation, de poser en pratique comme en théorie, "l'égalité de fait de toutes les langues du monde".

J.-Y. L.D.

Colloque : " Québec-Bretagne Réinvention des pays et des paysages dans la seconde moitié du 20^e siècle "

Co-organisé à Brest en 2001 (UBO) par l'Institut de géo-architecture et le centre de recherche bretonne et celtique, puis au Québec en 2003 par le CELAT (Université Laval, Université du Québec à Montréal). Du 13 au 16 juin, à Brest, 24 communications, plus une soirée-débat (sur les identités bretonne et québécoise le mercredi soir) autour de la question des identités territorialisées et de leur survie au 20^e siècle. Rens. Colloque Québec-Bretagne 2001 - Institut de Géoarchitecture - BP 809 - 29285 Brest cedex. quebec-bretagne@univ-brest.fr.

Concours de nouvelles

La Ville de Goussainville (95), en partenariat avec l'excellente revue *Nouvelle Donne*, organise un concours de nouvelles ouvert aux plus de 18 ans. Thème au choix des candidats. Un seul texte par candidat, de 15 000 signes environ (une dizaine de feuillets). Clôture du concours : le 30 juin 2001. 1^{er} prix : 3000 F + parution dans *Nouvelle Donne*, 2^e et 3^e prix : 2000 et 1000F respectivement. Règlement (sur simple demande contre une enveloppe timbrée à votre nom et adresse) et renseignements : Médiathèque de Goussainville, rue Pierre Semard, 95190 Goussainville. Tél. 01 39 88 15 64.

Comment peut-on être un roman breton ?

Henri Guéguen tend une "perche littéraire" aux personnes qu'intéresse, de près ou de loin, la question de l'identité : comment peut-on être ceci, ou cela ? Breton, par exemple... Il a rédigé le premier chapitre d'un roman dont le titre - intrigant - est : "Comment peut-on être un roman breton ?". Les chapitres suivants s'appuieront sur des bribes de biographies - réelles ou imaginaires - de contributeurs qui voudront bien "jouer un témoignage". En écrivant un vrai ou faux journal personnel, explique-t-il, il vous sera ainsi possible d'alimenter l'existence d'un personnage du roman, piochant du matériau dans la biographie d'un personnage issu de votre imagination, ...ou bien dans votre authentique journal personnel. La participation de chacun des contributeurs pourra être très minime, car il ne s'agit pas d'écrire une partie de l'ouvrage. Autrement dit, ne vous demandez pas si vous savez écrire un roman ! Non : il s'agit seulement d'alimenter le récit principal, ou - pourquoi pas ? - à créer un récit secondaire. Quelques pages - ou même quelques lignes - d'un vrai ou d'un faux-journal feront l'affaire. Une petite heure de travail, par exemple, pourrait suffire... L'ensemble des contributeurs, si leurs auteurs le permettent, figureront telles quelles sur le site web <http://www.ouvaton.org/mondes-libres>.

* Tous renseignements contre 10 F en timbres (y compris la copie du premier chapitre, qui inclut lui-même un exemple de journal personnel intégré au récit). Les contributions sont reçues jusqu'au 31 août 2001. Henri Guéguen - Rue Lann - F 29180 Lecrohan - (0)2 98 91 78 54 ou (0)2 98 51 81 11 hgueguen@club-internet.fr.

Henri Guéguen crée avec Bruno Vivancos, sous l'enseigne *TextO*, divers spectacles de lectures à haute voix et de théâtre. Tout récemment, par exemple : *Les Braises de la Liberté, d'après le roman d'Angèle Jacq. Il est aussi l'auteur de La marée noire géante de l'Amoco Cadiz... et après ?, paru juste... avant le naufrage de l'Erika.*

BON DE COMMANDE / URZH-PREAN

Nom / Anv
Adresse / Chomlec'h

Je déclare commander / a ra urzh da gas

- hopala! n° 0 (mars-mai 1999) 60F / L (9,14 €) franco de port*
- hopala! n°1 (juin-août 1999) 60F / L (9,14 €) franco de port*
- hopala! n°2 (septembre-novembre 1999) 60F / L (9,14 €) franco de port*
- hopala! n°3 (décembre 1999-février 2000) 60F / L (9,14 €) franco de port*
- hopala! n°4 (mars-mai 2000) 70F / L (10,67 €) franco de port*
- hopala! n°5 (juillet-septembre 2000) 70F / L (10,67 €) franco de port*
- hopala! n°6 (nov. 2000-fév. 2001) 70F / L (10,67 €) franco de port*

Cocher les n° concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet
Montant de la commande / Sammad F / L TTC
- remise de 10% sur le montant total à partir de 2 ouvrages commandés
- remise de 20% sur le montant total à partir de 4 ouvrages commandés

Montant total de la commande / Hollad da baeañ :

(remise / distaol) = F / L TTC

Je joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de hopala!-débat
Kavit aman ur chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn hopala!
Date / Deiziad

Signature / Sinadur

Bon de commande à retourner à / Urzh-prean da gas da :
hopala! BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

* Sauf étranger : + 10% de port (avec remises identiques). Pour les modes de paiement, nous consulter / Goulenit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeañ

ABONNEMENT / KOUMANANT

Nom / Anv
Adresse / Chomlec'h

souscrit un abonnement à la revue hopala! / a asant da vezañ komanantet d'ar rollen hopala! / à partir du n° / adalek an n° / (compris)

Entourer le tarif et la durée choisie / Kel'hit ar feur hag ar badalezh divizet :

| | Normal | Soutien | Étudiants Chômeurs | Institu- tionnels (Biblioth.) | Étranger* |
|----------------------|---------------|---------------|-----------------------|-------------------------------------|---------------|
| 1 an / bloaz (3 n°) | 180 (27,44 €) | 220 (33,54 €) | 150 (22,86 €) | 280 (42,68 €) | 220 (33,54 €) |
| 2 ans / vloaz (6 n°) | 350 (53,38 €) | 440 (67,07 €) | 260 (39,63 €) | 540 (82,32 €) | 410 (62,50 €) |

Date / Deiziad

Signature / Sinadur

Chèque bancaire ou postal à établir à l'ordre de hopala! / Chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn hopala!

À retourner, accompagné de votre paiement sous enveloppe affranchie à / Kasit ho chekenn da :
hopala! BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

*Pour les modes de paiement, nous consulter / Goulenit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeañ

Couverture
Brest, seule au port,
Gabriel Quéré,
Association Focale Iroise Élorn

4^e de couverture
Acrylique sur toile, 1997,
Yves-Marie Péron

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le premier trimestre 2001

Dépôt légal n° 1059



70 FF (10,67€)